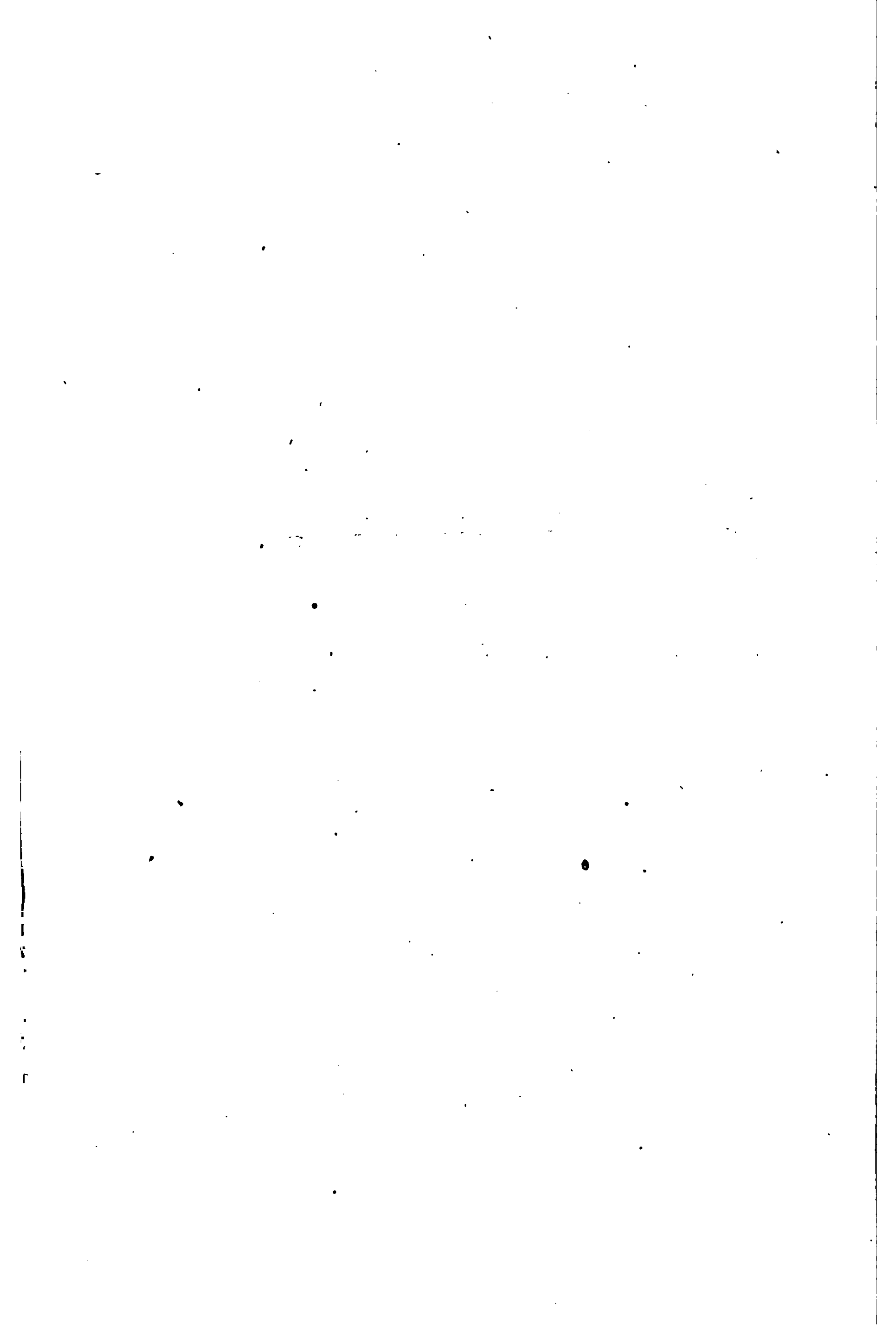



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



MONSIEUR NICOLAS

TOME VII



MONSIEUR
NICOLAS

OU

LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE

RESTIF DE LA BRETONNE

Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

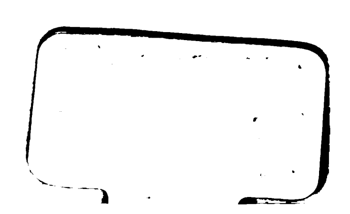
TOME VII



PARIS

ISIDORE LISEUX, Éditeur
Quai Malaquais, nº 5
1883


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.





MONSIEUR NICOLAS

TOME VII

MONSIEUR NICOLAS

OU

LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE

RESTIF DE LA BRETONNE

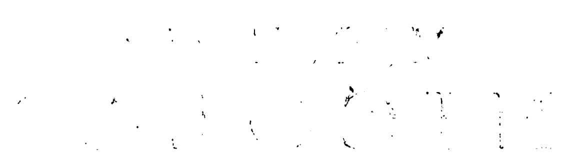
Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

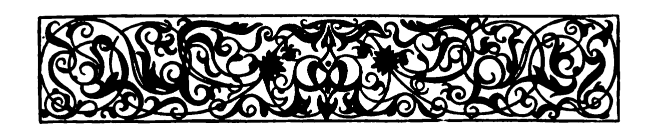
TOME VII



PARIS

ISIDORE LISEUX, Éditeur
Quai Malaquais, nº 5
1883





MONSIEUR NICOLAS

QUATRIÈME ÉPOQUE

(Suite).

E soir, je rencontrai Rose avec sa cousine, à la place Saint-Etienne. Je commençais à lui parler, quand sa mère nous surprit. Je ne me déconcertai pas; je l'abordai; je causai avec elle : mais sur un signe de Rose, je pris congé de Mme Lambelin.

Le 15, je vis Rose à midi, près de la Providence, où je lui donnai ma lettre et mes vers de la veille... Le 16, je fis la même chose. Le soir, elle fut à la place; mais je l'ignorais Si sa mère m'épiait, elle fut attrapée; car je ne vis Rose qu'à son retour,

en revenant moi-même de la promenade avec Gaudet... Le 17, je vis Rose devant moi : je doublai le pas pour la joindre : mais apparemment elle était exprès disparue par la rue du Petit-séminaire. Je la vis le soir; et lui ayant demandé si je pouvais rester, elle me dit froidement que non. Elle avait ses raisons, comme on ne tardera pas à le voir.

Le 18 Juillet, je reçus la sixième et dernière lettre de Rose. (C'était un vendredi.) Elle était, portent mes Memoranda, encore plus expressive que les précédentes. On m'y promettait le second rendez-vous du côté des *Bénédictines,* pour le dimanche suivant. Rose avait alors résolu de me priver absolument de sa conversation, excepté dans des occasions rares, qu'elle ferait, naître : elle voulait filer le roman, jouir du plaisir des situations, de mes peines, de ma douleur, de mes transports momentanés; enfin, elle voulait me forcer à faire faire une démarche à mes parents. Ne connaissant pas le fond de mon cœur, elle me trouvaît assez épris pour tout oser, et s'ériger en héroïne désirée, qui fait soupirer, pleurer, cause des désespoirs, et fait provoquer des entreprises hardies... Presque rien de tout cela n'arriva, et elle dut en être bien étonnée!... Seul, je lus la lettre que je vais tâcher de me rappeler :

« *Je vous écris, parce qu'il m'en coûterait trop pour m'en empêcher. Depuis dimanche, j'ai fait bien des réflexions ! et mon ami n'en sera pas étonné. Ne serait-*

il à propos qu'il prévint ses parents de notre liaison? le caractère grave qu'elle a pris dimanche semble lui en faire un devoir. J'espère aussi qu'il les engagerait à faire une visite à mes parents, si les circonstances la rendaient nécessaire? La critique, qui s'est acharnée sur nous, et qui m'empêcha de lui parler hier, s'envenimerait bien autrement, si elle ne voyait paraître ni père ni mère; leur apparition, au contraire, lui saurait imposer. Que mon ami réfléchisse là-dessus... Les droits que son bonheur m'a donnés sur sa personne, sont sacrés; mais je ne m'en prévaudrai jamais que pour son avantage. Ha! comment ne pas aimer celui de l'homme aimable, dont l'âme et l'existence se sont confondues avec la nôtre, pour ne plus faire qu'une par le plaisir! Oui, je sens qu'une fille doit préférer à la sienne propre, l'âme et l'existence de son amant favorisé. Rappelle-toi, cher amant, ces délicieuses étreintes, ces soupirs enflammés, dont nous dûmes la réalisation à la généreuse complaisance de Dorothée! Rappelle-toi comment, dans ta fureur amoureuse, tu ravageais, tu froissais les lis et les boutons de rose d'une gorge qu'on n'avait pas la force de défendre!... Aimable fureur de mon amant, que tu me donnes un voluptueux ressouvenir! Je ne sais quelle fureur m'agitait moi-même; j'aurais voulu que tu m'eusses secouée, pincée, mordue, déchirée, battue! Mon amour était une rage, comme celui des tigresses......... Pardonnez, Anneaugustin, ces expressions brûlantes de ma passion pour vous! mais elles doivent être permises, entre nous deux, à une infortunée, à laquelle il est defendu de parler, de revoir son amant... après qu'un in-

dissoluble lien a uni leurs corps et leurs âmes!... C'en èst donc fait! plus le soir de ces entretiens ravissants, où tous nos sens, tous nos membres étaient organes de la parole!... En cette extrémité cruelle, que faire? Tromper ses parents est un crime; mais faire souffrir son amant en est un autre... Je marche entre deux écueils; mais je me jetterai dans celui où les bras de mon amant adouciront la chute... Dimanche, je tâcherai de me trouver du côté des Bénédictines, sous prétexte de rendre une visite à mes anciennes compagnes. Soyez sur la route, mais examinez tout avec précaution, de peur que je ne sois accompagnée ou suivie..... Adieu, Anneaugustin! Cette lettre que tu tiens sera peut-être la dernière; mais mon dernier soupir sera pour toi. »

Et cette lettre était non signée. Outre les originaux des six dont j'ai tâché de me rappeler, je les avais inscrites dans mon sixième CAHIER, où elles étaient avec mon poème de LA SYPHILIS, les lettres de MANETTE TAINTURIER, la septième de ROSE, écrite en 1758, celles de Mme GRESLOT, de Mlles DESTROCHES, de ZÉPHIRE, de Françoise-Sophronie SELLIER, celles de LOISEAU, de L. GAUDET, de BREUGNOT, de Mlle BERTHÉ, d'OMPHALE, etc., mes vers à Mlle CLAUDON, etc. Mme Lebègue m'a retenu ou brûlé ce Cahier tout entier.

Le 19, je ne pus donner ma lettre et mes vers à Rose, qu'en passant à côté d'elle.

Le dimanche 20, jour du second rendez-vous de Rose, je ne manquai pas de me trouver près des

Bénédictines, à l'heure indiquée. Rose ne vint pas... L'attente fut cruelle!... C'était un supplice que je ne connaissais pas encore : je l'éprouvai dans toute sa rigueur. Rose me vit revenir dix fois dans le quartier; elle se tint cachée, pour me laisser dans l'incertitude : c'était pour elle une jouissance, que mon inquiète activité. Mais cette jouissance était cruelle, barbare... Qu'arriva-t-il de la conduite de Mlle Lambelin? Le soir, ne pouvant la voir, j'allai chercher... Tonton Lenclos... Mon cinquième Cahier porte : « *Dii boni! harum quæ egi auferte memoriam! Nunc permaxime doleo ab istis facinoribus.....* » Je l'avais vue sur les quatre heures, non habillée; le soir, elle était à la place Saint-Étienne, assise devant la porte de sa cousine. Rose me vit, et elle n'engagea pas Dorothée à faire un tour, pour venir à moi..... Indigné, j'allai, comme je l'ai dit, lui faire une infidélité complète...

Le 21 Juillet, mon père et ma mère arrivèrent à la ville, pour voir comme je m'arrangeais dans mon nouveau domicile chez mes cousins. Ils ne prirent pas leur logement chez leur ancien hôte Chambonnet, ayant alors une autre maison bien plus intéressante, où ils devaient être reçus avec transport, celle du père Servigné, devenue celle de leur leurs deux neveux Mairat. Ils saluèrent seulement leur ancien ami, et se rendirent à la *Petite rue Saint-Germain,* sans descendre de leur charrette couverte. Le père Servigné partait pour aller à la messe paroissiale. Comme personne de nous n'était prévenu,

sa surprise et sa joie furent égales. Il embrassa mon père, et lui dit : « Je ne pouvais avoir plus d'allé-
» gresse en ce jour, que de voir mon frère et ma
» sœur de Sacy ! — Mon frère, » lui répondit mon père, « reprenez votre livre : nous allons tous
» aller avec vous parler à notre bon père; car ni
» ma femme, ni moi nous n'avons besoin de rien. »
Ma mère embrassait ses nièces, et leur causait. Mais mon père fit tout partir pour l'église, et je les accompagnai à Saint-Loup... On ne vit jamais piété pareille : mes cousins étaient dans le banc avec leurs femmes, les deux pères et ma mère au haut bout, et tous priaient sans jeter un regard autour d'eux. Il s'en fallait que je fusse aussi dévot! Ce qui m'attira un coup de ma mère sur le bras. J'entendis le prône apostolique de *M. Creuzot,* ce curé impérieux avec humilité, bienfaisant par orgueil, qui ressemblait si bien aux Apôtres! Il prouva aux riches, par la raison, que leur intérêt était d'être bons; il leur prouva que la nature et la raison les obligeaient à donner à celui qui n'avait pas. Enfin il leur fit un tableau délicieux de la satisfaction qu'éprouve l'aumônier, l'humain. Il bénit les riches qui donnaient, quoiqu'ils y soient obligés par la religion, la nature et la raison : la religion en fait un devoir; la nature l'ordonne par la compassion qu'elle a mise dans tous les cœurs; la raison nous dit que pour maintenir les pauvres dans l'amour de la patrie, la subordination aux magistrats, la bienveillance envers les riches, il les fallait préserver du

désespoir que cause l'indigence absolue... Tout le monde était convaincu et disposé à donner. Le pasteur s'adressait alors aux pauvres, leur représentant l'avilissement de demander; la grandeur du crime de l'oisiveté : il leur suggéra les moyens de se passer d'aumônes. En un mot, il parla de façon qu'il augmenta l'envie de donner, en inspirant la crainte de recevoir. Je vis que mon père était enchanté! Ce qui fit un plaisir infini au beau-père de mes cousins... On revint de l'église avec une modeste cordialité; mes parents virent le bonheur de ma famille maternelle, et ils en remercièrent Edmée, Catherine et leur père. — « Mes gendres » sont de bons travailleurs, » dit ce dernier; « mes » vignes s'en sentent, et mon bien va doubler de » valeur. » Mes respectables père et mère devaient partir immédiatement après le dîner. En l'attendant je les engageai à rendre... (chose inconcevable!), une visite aux parents de Rose, sous le prétexte vague des politesses sans nombre dont j'étais comblé dans cette maison... Les honnêtes vieillards, dont le cœur était excellent, se firent un devoir de reconnaître les bontés qu'on avait pour leur fils. Cette politesse insignifiante suffisait pour remplir mon but, qui était de me faire recevoir dans la maison Lambelin, comme un jeune homme qui agissait de l'aveu de ceux dont il dépendait. Mais mon adroite démarche, quoique très agréable à Rose, ne produisit pas tout l'effet que j'en attendais; elle ne me procura qu'un ou deux entretiens charmants, le soir du 21, et le

lendemain 22. Ce jour-ci, elle me marqua la tendresse la plus vive, à une promenade que nous fîmes derrière les Grands-Jardins, avec sa cousine. Nous fûmes seuls un instant sous la porte *aux Vaches* des *Bernardines,* et Rose en profita pour me combler de faveurs... Ce fut ce même soir que Rose, répondant à sa cousine, qui lui parla de Drin, dit ce mot singulier : — « *Ce ne sera pas lui qui fendra l'abricot!...* » Le 23, elle me fit l'attendre inutilement derrière les Grands-Jardins. Elle répara cette cruauté le 24, en me montrant un dévouement complet : je fus admis pour la première fois dans sa chambre, où son lit virginal... C'était pourtant un jeudi... Le 25, elle me donna un second rendez-vous du côté de Saint-Julien, pour le mardi suivant. Mais les rendez-vous en cet endroit n'ont jamais tenu... Le 26, je ne la vis pas du tout... Le 27, je ne la vis qu'à la messe et aux vêpres, sans pouvoir lui parler. Le lundi 28, je la rencontrai sur le chemin de la *Providence :* elle prit une autre rue, et entra dans une maison pour m'éviter. A la fin, je la joignis, et je lui donnai mon Épître avec mes rimes. Je lui demandai pourquoi je ne l'avais pas vue les deux jours précédents? Elle me répondit, en fuyant, quelque chose que je ne pus comprendre. Le soir, je l'aperçus à la porte des demoiselles Patouillet, et je ne pus la joindre seule, pour la faire expliquer... J'étais vivement ému! car je courus exhaler ma douleur derrière les Grands-Jardins, au même endroit où j'avais été si heureux peu de jours auparavant...

Le 29, je ne fis que l'entrevoir sur sa porte, et son air dur m'empêcha de l'aborder. Inconcevable fille!... Le 30 fut un jour d'angoisse : j'étais triste, mal à mon aise dès le matin; durant la journée je ne vis pas Rose. Le soir, je lui dis trois mots en trois fois, et j'eus un baiser; ce qui n'empêcha pas qu'elle n'évitât un quatrième mot, en se retirant, lorsqu'elle me vit me rapprocher... Nous en sommes enfin au mardi du rendez-vous manqué, fête de Saint-Germain

Le 31 Juillet, Madame Parangon était encore chez son père, et Rose me désolait. Mon absence de la maison m'empêchait d'aller voir Toinette; ces visites auraient été remarquées. Je retournai donc le soir à la salle de danse, pour me distraire des chagrins que me donnait Rose. Je rencontrai en chemin les trois demoiselles *Julien*, avec Marianne Tangis et sa sœur aînée, qui n'avaient pas d'hommes avec elles. — « Belles nymphes ! » leur dis-je, « pas » un chevalier? Je vous offre ma lance, pour » prouver, à l'encontre de tout venant, que vous » êtes les plus belles, les plus accortes, les plus » vertueuses Dames du canton ! » En achevant ces mots, je pris le bras de Marianne Tangis, et d'Aimée Julien. Nous allâmes danser chez la Màris, où je ne paraissais plus, depuis plus de deux mois. J'y trouvai les demoiselles Ferrand, qui m'assurèrent qu'elles avaient ouï dire que j'étais allé aux Indes. Après la danse, je descendis sur le port avec mes cinq Belles. J'étais seul avec Marianne, quand

nous passâmes à la porte du Pont, devant celle d'Ursule. Lacour et trois autres jeunes gens nous avaient joints, et ils avaient pris les trois sœurs; Mlles Meslot et Joséphine Fourchot étaient devant leurs demeures, à prendre le frais; elles claquèrent des mains en m'apercevant avec Marianne, mais sans en faire connaître la cause. Mlle Meslot salua la jolie Tangis; nous nous arrêtâmes un instant auprès d'elle et de Joséphine. Tandis que Marianne parlait bas à cette dernière, Ursule me dit à l'oreille : — « Vous avez donc retrouvé votre cœur? Je suis » charmée qu'il soit si bien placé! » Ce mot me rappela ce que je devais aux vues de Madame Parangon et à Mademoiselle Fanchette : je soupirai douloureusement. Marianne interpréta ce soupir : — « Je ne vous en veux pas, » me dit-elle, en prenant congé des deux jeunes personnes; « je l'ai » dit à Maîne, ainsi qu'à ma sœur, je ne vous en » voudrai jamais; au contraire, si dans le cours de » notre vie nous nous rencontrons, vous trouverez » toujours une amie en moi, tant que mon cœur » battra dans ma poitrine » (ce furent ses expressions). — « Ha! Mademoiselle! je vous en jure au- » tant! Jamais je n'oublierai que j'aurais été avec » vous, et par vous, le plus heureux des hommes!... » Mais je ne sais, » ajoutai-je; « voulez-vous que je » vous dise vrai? Il me semble que je serai toujours » malheureux : quelque chose me le dit en ce mo- » ment, et que si je lâche votre main, je quitte ce » que je ne retrouverai jamais!... — O Monsieur

» Nicolas! puissiez-vous être heureux autant que je
» le désire!... Et que je n'y nuise pas, au moins,
» s'il ne m'est pas donné d'y contribuer! » Ce mot
m'attendrit, une larme s'échappa. Marianne tira son
mouchoir : — « Puisse-t-elle être la dernière larme
» de douleur que vous répandrez! » me dit-elle en
l'essuyant... Je n'ai pas un cœur à l'épreuve de ces
actions généreuses et touchantes; le mien bondit
d'attendrissement, et je dis à Marianne ces propres
paroles : — « J'ai fait quelque grande faute, qu'il faut
» qui soit punie!... Je vous perds!... Car je ne puis...
» non, je ne le puis... et je payerai un jour par des
» larmes amères et des regrets déchirants... le bon-
» heur que je manque!... Soyez heureuse, aimable
» et trop généreuse fille! que le Ciel, dans sa bonté,
» vous donne un époux digne de votre mérite et de
» votre beauté!... O Mademoiselle Marianne! vous
» ne savez pas tout ce que je souffre!... non, vous
» ne le savez pas, et vous ne devez pas le sa-
» voir!... Pourquoi vous ai-je rencontrée ce soir?...
» Mais je m'en consolerai si j'en souffre seul,
» et que je ne trouble pas votre repos! si je
» n'ajoute pas ce *crime* à tous ceux que j'ai com-
» mis!..... Fille aimable! que vous me touchez!
» Ho! trop, beaucoup trop! Car mon cœur est
» déchiré!..... » Nous arrivions à sa porte. Elle
me dit : — « Entrez, Monsieur Nicolas; saluez ma
» mère; elle vous aime bien. — Voyez, » lui dis-je,
« mes larmes... Voulez-vous que je paraisse ainsi?
» — Ne rentrons pas encore, » dit Mlle Tangis

l'aînée; « allons à la place Saint-Étienne. » Nous y allâmes, et montâmes par la rue Notre-Dame, de sorte que nous passâmes devant l'Hôtel-de-Ville, et la porte de Rose. Je l'y vis seule. Je pétillai de n'être pas libre. Je ramenai Marianne Tangis et sa sœur; je saluai Mme Tangis, qui me dit : — « Nonsieur Ni-
» colas, venez nous voir; nous sommes de bonnes
» gens. — Oui, » lui répondis-je, « Madame, à
» prendre ce mot dans le meilleur sens possible.....
» Mais... je souffre un peu... je ne suis pas bien. » J'embrassai la mère, la sœur aînée, Marianne, et je partis comme l'éclair... Je parcourus la rue de la Fricauderie en un instant : Rose était rentrée; elle fermait sa fenêtre au premier. Je lui dis *bonsoir* à demi voix; elle acheva de fermer sans me répondre. Je fus si piqué, que je regrettai de n'être pas resté chez Marianne... Quelle différence, en effet, de tous les plaisirs que m'avait donnés Rose, avec ceux du cœur, que je venais de trouver avec la tendre Mlle Tangis!

Le lendemain 1er Auguste, je me crus absolument guéri de mon goût pour Rose; je ris, je causai; j'ajoute, dans mes MEMORANDA, où je puise ceci : « *Sed quam timeo, ne hoc simulatum gaudium amarrimo dolore sit sequutum!* » Le soir, n'ayant plus la liberté de voir Rose, j'allai avec Colombat qui, par complaisance pour moi, quitta sa maîtresse, danser chez Fiévé, l'un de nos maîtres de danse. Comme nous détournions pour entrer dans sa rue, nous aperçûmes dans celle du Temple Sophie Chavagny, Adélaïde Nom-

bret, cousine d'Annette Bourdeaux, et les deux sœurs Tangis, qui allaient à la promenade. Nous les abordâmes, pour les prier de venir danser. Elles refusaient; mais Marianne Tangis les détermina. Nous dansâmes; Marianne, qui savait que je ne pouvais songer à elle pour le mariage, me donna cependant, en cette occasion, la marque de préférence la moins équivoque. Un jeune boucher fort riche, et bien élevé (car il avait étudié, il avait vu la capitale, et même l'Angleterre), vint pour lui faire la cour. Elle lui répondit à peine, et ne permit pas qu'il s'assît entre elle et moi; elle se pressa de sorte qu'il n'y eût pas de place; et pour ne lui laisser aucun doute, elle passa un bras sous le mien. Le jeune Hérissé, frère de la jolie Mamertine dont j'ai dit un mot, fut instruit par là : — « Pardonnez! » me dit-il; « je ne savais pas que vous fussiez d'accord. » Ce langage m'ayant mis au fait, je dis en particulier à Marianne : — « Est-il possible, mon amie, que vous éconduisiez un jeune homme qui a tant de mérite? — Si je me donne, ce ne sera pas à lui; et d'ailleurs ce ne sera pas de si tôt. » Je m'attachai à prévenir Hérissé de politesse. Il en fut touché : — « Je vois, » dit-il, « que j'ai affaire à un garçon d'esprit, qui m'aime d'avoir trouvé aimable la même fille qu'il a trouvée jolie. — Oui, » lui répondis-je; « quiconque rend justice à Mademoiselle Marianne Tangis, est par là même un de mes amis : c'est la fille la plus méritante, la plus vertueuse que je

» connaisse. — Je crois que vous le pensez, puisque
» vous en faites votre épouse! — Mon épouse?
» Non; mais je l'aurais fait, si je l'avais pu. Je
» l'aime; elle ne me hait pas : mais nous sommes
» forcés de nous séparer, et nous nous le sommes
» encore dit hier. Nous ne comptions pas nous
» voir aujourd'hui; c'est un effet du hasard... Made-
» moiselle Marianne me souhaite le bonheur comme
» à un frère; je désire le sien comme si elle était
» ma sœur... Voilà où nous en sommes... Si j'en
» étais maître, je le ferais... Que ceux qui peuvent
» ce qu'ils désirent, sont heureux!... » Mon tour
de danser était venu : je m'interrompis; je pris
Marianne; ensuite Sophie Chavagny, cette jolie
brune qu'Aimée Châtelain avait mise sur ses ge-
noux, le jour du spectacle de la Crèche. Hérissé dit
quelques mots à Marianne, pendant mon second
menuet. Je ne voulais pas l'interrompre; je remis
Sophie auprès de Mlle Tangis l'aînée, et je restai à
causer avec elles, en attendant les contredanses :
mais lorsqu'elles furent arrivées, je craignis de man-
quer à Marianne, en ne la prenant pas; d'ailleurs, je
l'avais retenue. J'allai donc auprès d'elle, et avant
que je lui parlasse, elle me donna sa main, en
disant à Hérissé : — « Monsieur Nicolas m'avait re-
» tenue. — Si vous n'avez pas d'autres vues, » dis-
je au jeune homme, « prenez Sophie et soyez de
» notre contredanse. » Il vit par là que je le favori-
sais. Il prit la jeune brune... — « Pourquoi me
» laisser? » me dit Marianne du ton de son inalté-

rable douceur; « je sais votre dessein; mais ce ne » sera jamais lui qui vous remplacera; qu'il prenne » Sophie : elle est aimable... » Nous nous choisîmes nos figurants, et la contredanse commença. Les *figures* en étaient fort agréables. On l'appelait l'*Infidèle,* parce que chaque danseuse pouvait donner par derrière une main au danseur de sa voisine : mais la mienne ne voulut jamais s'y prêter; elle donna pour raison que si une contredanse avait quelque chose d'indécent... (on dirait *immoral* aujourd'hui), il ne fallait pas le faire... Cette délicatesse plut au jeune Hérissé plus que tout le reste; il m'avoua que je l'avais intéressé pour Marianne, et que s'il dépendait de lui, elle serait sensible à ses soins. Ce fut dans une laiterie, où nous allâmes tous nous rafraîchir, après la danse, qu'il me tint ce langage. Colombat, qui était galant, se voyant avec la cousine germaine de sa maîtresse, courut chercher du sucre, et le régal fut très agréable aux jeunes filles... Je ramenai Marianne. Nous passâmes encore devant la porte de Rose; mais elle était rentrée. Nous ne dîmes rien de particulier, Marianne et moi, si ce n'est qu'elle me répéta que jamais Hérissé *ne lui serait de rien :* — « Par cela seul qu'il a paru croire qu'il l'emporterait sur vous auprès de moi, vous étant encore » garçon; c'est une présomption que je ne lui pardonnerai jamais... » Voilà Marianne Tangis. J'ai dit que les filles d'Auxerre ont de l'esprit, mais qu'elles sont méchantes. Ha! qu'elles sont adorables, quand elles sont bonnes! elles ont de l'esprit et de la

bonté... Je n'ai rencontré nulle part de femmes qui fussent aussi dignes d'être aimées que Marianne Tangis, Madelon Baron, Edmée Servigné, Ursule Meslot, Joséphine Fourchot; d'aussi mignardes que Maîne Blonde et Philis Hollier; d'aussi délicatement jolies qu'Émilie Laloge, Aglaé Dhall, Narcisse sa jeune sœur, et Mlles Thierriat; d'aussi bien faites que Julie Dugravier; d'aussi blanches, d'aussi rosées, avec une gorge plus appétissante, que Marianne Roullot; de plus provocantes que Claudon sa sœur, Sophie Douy, Aglaé Ferrand, Mme Linard et une demoiselle Paradis; d'aussi spirituelles que Rose et les demoiselles Bourdillat; et Madame Parangon réunissait toutes ces qualités avec tous ces charmes.

Il ne faut pas croire que je fusse indifférent pour Rose : elle m'occupait; mais j'étais piqué de sa froideur, du soin qu'elle paraissait prendre de m'éviter. Le samedi matin, 2 Auguste, je me promis de ne lui parler que lorsqu'elle m'appellerait. De son côté, elle savait que j'avais été deux fois de suite avec une jolie fille : la jalousie et son caractère dur la rendirent furieuse! Elle ne m'évita pas, à midi, comme elle le faisait, depuis quelques jours; elle m'attendit. Je l'abordai. — « Monsieur, » me dit-elle, « il n'y a » plus rien entre vous et moi. On a fait à ma mère » un fidèle tableau de votre conduite... Adieu! »

Me voilà donc remercié! C'était pour la première fois que j'éprouvais combien il est cruel d'être quitté!... Je versai des larmes de rage, et je crus

pleurer de douleur. C'était mon orgueil qui était blessé au vif, et l'on sait trop que les avantages qui nous restent ne guérissent pas la plaie faite par un mépris... Madame Parangon était encore absente : je fut tout à ma peine.

Le dimanche 3 Auguste, j'étais hors de moi... J'allai chez les parents de Rose ; je demandai humblement à sa mère quel était donc le mal qu'on lui avait appris de moi ? Elle m'assura qu'on ne lui avait rien dit. J'en tirai la conséquence que Rose avait parlé d'elle-même : ce qui n'était pas consolant, puisque sa façon de penser m'intéressait bien plus que celle de sa mère... En revenant de la messe, je voulus parler à cette fille irritée : un *laissez-moi* sec et dur fut sa réponse. Le soir, à cinq heures, je rencontrai sa cousine Dorothée, à laquelle je contai mon malheur, et elle m'en parut surprise !... Après le souper, j'attendis Rose, caché dans la maison de Mme Chouin, dont l'âme sensible se nourrissait des altercations des amants. La tigresse parut à neuf heures : — « Quoi ! » lui dis-je, « plus d'espé-» rance ? — Aucune. » (Ce fût ainsi que Rose manqua d'adresse : elle m'irrita, au lieu de m'engager à me roidir contre les difficultés.) — « Écoutez, » lui dis-je, « encore un seul mot ? » Elle s'en alla. Cependant un instant après, elle revint : — « Demain, » dit-elle avec dignité, « je vous écrirai ce que je pense... » Toute ma fermeté m'avait abandonné (c'est qu'elle abandonne toujours l'homme avec une femme impérieuse). La bonne Chouin me dit, après son dé-

part : — « Sans la promesse d'une lettre, j'aurais » absolument désapprouvé Mademoiselle Rose... » En achevant ces mots, voyant que je paraissais très ému, elle vint me prendre les mains, et me consoler. Je n'aimais dans Rose que le plaisir... Et quand je l'aurais aimée personnellement?... Je fus touché des caresses d'une jolie femme; je la pressai contre mon cœur... Par hasard une gorge de lis, ferme, élastique, Adélaïde n'ayant pas encore eu d'enfants, se trouva sous mes lèvres : ce fut le coup de briquet; le feu prit... Il est résulté, de cette consolation, deux jumelles, qui ont été élevées à Paris chez un charcutier, comme nièces d'Adélaïde. Elle n'a jamais eu d'autres enfants. Ce sont les héroïnes du SECOND MODÈLE dans le NOUVEL ABEILLARD, intitulé : *La Philosophie des Maris*... Voilà encore un épisode à mon premier amour.

Le 4 Auguste, je n'eus pas l'écrit que Rose m'avait annoncé. Je le lui demandai le 5, en lui remettant deux lettres. Elle nia d'avoir promis de m'écrire. — « Que dois-je espérer? » lui demandai-je. — « Ha? rien. — Vous me mettez au désespoir!... » Elle ne répondit pas, et en rentrant, elle me défendit de lui écrire davantage, ajoutant qu'elle ne recevrait plus mes lettres. (La jalousie lui faisait démentir son plan et son adresse : heureusement pour moi! elle m'aurait fort embarrassé, avec une conduite plus couvenable. Que tout ceci serve de leçon : c'est un Journal exact de passion, qui peut être très utile!) Outre sa jalousie, Rose suivait quelque

roman, qui la dirigeait; d'elle-même, elle aurait été plus sage, plus avisée; car, dans ses vues, clairement exprimées par la suite, elle ne devait pas refuser mes lettres, qui m'eussent tenu attaché à elle jusqu'après mon irréparable malheur... Il est certain qu'alors je me serais jeté dans ses bras; au lieu que sa conduite tyrannique m'aliéna si fort, que la douleur ayant remplacé le plaisir, celle-là fit enfin éclore la haine, non pas tout d'un coup, mais environ quatre années après; de sorte que libre alors, et sans espoir d'établissement, recherché par Rose, je ne sentis plus rien qui me rappelât à elle... Mais il ne faut pas anticiper.

Je fus si douloureusement affecté des réponses de Rose, que je n'en dormis pas de la nuit. Le 6 Auguste, à cinq heures, j'écrivis dans mes *Memoranda* du cinquième Cahier tout ce qu'on vient de lire. J'apostrophe ce cher Cahier, mon unique confident (la passion personnifie tout) : « *Recipe, tu, care, uniceque fidelis testis Codex, quod tibi fido, et nemini susurra,* » etc.

Du 6 au 10, je fus dans une situation difficile à supporter! Le mépris de Rose me révoltait. Le 7, je me sentais plus allègre, et je fis une chanson :

> Perfide, je vais vous quitter
> Quoiqu'Amour en murmure;
> Mon cœur qui, sans la mériter,
> Reçoit pareille injure,
> Va, sans violer ses serments,
> S'échapper par la fuite...

Le plus fièle des amants
Quitte, quand on le quitte.

Un instant après, je retombai dans mon accablement.

Le 8 au matin, j'étais affaissé de douleur. Je fus plus tranquille dans l'après-dînée, après avoir entrevu Rose : je fus presque gai jusqu'à sept heures, et je fis un nouveau couplet sans quitter ma casse :

Ha! trop heureuse liberté,
Tu reviens dans mon âme!
Car en quittant qui m'a quitté,
Je renonce à ma flamme;
Heureuse faute, heureux malheur,
Qui fais tomber mes chaînes,
Hélas! tu dégages mon cœur,
Et tu finis mes peines!

Le soir, je mis un peu d'astuce dans ma conduite : je vis Rose deux fois; sachant que je devais bientôt quitter la ville (car M. Parangon ne m'avait émancipé que pour guetter l'occasion de se débarrasser de moi), j'abordai Rose, pour lui demander assez niaisement si elle était encore fâchée ? — « Moi, fâchée! » Et elle rentra, sans que je pusse achever ce que j'avais à lui dire. Quelques minutes après, elle reparut; je l'abordai vivement : — « Aimé de vous, je » suis ici resté; haï, je vais m'éloigner. » Elle ne me répondit pas clairement : je compris seulement : — « Ma mère nous écoute. » Et l'on sait quel cas je

devais faire de ce mot évasif... Le 9, j'écrivis une lettre, mais Rose m'évita... Enfin, le dimanche 10, je fis une seconde lettre, et je guettai le moment de lui rendre les deux. A midi, je l'aperçus assise devant sa porte. Je l'aborde, et lui présente mes lettres. Elle les repousse. Indigné, je les jette sur elle, et je m'éloigne. Elle les fait tomber à terre. Je ne revins pas les reprendre : mais j'allai dans l'église des Cordeliers, exhaler ma fureur, ma rage... En sortant, je pris la rue Notre-Dame, pour ne pas repasser devant Rose. Je rencontrai la jolie Demailly, une connaissance de Mlle Lambelin. Elle voulut que j'allasse avec elle aux vêpres de la Cathédrale. Je fus charmé de trouver cette distraction; j'aurais même désiré, en ce moment, de rencontrer Marianne Tangis... J'allais causant, rempli de ces idées, me croyant indifférent, et même me persuadant que je haïssais Rose, lorsque j'aperçus la cousine de ma cruelle, l'obligeante Dorothée, qui sortait de chez son oncle Colombet. Le besoin de me soulager, en me plaignant, me fit laisser la riante Jeannette, pour aller gémir avec Dorothée. Elle m'écouta bonnement, et me promit de parler à Rose. Je ne sais si elle le fit; je ne l'ai jamais revue... J'allai à vêpres seul, et je n'y cherchai pas Jeannette Demailly (cette jeune Beauté qui doit être un jour ma consolation dans mes peines, non comme amante, mais comme sœur; je ne connaissais pas encore la beauté de son âme): je trouvai mieux; ce fut Marianne Tangis. J'allai m'agenouiller à côté d'elle, et nous priâmes en-

semble... Ce que j'ai souvent remarqué depuis, c'est que l'image de Rose ne me poursuivait pas auprès de Marianne; j'étais tranquille, presque heureux, dès que je voyais cette aimable fille. Mais je ne faisais pas alors cette remarque-là, qui fut trop tardive... Nous sortîmes ensemble; je lui promis de venir la prendre après le souper. Un vermillon plus brillant que celui de la rose colora ses joues de lis. — « Entrez, » dit-elle, « si vous en avez le temps? » Nous serons seuls, et nous causerons. » Je ne me trouvai pas la force de résister à cette invitation. Nous montâmes à la chambre haute, et nous fûmes seuls. Après un moment de silence, pendant lequel l'émotion de Marianne était extrême, elle me dit: — « Je crois que je ne vous suis pas indifférente : » quoi vous aurait engagé à me rechercher?... Je » connais les raisons qui vous empêchent de vous » attacher tout à fait à moi : elle sont bonnes, et je » les approuve. Que me reste-t-il à faire? Le voici : » je me marierai dès que vous le serez, pour calmer » tout regret dans votre cœur, tranquilliser votre » femme, et tâcher d'éteindre dans mon intérieur, » tout sentiment d'amour coupable pour le mari » d'une autre... Je vous chérirai toute ma vie, parce » que vous êtes le premier et le seul qui ayez développé dans mon cœur le délicieux!... et douloureux sentiment de l'amour... Et si jamais... le » malheur vous accablait, le malheur vous rendrait... » tous vos droits... Écrivez alors : *Je suis malheureux*! » et bravant tout, abandonnant tout... elle vole à

» vous, pour se dévouer à votre malheur... Voilà
» ce que je n'espérais pas de pouvoir vous dire, et
» ce que j'ai toujours pensé... » En achevant ces mots, elle se pencha sur mon sein. Je l'y retins pressée, jusqu'au moment où les sens réveillés par le contact, me firent chercher une jouissance plus entière... Éternels regrets! j'ai connu le bonheur des dieux, et n'ai pu le fixer! Mais que dis-je? le Temps fugitif emporte avec lui et les charmes et les forces, et l'imagination qui assaisonne le bonheur; il le rend fugitif comme lui... Je promis à Marianne de venir la prendre après souper. Ce fut dans cette résolution que je pris congé d'elle... C'était pour jamais... jamais je ne devais la revoir!

Avant de passer à d'autres événements, qui vont changer la forme de mon existence, disons ce qu'est devenue cette aimable Marianne. Après mon départ, Hérissé la rechercha très vivement. Le frère, la sœur et la mère étaient pour lui; les deux premiers employaient l'amitié, la persuasion; la mère fit parler son autorité. Marianne résista pendant quatre années. En 1758, ayant appris mon mariage avec Henriette, puis ma liaison avec Jeannette Demailly, liaison dont on lui empoisonna les détails, elle obéit enfin. Quelque temps après, Marianne sut que je n'avais pas songé à elle dans mes malheurs accumulés, parce qu'on m'avait écrit son mariage comme fait; que j'étais redevenu libre par le départ d'Henriette; que ma familiarité avec Jeannette Demailly avait été innocente... ayant su tout cela, disais-je,

cette fille si douce tomba dans une sorte de frénésie furieuse, dont elle est morte... Pardonne, âme tendre et pure, les peines que je t'ai causées! Agnès Lebègue, et tous les méchants m'en ont puni!......

O mon ami Lecteur! insensiblement, je perds ce que je ne dois pas recouvrer..... [Quoique je fasse un livre général, je suis si vivement affecté de ces faits, que je revois sur mes Cahiers, que mon attendrissement passe sur le papier : je voudrais faire un livre plus philosophique, mais je ne le saurais!...]

Après souper, j'allai auprès de Marianne, suivant ma promesse : au bout de la rue *Saint-Germain,* qui donne dans la rue Saint-Simon, j'aperçus Jeannette Demailly, nièce du gros chanoine de ce nom, qui riait avec les demoiselles Morillon. Je les abordai. Jeannette s'empara de mon bras : « Venez, venez, » me dit-elle, « voir une chose singulière! » Je crus que c'était l'affaire d'un instant; à quelques pas, nous trouvâmes les demoiselles Ferrand; les demoiselles Morillon, au nombre de cinq (les trois sœurs et deux cousines), nous avaient suivis, ainsi que quatre autres qui les avaient rencontrées, *Manon Léger, Percinette, Duchamp.* Nous avançâmes un peu du côté de l'Hôpital, et, dans un fossé, nous aperçûmes Tourangeot, gris, qui caressait fort énergiquement sa Marie : celle-ci se défendait avec peine. Toutes les jeunes filles, et plusieurs garçons qui les avaient accompagnées, tels que Baras-Dallis, Jossier, Léger, Dhall, Gremmerey, les Morillon, frère et cousin, Coquille, Piffou et Sallé, se recueillirent

un instant, et poussant tous de concert un cri de huée très éclatante, ils effrayèrent si fort les deux amants que Marie se trouva mal. Tourangeot s'élança du fossé furieux, et, par un effet de sa double ivresse, celle du vin et celle de l'amour, il fit une action... infâme... Il frappa Mlle Ferrand l'aînée, qui l'avait attendu intrépidement. Tous les jeunes gens poussèrent le même cri : « Il faut l'assommer! — Non, » mes amis, » leur dis-je; « c'est l'ancien domes- » tique de M. Parangon; il est aujourd'hui compa- » gnon, ayant fait apprentissage de l'imprimerie, et » par conséquent mon camarade; je vous en ferai » noblement raison. » J'allai prendre Tourangeot par le bras, et je lui dis : — « Tu viens de faire une » vilaine action! si je n'en avais pas empêché, on » allait te broyer. Mais il faut nous battre, et sur » l'heure, à l'épée. Tu as été dans les troupes; » ainsi, tu dois avoir du cœur? — Soit! » répondit Tourangeot. Mlle Ferrand et toutes les autres vinrent se jeter à moi, en me priant de ne pas leur donner le chagrin de m'exposer! Mais j'observai que les jeunes gens m'approuvaient. Baras-Dallis et Léger, les deux plus alertes de la troupe, allèrent chercher deux épées; ils furent de retour en un instant : ils amenaient avec eux le Hollandais, mon ancien maître de danse, qui l'était aussi en fait d'armes, et qui voulut, avant le combat, me montrer à faire le salut. Il m'apprit ensuite à tenir une épée; toutes choses que Tourangeot savait. Les jeunes filles étaient pâles et tremblantes; cependant on entre-

voyait en elles une certaine curiosité. Je profitai assez bien des leçons de mon maître ; je répétai le salut, comme s'il se fût agit de se battre au fleuret, et, sur-le-champ, fondant sur mon homme sans règle ni mesure, je le blessai à la gorge. Le sang jaillit d'une manière effrayante ; mais la blessure n'était qu'une véritable saignée : Tourangeot laissa tomber son arme ; le Hollandais lui déchira le bas de sa chemise, et lui mit un appareil qui arrêta le sang. Il le fit ensuite expectorer. — « Il n'y a pas de danger, » me dit-il, « le coup n'a fait qu'effleurer... Made- » moiselle, » dit-il à Ferrand l'aînée, « vous avez » du sang ; vous devez être satisfaite. — Ha ! » répondit-elle, « je le suis plus que je ne voulais ! » Elle vint sauter à mon cou, et m'embrassa deux fois, sans rien dire ; mais ses larmes coulaient. — « Êtes-vous ici capables du secret ? » reprit mon maître. — « Oui, oui ! » dit tout le monde. — « N'ébruitons pas ce combat ; sans quoi vous feriez » arrêter le défenseur de votre sexe, Mesdemoi- » selles ! » Toutes promirent le secret, et je suis sûr qu'elles l'ont gardé ; mais les jeunes gens ne purent se taire entre eux. On remit Tourangeot entre les mains de Marie, qui l'emmena. Le Hollandais les reconduisit, en leur faisant sentir que j'avais plutôt sauvé la vie à Tourangeot que je ne l'avais attaquée ; il leur persuada si bien qu'il était important pour eux-mêmes de garder le secret, qu'ils se turent. Je m'échappai seul, aux environs de la porte de Paris, et j'entrai chez mes cousins, étonné moi-même de

ce qui venait de se passer. J'en considérai les effets, pendant le repos de la nuit, relativement à Mme Parangon, à Mlle Fanchette, à M. Collet; et ils m'épouvantèrent! Pour Rose, j'étais sûr qu'elle n'en serait pas fâchée, et que c'était peut-être un moyen de me raccommoder avec elle. Il n'en était pas de même de Marianne, qui ne pouvait manquer d'être instruite, Ferrand l'aînée étant amie et voisine des demoiselles Lacour. Je n'avais rien dit à mes cousins : ainsi, je fus très surpris le matin de me voir éveillé par Bertrand, qui était instruit. Il me conseilla d'aller chez mon père, attendre que l'orage se dissipât. Je suivis son conseil.

A la *porte du Pont*, je trouvai Gonnet, Lenclos, Léger, Baras-Dallis, Piffou, Jossier, Colombat, Burat, et plusieurs autres que je connaissais peu; c'était Baras-Dallis qui avait instruit Bertrand; ils n'étaient pas réunis, mais séparés; ils venaient pour m'escorter jusqu'au bois *de la Fée,* au delà de *Saint-Bris.* Nous bûmes un coup, en silence, à l'auberge *de la Bouteille,* dont la maison avait appartenu au père et au grand-père de Maine Lebègue, cousine germaine d'*Agnès.* En sortant de cette maison, j'aperçus Mlle Meslot sur sa porte. Ce n'était pas un effet du hasard : cette aimable fille me fit signe, et je courus à elle; j'aperçus la salle pleine de nymphes jeunes et jolies; j'entrai. Ursule me présenta un superbe bouquet, qu'elle attacha elle-même à ma boutonnière : — « Voilà, » me dit-elle, « en mon » nom, et à celui de toutes les jeunes filles de la

» ville. » Je lui demandai la permission de l'embrasser. — « Cela vous est permis, » répondit-elle. Toutes ses compagnes m'apportèrent à la ronde leur joli minois à baiser; je retins quelques instants Joséphine contre ma poitrine, et je l'embrassai deux fois, en lui disant tout haut : — « Cette seconde » fois n'est pas pour vous; je vous prie de rendre » ce baiser à celle avec qui j'ai passé par ici l'un de » ces soirs. — Je sais, » répondit Joséphine, « et » votre commission sera faite dès aujourd'hui, dès » ce matin; car elle est sacrée pour moi. — Ha! » dit Ursule Meslot, « cela redouble mon estime pour » lui, car sachez, mes amies, que c'est de Marianne » Tangis qu'il parle. » Cette jeune bouchère était si fort aimée dans ce quartier, que toutes les jeunes filles me félicitèrent. Je les embrassai toutes de nouveau; quelques-unes me présentèrent leurs sœurs, qui n'avaient que cinq à six ans, et une jeune mère m'apporta sa fille; j'embrassai trois fois cette jolie enfant, qui me souriait, comme si elle m'eût connu; elle se nommait *Élise Tulout,* et c'était la nièce de Mlle Meslot... Ce fut ainsi que je sortis... d'Auxerre. de cette ville où j'avais été, depuis quatre ans un mois, si heureux et si malheureux! où mon âme s'est entièrement développée; où le sort m'avait offert la fortune, et plus d'une compagne charmante... Comme j'étais déjà sous la porte *du Pont,* Mlle Meslot s'avança un peu en dehors, et me cria, en m'envoyant le salut : — « Adieu! et ne l'oubliez pas! » (Elle parlait de Marianne.)

Je ne voulus point permettre que mes amis m'escortassent : je leur fis sentir l'inutilité de cette démarche : — « Publiez, » leur dis-je, « que nous » passons la journée ensemble dans la ville, et que » l'affaire d'hier est une fable. » Ils trouvèrent cette idée excellente, et rentrèrent aussitôt, mais par une autre porte ; un batelier les passa au-dessus du pont, vis-à-vis le ruisseau de *Vallan,* et les mit du côté de la porte de *Champinot.*

Je voulais être seul ; étonné de mon brusque départ, j'étais dans une situation singulière ! J'oubliai ce qui était plus proche de moi, pour m'affecter davantage du passé. J'allai sous la voûte Saint-Gervais donner quelques larmes au souvenir de Madelon ; je m'y rappelai vivement Marguerite, dont je n'avais appris qu'un seul mot de la bouche de Madame Parangon, depuis que j'avais dit adieu à la bonne gouvernante, sous cette même voûte de Saint-Gervais ! Je songeai ensuite à Manon Prudhot, à Colombe, enfin à Marianne Tangis ; mes larmes coulèrent : je me reprochais amèrement d'avoir donné toutes mes pensées à Rose, tandis que j'aurais dû réserver tout ce qui pouvait être ôté à Fanchette, pour l'aimable et douce brebiette qui m'eût rendu heureux... Mais une idée me consola : cette fille charmante m'aurait attaché par des liens trop forts... L'idée de Madame Parangon (encore chez son père) ne m'affecta pas douloureusement ; elle était à Vermenton, et j'allais y passer ; je m'approchais, au lieu de m'éloigner d'elle ; elle adoucit ma

situation. J'espérais la prévenir, instruire son père, et leur tout expliquer à mon avantage. Enfin, ma singulière passion pour Rose et la dernière conduite de cette fille m'avaient tourmenté cruellement, et tout était fini par là; je m'éloignais d'elle, par une action qui m'honorait auprès de toutes les jeunes filles (la partie du Public qui m'a toujours le plus intéressé); je venais d'être couronné par Ursule Meslot, au nom de tout son sexe; Rose apprenant d'abord le fait en lui-même, elle brûlerait d'en connaître l'auteur; elle me le préférerait... et aussitôt elle apprendrait que c'est moi-même. Quelle gloire! et comme Rose sentirait la perte d'un héros!... Ces chimères m'occupaient agréablement en chemin... Mais pourquoi chimères? ne sont-elles donc pas aussi réelles que tous mes autres motifs de gloire ou de joie?...

En arrivant à Vermenton, je fus un peu contrarié dans mes projets : M. Collet, Mme Parangon et Mlle Fanchette étaient à Semur, chez une vieille parente fort riche (ce voyage me sera funeste, mais tout le monde l'ignorait alors). Il fallut renoncer à la douceur de les voir, et à l'avantage de les prévenir en ma faveur.

Parvenu chez mes parents, je leur contai mon aventure avec candeur; mon père m'approuva, sans hésiter, sans montrer le moindre nuage. Mais ma mère! elle ne pouvait concevoir que j'eusse ainsi exposé la vie de son fils; elle se trouva mal deux fois dans la soirée : elle en cachait la cause, mais

on la devinait. — « Ha! » me dit-elle enfin, « ne » songeais-tu donc plus à l'honneur et au bonheur » d'être le mari de Mademoiselle Fanchette? »

Je restai dans la maison paternelle, depuis le 11 jusqu'au 30 Auguste. Pendant cet intervalle je m'occupai d'abord de Rose; je voulus faire le pendant de son *Poème,* en mettant en vers l'histoire de *mes amours* avec elle, et de *notre rupture.* Mon dessein était d'en faire une continuation de mes *Fastes.* Mais au milieu de mon travail, mes idées se reportèrent sur Madame Parangon et sur la jalousie que Caulette m'avait causée. J'amalgamai tout cela, et il en résulta une histoire bien triste, bien dolente, quoiqu'elle eût été commencée, à ce que je vois, par une note initiale, dans le temps de mon bonheur. Les deux premiers vers finissent par des *amants malheureux,* auxquels riment des *larmes et des vœux, que l'Amour, le tendre Amour ne méprisa jamais.* Je dis ensuite à l'Amour : « *Que deux amants qui soupirent tous deux, consumés des mêmes feux, viennent à ses autels, pour que sa clémence de leurs maux calme la violence... Je charme mes ennuis en chantant ses rigueurs.* » (Je saute ici des premiers vers au dernier.) Je finis cette lamentable et très inconcevable histoire le 20 Auguste. Et cependant je trouve une Élégie plus *lamenteuse* encore, mise sur le métier le 13 Auguste. (Je n'avais rien à faire qu'à me désoler, à m'ennuyer, en rêvant à des chimères, et à *Rose;* il fallait bien *rimasser,* pour éviter l'atonie.) Mon Élégie est assez régulière, pour que je pusse la rappor-

ter en entier (1). Mais qu'y verrait-on? Les lieux communs de l'amour, de l'absence; les doutes de l'infidélité; les *rassurances* de la vanité, qui nous persuadent qu'une Belle feint des rigueurs, dont elle souffre la première; qu'elle nous aime, ou n'aime rien. Cette pièce dolente ne fut achevée que le 30 Novembre; mais alors elle devint une suite de mes *Fastes,* ou du détail rimé de toutes mes aventures.

Cependant j'appris, le 28 Auguste, que Madame Parangon était de retour de Semur; je me préparais à l'aller saluer, lorsqu'on ajouta qu'elle était repartie sur-le-champ pour la ville, avec sa sœur. Je me disposai à l'y suivre.

Le 29, veille de mon départ, je vis Mme Bourdeaux, mère d'Annette, chez M. Antoine Foudriat, son oncle. Elle me fit un accueil flatteur. Je vis par là que mon action était généralement approuvée dans la ville. Elle me dit que Tourangeot n'osait plus se montrer; que M. Parangon lui-même l'avait blâmé. Elle ajouta que ce dernier venait de partir pour Paris, et que Madame Parangon avait quitté Semur précipitamment par cette raison, sans s'arrêter à Vermenton plus longtemps que pour dîner. Je fus charmé de ces nouvelles, et, le lendemain 30, je partis de Sacy, dès le matin, à la fraîcheur.

---

(1) On peut voir ces deux pièces, que j'ai déjà citées : je les ai imprimées dans le *Drame de la Vie,* p. 1220-1230 *bis,* pour ne pas en embarrasser ici mon texte. On sait que cet Ouvrage est en quelque sorte la *décharge* de celui-ci.

Je passai par les bois, au lieu de prendre par Vermenton. Vis-à-vis *Courtenay*, avant d'entrer dans le bois *de l'Hôpitaux*, je trouvai Marie-Jeanne, que j'avais vue deux fois pendant mon séjour à Sacy; on sait qu'elle était mariée à Edme Boujat, cousin de mon frère utérin : « Monsieur Nicolas, » me dit-elle, « je suis venue ici pour vous voir et vous par-
» ler une dernière fois; car vous allez à Paris, à ce
» qu'on m'a dit, et je ne vous verrai plus. — O
» Marie-Jeanne, » répondis-je, « si, vous me re-
» verrez, car je laisse ici père et mère, et je ne
» renonce pas à ma patrie. — Je veux dire, que je
» n'y serai plus... Le tort que j'ai eu, ç'a été de me
» marier, ayant une inclination dans le cœur. Je
» vivais tranquille, étant fille; mais j'ai cédé à ma
» mère, qui est devenue veuve, et qui m'a dit que
» je lui donnasse la consolation de me marier. Je
» la lui ai donnée; et c'est ce qui me fait espérer
» que Dieu aura merci de moi; car je l'ai fait par
» obéissance. Et je viens vous dire adieu. » Ses larmes coulèrent. Les miennes ruisselèrent aussitôt de compassion, et en me rappelant nos premières années. Je dis à Marie-Jeanne les choses les plus consolantes. — « Le meilleur, » me dit-elle, « c'est
» que vous pleurez: mais je suis frappée là... et
» votre demeure à Sacy, pendant vingt jours, a mis
» fin à ma force sur moi-même. Adieu, mon pre-
» mier et seul amour!... Je ne vous en veux pas;
» et tant s'en faut, que je vais faire pour vous des
» vœux et des prières : mais n'oubliez jamais

» Marie-Jeanne Lévêque ! — Moi ! l'oublier ! Ha !
» j'écris ma vie, » (je parlais de mes *Fastes*), « et
» elle y sera comme elle le mérite, en digne et
» brave fille, que j'ai bien aimée ! Elle m'eût rendu
» heureux, si elle avait été ma femme, et je l'ai
» quittée malgré moi ! — Me voilà contente ! » me
dit-elle. « Adieu ! adieu ! » J'allai bonnement et simplement pour l'embrasser : — « Non ! » me dit-elle,
« je suis mariée... et il ne me convient plus de
» recevoir votre embrassement... Adieu vous dis,
» Monsieur Nicolas... et je vous remercie de ce
» que vous m'avez un peu reconsolée ! » Elle me
quitta aussitôt. Un petit vallon me la cacha quelques
minutes : j'allais entrer dans le bois, lorsque je me
retournai : j'aperçus Marie-Jeanne à genoux sur la
colline opposée, fondant en larmes, à ce qu'il me
parut. Je me mis à genoux comme elle ; tendant
comme elle vers le ciel des mains sans doute moins
innocentes... Elle se leva au bout d'un moment, me
fit un signe d'adieu ou de reconnaissance, et disparut.
Huit jours après, elle fut mise en terre ; et son mari,
qui l'adorait, ne lui survécut pas... Je les ai pleurés tous deux...

Ma route fut triste : les bois, la solitude m'attendrissaient. Je me rappelai mon premier voyage à
Auxerre ; je songeai à Jeannette, en voyant le chemin qui conduit d'Irancy à Courgis. La vue de
Saint-Bris m'égaya un peu.

J'approchais de la ville, et déjà mes yeux se portaient sur la vieille église de *Saint-Gervais*, qui n'était

plus qu'à cinquante pas, lorsque je rencontrai un vieillard, qui me salua : c'était devant deux maisons de jardinier, situées sur la grand'route, unique dépendance de la paroisse Saint-Gervais. Je lui rendis son salut avec respect. Il passa environ vingt pas; puis s'arrêtant : — « Jeune homme ! » me cria-t-il d'une voix forte. Je m'arrêtai par considération pour son âge, et je le regardai. Il revint à moi ; je fis la moitié du chemin. « J'ai vu que tes yeux (1) » se portaient avec attendrissement sur cette vieille » église à demi-ruinée ? » me dit-il. — « Respecta- » ble vieillard ! » répondis-je, « c'est que j'y ai » pleuré tendrement et douloureusement ma fian- » cée, qui était jeune, belle, riche, tendre, vertueuse; » je l'y ai pleurée, le jour de ses funérailles ! » Le vieillard me regardait sans parler. — « Ce n'est » point là qu'est son corps, » dit-il enfin; « cette » paroisse n'a que deux ou trois pauvres habitants. » — Non, mon honorable vieillard; mais je suis » venu l'y pleurer dans le silence et la solitude. — » Jeune homme, je suis d'Auxerre même, j'en suis » *né-natif;* mais depuis quarante et cinq ans, je n'y » demeure plus ; et toutes les fois que je viens à » cette ville, où je suis né, je la quitte en pleurant; » car je trouve toujours de moins quelqu'un de » mes anciens amis !... J'ai cru que tu pleurais de

(1) Autrefois les vieillards tutoyaient toute la jeunesse; ce n'était plus l'usage à Auxerre en 1755, mais ce vieillard vivait à *Saint-Bris* depuis quarante-cinq ans.

» joie de la revoir. — Cela m'est souvent arrivé!
» car j'aime cette ville comme ma patrie. — Quel
» est ton pays? — Je suis de Sacy, à cinq lieues
» par-delà les bois : mais cette ville est devenue ma
» seconde patrie. — O bon jeune homme! que le
» Ciel te bénisse!... Y a-t-il longtemps que tu l'as
» quittée. — Non! pas longtemps. — As-tu en-
» tendu parler de l'action de ce jeune homme qui a
» vengé noblement une jeune fille ma compatriote?
» — Honorable vieillard, il y a dix-neuf jours
» aujourd'hui que j'ai quitté la ville. — Tu as
» compté les jours! tu l'aimes! tu aimes ma pa-
» trie!... Béni sois-tu!... Et tu n'as pas entendu
» parler du jeune homme? — On ne m'en a rien
» dit, pendant mon absence. Ha! je veux te conter
» son action, en te menant jusqu'au Pont, dont je
» baiserai la dernière pierre encore une fois. » Le
vieillard, tout en marchant, me dit, en très beau, ce
que je savais mieux que lui; et me voyant attendri
aux larmes, car ses expressions étaient vives et tou-
chantes, il me regarda : — « Tu pleures! ha! que
» je t'estime et te plains! tu as une âme sensible,
» tu es jeune; que tu auras à souffrir! » Il ne pou-
vait me quitter : il traversa le Pont, mais il s'arrêta
sous la porte de la ville. — « Je n'y entrerai pas, »
me dit-il, « à moins que tu ne me promettes de
» dîner avec moi? — Je ne saurais avoir cet hon-
» neur; on m'attend... je suis attendu. — En ce
» cas, je ne te presse plus : mais je me suis attaché
» à toi, parce que tu me parais sensible et bon, et

» que tu aimes ma patrie (1). » Tandis qu'il me parlait, un M. *Tulout*, mari de la sœur aînée de Mlle Meslot, m'entrevit, causant avec le vieillard; il vint à moi, m'embrassa, et me dit quelques mots, relatifs à mon duel. Je lui témoignai que je voulais rentrer *incognito* dans la ville. Il me seconda, en me laissant m'échapper par la poterne de la fontaine des *Teinturiers*, sans me faire remarquer de personne du voisinage. Comme je saluais le vieillard, en m'éloignant uvec rapidité, je vis que M. Tulout lui parlait, et j'entendis ces mots : « *C'est lui-même.* » Aussitôt le vieillard courut sur le Pont, et toussa fortement; je me retournai: il me salua, et joignit les mains; puis il en frappa la pierre, et s'essuya les yeux. M'étant retourné une seconde fois, je vis qu'il repassait le Pont, pour s'en aller, et qu'il en rebaisait la dernière pierre. Je fus vivement touché de cette action!... Il continua sa route, en se retournant souvent du côté de sa chère patrie (2).

---

(1) Républicains! Républicaines! avez-vous jamais aimé votre pays, comme ce vertueux Auxerrois aimait le sien ?... Et des gens disent qu'il n'y a plus de patrie en France !... (On ne le dira plus : je revois ceci le 12 Auguste 1790.)

(2) Je n'ai pas exprimé dans le texte, mais je l'exprime dans l'Estampe, que deux dames, Mme Lebègue, femme *René*, Mme *Corhaux*, les deux filles de cette dernière, et une jeune personne, qui depuis a fait mon malheur *(a)*, étaient à cueillir des pois dans un champ ou jardin, où depuis a été bâtie la maison de *Potard* le jardinier, et que je crus voir qu'elles se moquaient du vieillard patriote.

(a) Agnès Lebègue, sa future femme.

(*N. de l'Éd.*)

J'arrivai à dix heures chez mes cousins. Edmée Bertrand était seule à la maison. — « Ho ! » me dit-elle, « vous avez bien mal fait de vous en aller !
» M. le Maire a dit qu'il fallait plutôt vous donner
» une récompense, comme avaient fait les jeunes
» filles de la *porte du Pont*, que de vous pour-
» suivre. » Je fus très content de cette agréable nouvelle. Je fis une toilette, et je me disposai à me rendre chez Madame Parangon.

Je sortais de la Petite-rue-Saint-Germain, quand je rencontrai Mme Chardon (Eulalie Roullot, la sœur de Claudon et de Marianne), avec Mme Carouge (auparavant Mlle Paintendre). En m'apercevant, au détour, la dernière dit : « Le voilà ! » J'en augurai qu'elles parlaient de moi. Je les saluai, en souriant; mais je m'arrêtai, dès qu'elles eurent passé le détour, et je retournai sur mes pas, afin d'entendre : « *Oui, elle s'est enfuie, après une querelle avec sa mère, où celle-ci l'a fort maltraitée. Elle est allée à Sens, seule, à pied, sans mauvaise rencontre, dit-on. Son père a couru après elle à cheval. Il ne l'a pas rattrapée en route; mais il l'a trouvée à Sens, chez deux vieilles demoiselles (dit-on), entre les bras de qui elle s'était jetée, tout en arrivant. Son père l'a ramenée, quoiqu'on la voulût garder, dit-il. Il l'a rendue à sa mere, qui ne lui promet pas poire molle...* »

Je n'en voulus pas entendre davantage, ne connaissant pas la personne dont il était question... (Je ne l'ai que trop connue depuis !) Je me hâtai de me rendre auprès de celle que désirait mon cœur.

— « Hé! d'où venez-vous? » me dit Madame Parangon en souriant. « On n'a point eu de vos » nouvelles, depuis que vous êtes parti. — J'étais » allé me cacher à Sacy. — C'est un malheureux, » que ce Tourangeot; je ne l'ai jamais aimé; c'est » un vrai Tartare; mais Monsieur Parangon en était » coiffé. Je viens de lui signifier qu'il ait à sortir de » la maison, puisqu'il n'est plus ni apprenti, ni » domestique... Fanchette est là-haut, elle s'habille; » j'ai affaire; il est onze heures : venez dîner, et si » vous avez quelqu'un à voir, disposez de l'heure » qui vous reste; car vous passerez l'après-dînée » avec nous. »

Je sortis doublement enchanté : mon duel ne me faisait aucun tort dans l'esprit de Madame Parangon, et j'allais passer une demi-journée avec elle!... En traversant devant la porte de Rose, je l'aperçus; elle me fit un air gracieux. Mais je venais de voir Madame Parangon; Fanchette était dans la ville; j'aurais bravé Cypris, les Grâces et Psyché, si les Grâces n'eussent été Fanchette, et Madame Parangon Vénus... J'allai hardiment à Rose, et je lui parlai comme si je l'eusse encore adorée : « Il faut » donc vous dire un éternel adïeu! — Hé! où » allez-vous? — A Paris. » Elle sourit, comme pour se moquer de mon adieu éternel, en allant à Paris, à quarante-cinq lieues, et dont, au moyen de la rivière, notre ville n'est qu'un faubourg : il n'en coûte que six francs, pour s'y rendre par eau. Mais il semblait que je sentisse que Paris... Paris! la reine

des cités, était beaucoup plus loin, pour un amant, que l'Amérique... « Adieu, Mademoiselle, » répétai-je, en sentant presque l'idée que je viens d'exprimer. Rose parut sérieuse : peut-être eut-elle la même idée que moi : — « Adieu, Mon» sieur. » Elle voulait... elle allait ajouter quelque chose... Je me retirai, avec une sorte de tristesse. Cependant je songeais à retourner sur mes pas, lorsque j'aperçus ce frère Saint-Hermine, l'ancien camarade et l'ami de Gaudet d'Arras. Nous nous embrassâmes, et il me conduisit vers le cloître. Gaudet (*a*) nous aperçut; il courut à moi. Je lui promis de le voir dans la journée. Saint-Hermine me parla de mon duel; et il me dit que tout le monde m'en louait d'autant plus, que la jeune personne n'était pas ma maîtresse... Ensuite, il fut question de Rose. Étonné, je lui demandai comment il était instruit? — « Par frère Boulanger. —
» — Et comment frère Boulanger l'est-il? — Ha!
» voilà le mystère! — Mon ami, dis-le-moi : cela
» m'importe. — Oui; ta discrétion pour toi-même
» m'assure que tu garderas le secret, après me
» l'avoir promis. » Il m'apprit aussitôt comment Rose avait été amoureuse folle de frère Boulanger, l'année dernière, c'est-à-dire quand j'ébauchais sa connaissance; il me laissa entrevoir que le frère, l'un des plus beaux hommes de l'Ordre, en avait triomphé; qu'elle était même venue dans sa cham-

(*a*) Gaudet de Varzy. (*N. de l'Éd.*)

bre... Je l'écoutais anéanti... Midi sonna. Saint-Hermine fut obligé de me quitter, et je revins chez Madame Parangon.

J'avais une liberté d'esprit que je ne m'étais pas trouvée depuis le 1er Juin. Je parus gai, empressé : la vue de Mlle Fanchette, qui réellement était ravissante; celle de Madame Parangon surtout mettaient dans mes sens le baume de la joie. La conversation fut générale pendant le dîner; mais ensuite nous eûmes un entretien particulier à nous trois, Madame Parangon, Mademoiselle Fanchette et moi.

« J'ai à vous apprendre, » me dit la première, « que nos idées sont arrêtées entre mon père et » moi : vous resterez imprimeur. Nous avions » d'abord jeté les yeux sur la place de Sens, et nous » y sommes revenus. M. Jeannet, qui la remplit, » est âgé, sans enfants, qu'une fille, mariée depuis » longtemps à un conseiller à l'Élection, qui n'a » lui-même qu'une fille. J'ai demandé la survivance » au Chancelier, et je l'ai obtenue... Vous irez à » Paris passer quelque temps ; il vous faut le séjour » de cette ville, pour connaître parfaitement votre » état, et vous lier personnellement avec les libraires » que je vous indiquerai. Mais ! conservez-y vos » mœurs ! Voyez le prix que je vous destine ? » A ce mot, je me mis aux genoux de Fanchette : — « Oui, je conserverai mes mœurs ! Je vous rapporterai un corps et un cœur dignes de vous ! Je ne » serai point un objet de regret à cette adorable » sœur, notre ange tutélaire... » Je baisai sa belle

main et je retins celle de Colette contre mes lèvres. — « Dans un an ou deux... mais plutôt deux, nous » vous ferons agréer; vous vous établirez à Sens, » et vous recevrez votre femme dans une maison » montée... Je sais bien des bagatelles sur votre » compte! » ajouta-t-elle en souriant; « mais je » n'y fais pas grande attention. Je vous connais: » lorsqu'une fois vous aurez des devoirs, vous les » remplirez, parce que vous avez de l'âme et de » l'honneur... — Vous vous êtes battu à l'épée? » interrompit Fanchette, à ce mot. — « Oui, » lui dit sa sœur; « mais il avait raison... Cependant il » aurait été bien malheureux d'avoir tué un » homme!... Que cela vous serve de leçon. — » Vous étiez donc grand ami de cette demoiselle? » reprit Fanchette. — « C'est une connaissance su- » perficielle, » répondis-je, « et je suis encore » moins lié avec son amant; je n'ai considéré en » elle que votre sexe à toutes deux, Madame et » Mademoiselle. — Ho! il répond à tout! » dit Fanchette en souriant. — « C'est la vérité, ma sœur: » je sais que la jeune Ferrand n'est qu'une de ses » connaissances superficielles. » La satisfaction que montra Mlle Fanchette, fut très obligeante pour moi; elle marquait un vif intérêt.

Mme Minon avec son mari vinrent nous interrompre; j'essuyai une foule de questions, faites avec une volubilité qui ne me permettait pas de respirer. J'y répondis; mais j'entrevis, non sans quelque chagrin, que la dame et son mari auraient voulu

qu'on me trouvât coupable, ne fût-ce que d'attachement pour Ferrand l'aînée... (Hé! où allaient-ils chercher? tandis que j'avais à leur porte, et presque sous leurs yeux, l'aventure de Rose, qui m'aurait perdu, s'ils l'avaient sue). Je sentis alors combien il était important pour moi que mon heroïne n'eût pas été cette Rose, ou Marianne Tangis! Il survint heureusement! d'autres dames, et je fus délivré des *interrogatoires* de Mme Minon... Je pris Mlle Fanchette à part; je lui dis: « Je vous adore; je n'ai » jamais si bien senti qu'aujourd'hui la différence » qu'il y a entre la charmante sœur de Madame » Parangon, et toutes les autres femmes. Si vous » désirez une assurance parfaite de mes sentiments, » je désire encore plus vivemeut de vous la donner, » aussi vraie que je la trouve au fond de mon » cœur. — Oui, je la désire. — Je vous fais le » serment de ne m'occuper que de vous; de vous » consacrer tous mes désirs, toutes mes pensées. » Je sens que vous suffirez pour mon bonheur: » puissé-je un jour contribuer au vôtre! — Et moi, » je vous conserverai mon amitié, mon estime, un » véritable attachement; le choix de ma sœur bien-» aimée m'est cher, plus cher que si je l'eusse fait » moi-même, parce que je serais moins assurée de » son mérite... J'en ai même donné une preuve à » Semur: quelqu'un s'est adressé à moi; il était » autorisé par notre parente malade; mais je me » suis retranchée derrière ma sœur, qui m'a pré-» servée. » (On verra, dans deux ans, comme la

Jeunesse tient les serments de l'amour, faits sur l'autel de l'amitié !)

Ici, une dame Robin nous interrompit, à mon grand regret. — « Contez-nous donc comme vous » vous êtes battu ? » Je le répétai, sur un signe de Madame Parangon, et j'ajoutai la rencontre du vieillard, à mon retour. — « Ha ! » dit une demoiselle Debierne, « c'est mon oncle Debierne qui » demeure à Saint-Bris !... c'est lui-même ! » Elle demanda ensuite la description de l'homme, et de ses habits, qui cadra parfaitement. Ce récit fit répandre des larmes d'attendrissement à toutes les dames, surtout à Fanchette, qui les voulait cacher sous un joli sourire : ce qui me donna une excellente idée de son cœur. Je le dis tout bas à Madame Parangon, qui en rougit de plaisir ; car on sait comme elle aimait tendrement cette sœur, et qu'elle était charmée quand on lui trouvait les qualités de l'âme.

Les visites inattendues étaient cessées, lorsque Bertrand vint dire à Toinette que mon père était arrivé. Elle monta m'en avertir. — « Allez vite le » recevoir, » dit Madame Parangon ; « nous vous » attendrons tous deux pour souper. » Je courus chez mes cousins, où je trouvai Edme Restif. Inquiet de son fils Nicolas, comme si, au lieu de treize enfants qui lui restaient (il venait de perdre Baptiste, mort à quinze ans chez sa sœur Beaucousin), il n'en avait eu qu'un, ce bon père m'avait suivi, ne s'en rapportant qu'à lui-même, pour

savoir si je n'avais rien à craindre, et tranquilliser ensuite ma mère. Il fut comblé de joie de ce qu'on lui avait appris, et de ce que j'ajoutai.

J'allai ensuite prendre congé de tous mes amis, auxquels j'annonçai mon départ; mais je ne vis aucune de mes connaissances en demoiselles; je m'étais aperçu, avec transport, que Fanchette était un peu jalouse, et je lui fus fidèle, pour la première et l'unique fois de ma vie. Mes adieux avec Loisean et Gaudet furent les seuls intéressants. Gaudet me dit : « Un seul jeune homme va sortir d'une grande » ville; et elle sera vide pour moi. » Pour Loiseau, il s'attendrit, en me disant : « Je frémis des peines » que votre cœur va connaître!... Mais peut-être » préserveront-elles vos mœurs? Mon ami, quel » que soit votre sort, du courage! de la dignité! Il » y en a dans votre âme... Heureusement vous » n'avez rien à craindre des objets de séduction : » ce que vous laissez ici est au-dessus de tout ce » que vous trouverez là-bas... Vous êtes plein » d'honneur et de sentiments ; mais vous avez les » passions si vives, qu'à moins d'une extrême sur- » veillance, les écarts ne seront pas impossibles. » Ha! que ne vous vois-je ici de retour! car je suis » sûr que Paris vous formera, et vous rendra un » tout autre homme, en mieux : ou que n'en suis-je » à l'instant où je pourrai aller vivre auprès de » vous! Un homme qui pense est seul mon pareil; » je suis dans une solitude complète avec les » autres... Au revoir, mon ami! car le mot d'adieu

» est trop expressif... » Restaient les adieux de Toinette, de cette bonne et jolie fille, qui avait pour moi un attachement si tendre et si désintéressé. « Je viens vous faire mes adieux, » lui dis-je en me jetant dans ses bras, « ma tant chère Toinette! » Elle ne me répondit que par un tressaillement, et s'étant assise, parce qu'elle ne pouvait se soutenir, elle me tira sur ses genoux, m'étreignant de ses bras, comme une mère son petit enfant Je me retournai pour l'embrasser. Son visage était inondé de larmes : — « Ma fille! » lui dis-je, « que je suis » sensible à votre précieuse amitié! — Ha! » s'écria-t-elle douloureusement, « nous nous quittons, » peut-être pour jamais! — Nous nous reverrons » dans deux ans. — Ha! les jours les plus précieux » ne tiennent qu'à un fil, et je n'irai pas compter... » sur les miens!... » Elle se leva, au bruit de la marche d'une femme. Je montai par un petit escalier qui conduisait à l'imprimerie, d'où j'entendis Mme Minon demander à Toinette si j'étais en haut avec ses sœurs? Sur l'assurance que j'étais à l'imprimerie, mais que peut-être mon père était auprès de Madame, la belle Minon s'en retourna, sans monter.

Je pris congé de Bourgoin, de Bardet, ainsi que des ouvriers, qui tous furent très surpris de mon brusque départ, chacun d'eux ne doutant pas qu'en cas de reforme je ne fusse gardé de préférence. Mon départ volontaire me rendit leur bienveillance. En sortant de là, je courus chez le père Servigné,

d'où j'amenai mon père avant huit heures auprès de Madame Parangon et de sa jeune sœur, qui le reçurent en père.

Le vénérable vieillard, pénétré des égards respectueux qu'on lui marquait, en fut attendri aux larmes. Puis voyant à quel point Mlle Fanchette était jolie, l'homme honnête et bon me regarda d'un air d'étonnement, qui semblait me dire : « Hé ! » qu'est-ce que c'est donc que toutes ces jeunes » filles, dont tu m'as parlé ? » On se mit à table, et l'on s'entretint, en soupant, car le couvert avait été mis dans la chambre haute, où nous n'étions que nous quatre. Madame Parangon détailla ses projets en ma faveur. Mon père ne pouvait contenir sa joie, et son cœur sensible l'exprimait par des paroles si touchantes, que Madame Parangon lui dit : — « O » respectable homme ! que je serai glorieuse de voir » ma sœur votre bru ! — Je ne sais, » dit mon père, « si mes yeux le verront ; mais le jour où » Mademoiselle Françoise Bénédicte Collet (*a*) me » nommera père, sera le plus beau jour de ma vie. » Fanchette, par un petit mouvement qui lui attira bien des caresses de la part de sa sœur, embrassa le vieillard, en lui disant : — « Oui, papa Restif, » vous le verrez ; et je verrai papa Collet et vous se » tenant la main ce jour-là... » Mon père laissa couler des larmes de joie (la seule joie que je doive

(*a*) On voit ici que *Fanchon* et *Fanchette* sont les équivalents populaires de *Françoise*. *(N. de l'Éd.)*

lui procurer!) et, dans son ravissement, il dit : —
« Je vous bénis, Seigneur mon Dieu! car vous me
» donnez ici plus de faveurs que je n'eusse osé vous
» en demander dans mes prières!... Je vous re-
» mercie aussi, vous, Madame; et vous, Made-
» moiselle!... et toi-même, mon fils : que tes enfants
» te rendent un jour le plaisir que tu me fais
» aujourd'hui!... »

Neuf heures sonnèrent; le souper était fini : nous nous disposâmes à quitter les dames. Je devais partir le lendemain à cinq heures; je fis mes adieux. Madame Parangon m'offrit un baiser. Je me précipitai à ses genoux, devant mon père, et je lui baisai la main, en lui disant : — « Que serais-je sans
» vous, sans votre indulgente bonté? » Mais en me relevant, elle m'embrassa, et me retint même quelques instants pressé contre sa poitrine... Ho! quel moment!... Je la sens encore contre mon cœur, qui battait avec violence... J'allai ensuite à Mademoiselle Fanchette. Ici, je fus plus libre et moins ému; je l'embrassai, et la retenant dans mes bras, je lui dis : — « Je vous quitte, Mademoiselle; mais
» je ne cesserai de m'occuper de vous... Fille char-
» mante! vous serez toujours présente à ma pen-
» sée; et l'espoir de vous revoir un jour, me
» consolera seul de la privation à laquelle je suis
» condamné!... Ha! » m'écriai-je, « si j'en étais
» cru!... Mais cela n'est pas proposable. — Je vous
» entends! » me dit Madame Parangon; « et je
» pense comme vous... Si je m'en croyais, vous ne

» vous quitteriez qu'époux... Mais comment faire
» goûter ce plan?... Je n'ai aucune raison à donner,
» qu'une envie démesurée... un vif et puissant dé-
» sir... » Je tenais toujours Fanchette dans mes
bras : — « Si les obstacles venaient de ma mauvaise
» conduite, que je périsse à l'instant!... Grand
» Dieu! j'appelle sur moi ta colère, la malédiction
» de mon père, et celle du sien, si jamais je me
» rendais indigne par ma faute de cette fille char-
» mante, dont la beauté n'a pas d'égale dans la
» nature, si ce n'est... » Madame Parangon m'in-
terrompit avec émotion : — « Vous tiendrez le
» serment; mon cœur me le dit, et ceci me ras-
» sure. — Hé! comment ne le tiendrait-il pas? »
s'écria mon pére... « Voyez, Madame, voyez! »
(montrant Fanchette.) Je l'embrassai encore, cette
aimable fille; je ne pouvais la quitter... Hélas!
c'était le dernier bien que je perdais, et c'était le
plus précieux!... Je la retenais dans mes bras; elle
était aussi touchée que moi; ses beaux yeux étaient
humides; sa sœur laissait couler des larmes; mon
vénérable père paraissait hors de lui... Tout à coup
Madame Parangon, qui avait dans cette chambre le
portrait de son respectable pére, nous saisit par la
main, enlacés comme nous l'étions Fanchette et
moi; elle nous mit devant la vénérable image :
« Promettez à mon pére d'être époux, et de vous
» aimer à jamais? — Je le jure! » m'écriai-je. —
« Je le jure! » répéta Fanchette. — « Vous pro-
» mettez de ne jamais rien faire, qui vous éloigne

» d'elle? — Ha! je le jure, Madame, à vous, à vo-
» tre pére, et au mien. — Toi, ma sœur, promets
» de ne jamais souffrir qu'un autre te recherche? —
» Je le promets, ma sœur. — Je reçois vos ser-
» ments, pour en rendre témoignage à l'Être-
» suprême... Et malheur à jamais sur ceux qui vous
» forceraient à les violer! » Elle se troubla, en prononçant ces derniers mots. Mon honorable père la soutint dans ses bras. — « Je les ai unis, » lui dit-elle... Le vieillard lui baisa la main : — « Je le vois
» de mes yeux, Madame, que vous êtes au-dessus
» de tous les éloges que vous donne mon fils...
» Ho quelle angélique créature le Ciel a fait sa pro-
» tectrice!... » Je ne quittais pas Fanchette, et sa sœur semblait se complaire à voir notre union... momentanée. Je la quittai enfin, en disant : — « Il
» semble qu'on m'arrache le cœur! — Non, non,
» mon ami; je vous réponds d'elle! » dit vivement Madame Parangon. — « Hé! de quoi me répondez-
» vous? » lui dis-je avec une sorte d'aliénation;
« répondez pour vous-même! Si j'allais vous per-
» dre!... » Deux fontaines de larmes sortirent de mes yeux, à ce mot terrible... (Je ne devais pas la pleurer sur son tombeau; je la pleurai alors!...) Elle frémit, en me disant : — « Voilà de tristes
» adieux!... Mon intention était de les rendre plus
» gais. — « Ha! Madame, pardon!... Mais ce n'est
» pas la première peine que je vous cause... —
» Mais c'est celle que je vous pardonne avec plus
» de plaisir; la cause m'en est trop agréable!... »

J'embrassai encore Fanchette, je saisis la main de mon père, et nous descendîmes.

Une heure s'était écoulée durant nos adieux ; dix heures frappèrent à l'horloge. — « Autrefois, » dis-je à Madame Parangon, en refermant entre elle et moi la porte coupée, « c'était l'heure où je ren- » trais... Aujourd'hui... c'est celle où je sors... » Et ces mots si simples nous serrèrent le cœur à tous deux ; car elle me répondit, en dévorant ses larmes et me pressant la main : — « Ce mot est le plus » cruel !... Embrassez encore une fois votre Fan- » chette... » L'aimable fille s'avança sur la porte coupée, dont le bas ne fut pas rouvert, et me présenta sa jolie bouche, que je n'avais pas encore baisée. Je tressaillis... Je frémis... Il est pris, ce baiser si doux, dont le délicieux frémissement se propage encore par tous mes nerfs au bout de quarante ans !... il est pris, et c'est la seule faveur que je doive jamais recevoir d'une épouse promise, donnée par sa sœur et par son père !... Je le pris, tenant pressée sur mon cœur la main de Colette !... En les laissant toutes deux, je m'écriai : « Mon » âme m'abandonne... et je sens... que c'est... » pour jamais !... » Je ne savais ce que je disais... Madame Parangon soupira ; je l'entends encore... « Va ! infortuné ! ta sensibilité, ton désespoir se » communiquent ! Va... » Ce fut son dernier mot, dit à moi...

Je quittai les deux plus chères personnes que j'eusse au monde... je les quittai pour jamais... De

ce moment, Ami Lecteur, j'ai tout perdu! et je n'ai que vingt ans!...

A trente pas, je me retournai : elles étaient encore sur la porte; mais je ne voyais que du blanc. — « On imaginerait, » dis-je à mon père, en l'arrêtant par la main, « que Madame Parangon est cou- » verte d'un linceul?... Voyez, mon père? — » Non, non, » me dit-il... Je le quitte; je m'élance vers la porte. On venait de la refermer. Je ne frappai pas, mais j'écoutai. Madame Parangon, au pied de l'escalier de sa chambre haute, où elle allait monter avec Fanchette et Toinette, dit à sa sœur : — « Je pleure malgré moi, ma chère! ces adieux sont » déchirants!... Hé! pourquoi?... » Je ne compris pas le reste : elle montait, et d'ailleurs, la porte de toile était fermée; je ne l'entrevoyais que comme une ombre. J'entendis encore sa voix, mais comme suffoquée... Tout cessa. Ce fut Toinette qui ferma la croisée; je la vis; je ne vis qu'elle (1)...

Je revins à mon père, qui m'attendait. Je lui dis que la porte était fermée : — « Allons, allons, » me dit-il... « O la respectable sœur! ô l'aimable fille! » disait en marchant le bon vieillard; « j'ai cru voir » Rose Pombelins et sa sœur»...*(a)* Il les louait toutes deux, repassant ce qu'elles avaient dit et fait; mais ses paroles ne charmaient pas ma douleur; je pous-

(1) Ho! ho! je fonds en larmes, en relisant ce trait, le 27 Mai 1788, au bout de trente-trois ans! Je fonds en larmes, le 12 Auguste 1790! le 12 Mai 1791! le 5 Décembre 1794, en *casant!* le 12 Février 1795, en lisant la *tierce!*

(a) Voir la *Vie de mon père.* *(N. de l'Éd.)*

sais de profonds soupirs... A notre arrivée chez mes cousins, je parlai de la rencontre du vieillard Debierne. Mon père le connaissait; il me promit de le voir, en repassant par Saint-Bris. Il était onze heures quand nous nous couchâmes, et la fatigue me fit dormir, mais non d'un sommeil tranquille. Un songe effrayant, qu'éveillé je croyais encore une réalité, porta le trouble dans mes esprits, et me fit sauter à terre.

Je rêvais que je partais : le coche quittait la rive; la planche se baissait, quand je vis Madame Parangon tomber dans l'eau. Je veux m'élancer pour la secourir. Son mari furieux m'en empêche : il me présente la pointe d'une épée, qu'il appuie sur ma poitrine... Cependant Colette était emportée par le courant. Deux monstres hideux la saisissent. Je repousse son mari; je saute à terre; je vole à son secours... Toinette est là : « — Plus de remède! » dit-elle éplorée; « elle en mourra... » Colette alors disparaît; je ne vois à sa place qu'un corps sanglant, que des bêtes féroces déchiraient au milieu du bois du Boutparc... J'étais en sueur. Je pousse un cri!... Éveillé, je cherche encore les objets de mon effroi. Je me croyais parti, endormi, et m'éveillant dans le coche. Je ne sais quelle heure il était; mais en ce même moment, il passa dans la rue, devant la porte d'Edmée, quelque chose que l'on traînait, une femme poussait des gémissements : je saute ou je crois sauter du lit : je mets la tête à la fenêtre... Je ne vois rien que la triste et ténébreuse solitude

d'une rue déserte... Je n'ai jamais pu savoir si je m'étais réellement levé; ou si c'était une continuation de mon rêve. Je crus me recoucher et me rendormir... A quatre heures, mon père m'éveilla.

Le coche part à cinq heures : je me hâtai de m'habiller. Mes cousins parurent avec leurs femmes. Ils portèrent mes paquets. Mon père voulut aller entendre la messe à la cathédrale. Je l'y accompagnai. Mais tandis qu'il priait, je m'échappai; je courus du côté de l'Horloge, pour voir encore une fois la porte de Madame Parangon. Je saluai cette maison en pleurant; j'en baisai le seuil, et je m'écriai : « Adieu ! adieu ! berceau de ma jeunesse et de ma » raison ! où j'ai tout éprouvé : plaisir et peines, » bonheur et remords; que je suis peut-être des- » tiné à regretter toute ma vie, adieu !... Tu ren- » fermes encore ce que j'ai de plus cher ! conserve » ce précieux dépôt, pour me le remettre un jour !... » Je rebaisai le seuil de la porte, et je me hâtai de rejoindre mon père. La messe finissait. Il se douta d'où je revenais; mais il ne m'en dit rien. Nous descendîmes au port; nous y trouvâmes Jean et Bertrand Mairat, Catherine, Edmée, Loiseau, Bourgoin, tous les ouvriers, Gaudet, Burat, Baras-Dallis, Léger, Dhall, Colombat, Maufront, Tulout, etc., ce qui formait plus de cinquante jeunes gens des différents quartiers de la ville, qui me firent tant d'amitiés, que mon respectable père en était dans une surprise d'admiration. — « Ho mon oncle ! » lui dit Edmée, « vous ne savez pas comme mon cousin

» sait se faire bien venir de tout le monde, par ses
» bonnes façons, et comme il est aimé? — Tant
» mieux! tant mieux! ma chère nièce; il tient donc
» de mon honorable père?... » Mes amis, à ma prière, n'entrèrent pas dans le coche, qu'ils eussent rempli; nous nous quittâmes sur le port. Je pris, devant eux, congé de mon respectable père, à qui je recommandai mes respects pour ma mère, mes amitiés à mes frères et sœurs, et à tous mes parents; puis je lui rappelai le vieillard Debierne. Mon père me répondit : — « Dans trois heures, je
» le verrai... Nicolas! je n'oublierai jamais les heu-
» reux moments que tu m'as procurés. — Ha! mon
» pére! peut-être sont-ce les seuls, et qu'hier était
» pour vous le jour de mes noces? — Tu fais bien
» de tempérer ma joie; elle était trop vive! » Ce furent les dernières paroles que nous nous dîmes. Mon père se retira, un nuage sur les yeux... Cependant ce que j'avais dit du vieillard Debierne donna occasion à Tulout de raconter ce trait à mes amis, et d'apprendre à mon père ce que j'en ignorais moi-même...

On allait jeter la planche, lorsque j'aperçus Toinette accourir. Mon cœur tressaillit. Elle entra rapidement, me remit un supplément de provisions, deux perdrix, trois bouteilles d'excellent vin, et quelques biscuits. Je remerciai l'aimable fille avec transport, en lui disant : — « Ha! c'est le cœur, le
» cœur... de toutes deux... de toutes trois!... »
Toinette, suffoquant, s'échappa, et la planche tomba

sous son dernier pas... De cet instant, les liens qui m'attachaient à mon cher Auxerre furent brisés, et mes quatre années de bonheur finies... Bertrand entra dans le coche, pour me conduire jusqu'à Bassou. Jean remmena aussitôt mon père. Les deux épouses restèrent sur le rivage. Je voyais, en m'éloignant, l'honorable vieillard entouré des jeunes gens et des ouvriers imprimeurs, qui tous lui donnaient des marques de respect. Je crus voir Toinette lui parler à la porte Saint-Nicolas... — « Mon oncle » est respecté partout : voyez! voyez!... » me dit Bertrand. Je saluai Edmée, qui restait immobile sur le rivage. Elle fit un geste douloureux, et parut essuyer des larmes... J'excitais des regrets alors; j'étais aimé... A présent, je suis indifférent à tout le monde! Infortuné! tout ce qui m'aimait m'a précédé dans le tombeau!...

Nous enfilâmes le pertuis, et les arbres me dérobèrent la vue du port et de la ville; en un instant, j'en fus à mille lieues!... Deux heures après, nous arrivâmes à Bassou; mon cousin me quitta, et je me trouvai seul enfin... Je le désirais, pour me livrer aux réflexions qui m'assaillaient sur ma nouvelle situation.....

O mon Lecteur! qui viens de lire cette IVme et belle ÉPOQUE de ma vie, as-tu remarqué comme le Sort fait à la Jeunesse des offres séduisantes, qu'elle s'imagine, l'insensée! qu'il répétera toujours? Mais, ô jeunes gens! il ne les fait qu'une fois!... As-tu remarqué comme toutes les pertes que j'essuie sont

irréparables, sans que je m'en doute?... As-tu remarqué comment tout me riait alors?... Ha! il fallait profiter de ce temps heureux, du moins pour me mettre dans le chemin qui conduit à un état sûr! Je ne le fis pas; je comptais sur mon amie... excusable que j'étais cependant... Mais le sort qui, jusqu'à ce moment, a joué avec moi, comme avec un enfant gâté, encore aimable et naïf, va me traiter désormais avec une sévérité cruelle! Mon printemps est fini. Je vais entrer dans les dévorantes ardeurs de l'été brûlant. L'automne suivra : puis l'hiver; puis la mort!...

Labitur occulte, fallitque volatilis ætas,
Et celer admissis labitur annus equis!

Ovid. II *Amor.* Eleg. 8, v. 49.

FIN DE LA QUATRIÈME ÉPOQUE





CINQUIÈME ÉPOQUE

MON SECOND SÉJOUR A PARIS,
OU
MON COMPAGNONNAGE

1755-1759

Quelque soit ton malheur, en ta misère extrême,
Évite, ami, surtout le mépris de toi-même !

Mon poème *de miis (a)*.

Quis non e timidis ægri contagia vitet,
Vicinum metuens ne trahat inde malum ?

Ovid. *de Ponto,*



UXERRE cessa d'être ma patrie le 1er Septembre 1755, et Paris la devint le 3. Dès que j'aperçus les édifices, mon cœur se serra... Prévoyais-je donc ce que je devais y trouver? « O Paris! » m'écriai-je, « quand te quitterai-je, pour retourner » auprès d'Elle! » J'allai descendre chez mon beau-frère, époux de Marie, la plus jolie de mes sœurs.

(a) Son poème des *Fastes ?* *(N. de l'Éd.)*

Le lendemain 4, je cherchai mon ancien camarade Boudard. Je ne faisais pas grand fonds sur lui; je ne l'avais connu qu'un polisson : je trouvai, non sans quelque surprise, un grand garçon de six pieds, l'air grave et sensé, ayant un langage affectueux, et surtout un cœur obligeant. Il me reçut avec une tendresse de frère; sur-le-champ il s'empara de moi, et me promit de me procurer une bonne imprimerie. Il était à celle des *Galeries du Louvre*. C'était Renaud, son ancien camarade, sorti d'Auxerre avant mon arrivée, qui lui avait ménagé cette place : il espérait de m'en trouver une pareille, très avantageuse dans ma position, à cause du goût épuré qui règne dans cette Typographie, bien supérieure aux *Didot,* ces corrupteurs punissables de notre orthographe, par le retranchement du *ſ* long, si différent, par sa prononciation du *s* rond (1), aux *Pierre,* aux *Prault,* et à

(1) Ainsi, loin de perfectionner notre orthographe, ils l'ont gâtée, en nous enlevant une consonne qui a la prononciation du *c* doux, dans le mot *ce,* pour ne nous laisser que le *s* adouci, de *chose, rose, dose, raison,* etc. Aussi la plupart des enfants prononcent-ils aujourd'hui, *vraizemblable, inzertion, zéduction,* etc. Qui d'abord imagina ce retranchement du *ſ* long? Dorat, le futile Dorat! C'est ce grand homme que les Didot se sont empressés de suivre! Et ce sont les ignorants, les peu réfléchissants Didot que la tourbe stupide des imprimeurs et des fondeurs s'ent empressée d'imiter! Cela est au point que les uns refusent d'employer le *ſ* long, et les antres de le fondre. On en a la preuve dans cet ouvrage, où je suis quelquefois contraint d'employer mal à propos le *s* rond, parce que les fondeurs du citoyen Beaumarchais, serviles sectateurs des Didot, ont refusé de m'en fondre... Je sais bien qu'avant Dorat et les Didot, personne, si ce n'est

tous ces prétendus artistes que vante l'ignorance. En attendant, Boudard, très occupé alors, me remit entre les mains d'un de ses commensaux, avec lequel je parcourus la ville. Il était en pension chez une jolie femme, épouse d'un confrère, nommée Madame *Lallemand,* et il m'y fit loger.

Le même jour 4, j'écrivis à Mme Parangon et à Mlle Fanchette : la lettre pour celle-ci était incluse dans celle de sa sœur. Je ne les rapporterai pas; je m'observais toujours beaucoup, en écrivant à cette dame.

---

moi, n'avait imaginé de faire un usage intelligent du *ſ* long et du *s* rond; que ce dernier était toujours un *s* final : mais d'où vient, lorsqu'on eut fait cette observation au cn Beaumarchais, que celui-ci l'eut approuvée, qu'il l'eut présentée à l'Académie, qui l'approuva aussi; d'où vient, dis-je, cet usage intelligent n'a-t-il point prévalu? et que la stupide ignorance des Didot a été accueillie par tout le monde? C'est une fatalité attachée aux choses humaines, qui nous donne une propension vers l'absurde, plutôt que vers la vérité... En imprimant la cantilène du Métastase, qu'on a vu plus haut, *(a)* je me suis aperçus que l'on ne pouvait orthographier de l'Italien sans le *ſ* long; parce que cette langue a les deux *s* encore plus différenciés que la nôtre (Revoyez cette cantilène, pour les exemples des deux genres). Ainsi donc les Didot, par une coupable et punissable audace, non seulement nuisent à leur langue, mais font tomber sur la Nation entière le ridicule de leur ignorance et de leur manque de bon sens. On peut regarder comme le fléau de notre orthographe, les Didot, imprimeurs et fondeurs. Les irrégularités motivées que l'on trouve dans cet Ouvrage-ci, ne sont d'aucune importance; elles ne seront qu'un caprice, pour celui qui n'en comprendra pas la raison.

(a) Tome VI, page 229. *(N. de l'Éd.)*

Le dimanche 7, Boudard étant libre, il me tint fidèle compagnie. Le 10, j'eus une place de passade; et le lendemain, j'eus l'assurance d'une plus solide. Je vis Pollet, de Sens, un de mes anciens camarades d'Auxerre, le dimanche 14; et le même jour, Caulette, contrôleur des coches par eau, qui m'avait causé tant de jalousie, me remit un paquet de la part de Mme Parangon et de Mlle Fanchette. Elles étaient encore ensemble. J'allai voir M. Parangon chez sa mère. Il me reçut froidement, quoique avec certaines démonstrations d'amitié, beaucoup d'offres de service pour me placer, etc. Je le remerciai. J'avais quelque chose de plus flatteur dans la lettre de Colette et de ma jeune amie : toutes deux me recommandaient *de les aimer; de bien connaître mon art et de travailler à y devenir célèbre un jour*. Elles m'*assuraient de leur constante amitié*. Elles ajoutaient que mon *père était venu prendre congé d'elles, et qu'elles l'avaient encore plus goûté*; *de sorte que Fanchette ne l'appelait pas autrement que son second papa*... Ha! j'étais bien léger alors! (on va le voir)... comme tous les gens heureux.

Le même jour, étant allé chez ma sœur, j'y vis une très jolie personne, son amie, appelée Madame *Greslot;* elle était mariée, à ce que j'entendis. Je fis une demi-liaison avec elle.

Le 22 Septembre, le zélé Boudard, qui travaillait pour moi sans m'en rien dire, était parvenu, secondé par Renaud, à me procurer une place au Louvre : c'est là que je connus ce dernier, et n'eussé-je que

cette obligation à Boudard, elle serait de nature à mériter toute ma reconnaissance.

Le dimanche 28, j'écrivis à tous mes amis d'Auxerre une lettre commune que j'adressai à Gaudet (quant à Loiseau, je me réservais de lui écrire en particulier); je donnai ma missive à Bourdeaux, cousin d'Annette, qui la remit exactement. J'ai su depuis que cette lettre fut lue trois fois, aux salles de danse, en présence de tous les garçons et de toutes les jeunes filles qui avaient coutume de m'y voir, et que Marianne Tangis y était... O bons enfants, je vous remercie de votre amitié! Hélas! nous ne nous sommes jamais réunis depuis!...

Dans l'après-dînée, un de mes nouveaux commensaux, amoureux d'une jolie fille de la rue *Saint-Martin*, me mena chez sa maîtresse. J'étais si troublé, depuis mon arrivée à Paris, que je n'étais pas encore rentré dans mon cœur; je me répandais, je m'étourdissais; parce que, dès que j'étais seul, des larmes involontaires coulaient de mes yeux; je pleurais... Colette, Fanchette, Marianne, Rose, Annette, Ferrand, Ursule Meslot, Joséphine, mes simples connaissances, tout m'attendrissait; un ennui à la Suisse se glissait dans mon sein;... je cherchai à m'étourdir moi-même... Ce commensal se nommait *Armand;* sa maîtresse avait une jeune amie, appelée Mlle *Charlotte Merey*. Je trouvai Charlotte agréable; mais je ne voulais pas m'attacher. D'ailleurs, tout considéré, Mme Greslot m'aurait plu davantage, et elle paraissait goûter mes compliments. Dès que je paraissais

chez ma sœur, elle y venait comme sans dessein... J'allai seul chez mon beau-frère, en quittant Armand, et j'y vis la charmante femme. Nous eûmes un moment d'entretien très particulier, où je lui dis honnêtement combien je la trouvais aimable. Elle me lança un regard... que je ne sus comment interpréter; car il était sévère, ou triste, je ne sais lequel... Un instant après, elle me dit : « Votre sœur parle
» souvent de vous; je crois qu'elle vous aime infini-
» ment; elle nous a raconté plusieurs fois tout ce
» que vous disiez à votre premier voyage, et cela
» nous a bien fait rire!... » La voyant me traiter avec familiarité, je repris la déclaration de mes sentiments, et j'ajoutai à ce que j'avais déjà dit :—« Mais,
» Madame, vous êtes marié... ainsi, je me compor-
» terai à votre égard avec la retenue et le respect
» qu'exige le lien où vous êtes engagée. Je vous
» aimerai comme amie, si vous le daignez permettre,
» et sous ce titre, qui ne blessera pas vos devoirs,
» ni les miens, je vous chérirai sans offenser ni Dieu,
» ni les hommes. — Ha! » me dit-elle, « on m'a
» mariée malgré moi! Ce mot dit assez que je ne
» puis ni ne dois vous voir!... Plus j'y ai trouvé de
» plaisir, plus je m'en priverai; car en écoutant
» l'aveu de vos sentiments, j'ai senti qu'il y avait du
» danger pour moi! Ainsi ne m'en parlez plus.
» Voyons-nous ici, avec une sorte d'indifférence,
» jamais ailleurs; car j'aime mon devoir, quoique
» je haïsse mon mari. Je considère votre sœur, qui
» a des sentiments de religion et qui m'a toujours

» fortifiée; car elle connaît mon cœur comme moi-
» même, hors ce qu'il y a... pour son frère... ».
Cette aimable Parisienne m'ouvrait ainsi naïvement son âme; et comme j'étais encore bon, à quelques écarts près; que Madame Parangon existait, je résolus de la seconder dans ses honnêtes résolutions. Je proteste que ce fut mon vœu sincère... Le soir, ma sœur ayant appris que son mari était absent, elle la retint à souper. Je la reconduisis à onze heures. Son mari n'était pas rentré. Je ne sais comme cela se fit, mais... une caresse... suivie d'une liberté, amena une chute complète... Je ne pouvais en croire la réalité, en m'en revenant... Cette jeune femme n'avait point eu d'enfants : elle en aura un.

On me dira qu'on ne s'attendait pas à cette chute, après mes adieux à Madame Parangon!... Certainement, si je faisais un roman, je choquerais les mœurs et la vraisemblance : mais je fais une histoire où les faits me commandent le récit... Je rends l'homme tel qu'il est, et non tel qu'il devrait être : emporté par la nature et les objets présents, malgré son cœur et la raison. Celui qui sait résister au plaisir présent est l'homme rare et vertueux; celui qui succombe est l'être ordinaire et faible.

Le dimanche 5 Octobre, j'entendis, je ne sais comment, parler de mon aventure avec Mme Greslot. Je fus très intimidé; je n'osai me rendre chez ma sœur. On saura comment celle-ci était instruite... Me trouvant desœuvré (car je n'étais pas encore lié

avec Renaud), je retournai avec Armand chez sa maîtresse. J'y trouvai, outre Charlotte, une jeune éveillée, qu'on appelait M[lle] *Louise Lemaire,* et qui me plut beaucoup... Je lui faisais ma cour depuis une demi-heure, lorsqu'un jeune fat entra bruyamment, en détonnant la romance, *L'Amour m'a fait la peinture,* qui ne faisait que de paraître. Les trois filles étaient folles de l'homme, de l'air, et de la romance; mais surtout Louise, auprès de laquelle il s'établit, sans égard pour la position que j'avais prise. Je le regardai de travers: il n'en tint compte. Charlotte me dit : — « Vous le méritez bien! La » dernière a toujours raison avec vous! » Je souris, et lui baisai même la main. Le fat chanta la romance. Je l'écoutai parce que je voulais la savoir. Lorsqu'il l'eut achevée, en écorchant les paroles, et en chantant faux, je me donnai la satisfaction de le mortifier, en lui disant durement: — « Vous la savez » mal! — Dites-la mieux, si vous le pouvez? — » Oui, je vais la dire. » Je l'avais retenue : je la commençai, en donnant à l'air le ton de sensibilité qui lui est propre, et surtout en rétablissant les vers, estropiés par l'automate :

MOI	LE FAT
L'Amour m'a fait la peinture	*La mort* m'a fait la *ceinture*
De Daphné, de ses malheurs:	De *Dané,* de *son malheur :*
J'en veux tracer l'aventure;	J'en veux *conter* la *peinture;*
Puisse la race future	Puisse la *rage* future
L'entendre, et verser des pleurs !	L'entendre et *porter* des *fleurs !*

Daphné fut sensible et belle,
Apollon sensible et beau :
Sur eux l'Amour, d'un coup d'aile,
Fit tomber une étincelle
De son dangereux flambeau.

Dané fut *paisible* et *belle,*
Apollon *visible* et beau ;
.... d'un *coupelle,*
Fit *lancer* une étincelle
De son *langoureux* flambeau !

Daphné, d'abord interdite,
Veut éviter Apollon ;
Il s'approche, elle l'évite,
Mais fuyait-elle bien vite ?
L'Amour assure que non !

Dané fut d'abord *subite,*
Veut éviter Apollon ;
Sous le porche elle l'évite.
Mais fuyait-elle *si* vite ?
L'Amour *nous jure* que non !

Ce Dieu, qui vole à sa suite,
De sa lenteur s'applaudit ;
Elle balance, elle hésite,
La pudeur hâte sa fuite,
Le désir la ralentit.

Ce Dieu qui *vat à sa poursuite,*
De sa *valeur* s'applaudit ;
Elle balance *tout de suite,*
La *rougeur marque* sa fuite,
Mais l'Amour la *raccourcit.*

Il la poursuit à la trace,
Il est prêt à la saisir :
Elle va demandant grâce.
Une Nymphe est bientôt lasse,
Quand elle fuit le plaisir !

Il la *conduit* à la trace,
Il est prêt à la *tenir :*
Elle *court, en disant* grâce.
Une *fille* est bientôt lasse,
Quand elle *sent* le plaisir !

Elle s'adresse, éplorée,
Au Fleuve de ces climats :
« Ha ! » dit-elle, désolée,
« Je vous réclame, Pénée !
» Mon père, ouvrez-moi les » bras ! »

— « Ose te jeter dans l'onde, »
Répond le Fleuve touché ;
« Dans ma retraite profonde,
» Le Dieu par qui voit le » Monde

Ici, trouvant une sorte de lacune au sens de la romance, et voulant rendre plus sensible l'ignorance du fat, j'ajoutai deux couplets, sans beaucoup rêver, ce rythme étant très facile, et prêtant pour ainsi dire à la rime, quand on a choisi la première nombreuse. Je fus cependant assez embarrassé au second couplet, à

» Voudrait en vain te cher-
» cher. »

cause du second vers, et je fus forcé à faire rimer, au dernier, un infinitif avec un participe. Ils furent applaudis des Belles :

Elle s'élance. Elle n'ose.
Son père voit ses combats,
Et par sa métamorphose,
A sa défaite il s'oppose :
Daphné ne l'en priait pas!

C'est Apollon qu'elle implore;
Sa vue adoucit ses maux,
Et vers l'ami qu'elle adore,
Ses bras s'étendaient encore
En se changeant en rameaux!

Quel objet pour la tendresse
De ce malheureux vainqueur!
C'est un laurier qu'il caresse,
Mais sous l'écorce qu'il presse,
Il sent palpiter un cœur!

Ce cœur ne fut point sévère;
Et son dernier mouvement
Fut, si l'Amour est sincère,
Un reproche pour son père.
Un regret pour son amant.

Elle *soupire,* elle n'ose,
Son père voit ses *hélas!*
Et par sa *métemphicose,*
A sa *parfaite* il s'oppose :
Dané ne *s'en souciait* pas!

C'est *par Pollon* qu'elle implore,
Sa vue *endurcit* ses maux,
.... qu'elle *abhorre,*
Ses bras s'*entendaient*.......
..... *chargeant en fardeaux.*

.... pour la *tristesse*
.... *valeureux* ....
... *une souche* ....
.... *la cosse* ....
Il sent *démener* un cœur!

Ce cœur ne fut point *colère;*
Et son dernier *sentiment,*
Fit que l'Amour est sincère,
Un reproche pour son père,
Un *baiser* pour son amant.

— « Ha! vous avez raison! » me dit la maîtresse d'Armand; « j'y entends quelque chose, et je n'y » entendais rien, comme Monsieur la disait. — Il » me semble, » dis-je alors, « que lorsqu'on veut » donner une chanson nouvelle à des dames...

» qu'on est mis d'un certain... genre, qui annonce
» de la prétention, on devrait savoir ce qu'on
» chante, et surtout l'entendre; savoir parler! —
» Je n'ai pas mis d'importance à cela, » reprit le petit-maître; « mais je n'avais jamais entendu les
» deux couplets que vous nous avez dits, après :
» *Quand elle sent le plaisir* (1). » J'éclatai de rire, un peu en fat, je l'avoue!... Je ridiculisai toutes les expressions du petit-maître; et je le poussai si rudement, par mes observations mordantes, que la maîtresse de mon conducteur me pria tout bas de ne pas la désobliger. Je lui montrai, sur-le-champ, toute la complaisance qu'elle pouvait désirer : ce qui me remit bien dans son esprit et dans celui de Louise Lemaire, qui m'avait pris pour un tapageur, et qui dit à son amie, après notre départ : — « Il est rail-
» leur, mais il est poli, et sait parfaitement vivre!
» Dès que tu lui as eu parlé, il a montré sa bonne
» éducation. »

J'appris le jeudi, jour de la *Saint-Denis*, que le fat avait été remercié de ses visites par Louise elle-même. Mlle Charlotte était encore absente; je la demandai : on me dit qu'elle était retournée dans sa province. Je crus voir un complot formé, entre Armand et sa maîtresse, de me lier avec la jolie Lemaire. Je sentis ma faiblesse, et que cette jeune fille pourrait former une attache douloureuse à rompre; je voulus tenir ma parole donnée à Mlle Fan-

---

(1) Voyez le *Drame de la Vie*, p. 215-223.

chette; ainsi, je cessai d'accompagner Armand chez sa maîtresse. C'est l'unique fois de ma vie que j'aie eu quelque fermeté contre les goûts qui m'entraînaient. Peut-être ne me venait-elle que de mon autre goût pour Mme Greslot, que je n'osai plus aller chercher chez ma sœur, et d'un songe que j'avais eu dans la nuit du mardi 21 au mercredi 22 Octobre. Je rêvais que j'étais auprès de Madame Parangon, à deux ans plus haut, et que je lui faisais une déclaration; elle m'écoutait avec attendrissement, et, tirant un portrait qu'elle avait dans une jolie boîte, elle me dit : « Je vous donne ce portrait, voilà celle qu'il » faut aimer. — Ha! » lui dis-je, « c'est Mlle Fan- » chette! — Elle-même; c'est ma sœur. — Ma- » dame!... je vous demande pardon de vous avoir » aimée! c'est elle... elle seule que je vais aimer à » présent. » Je me prosternai devant elle, et je baisai son soulier rose (le même que j'ai encore). — « Oui, » me disait-elle, « c'est elle qu'il faut aimer, » aimer à jamais; car c'est ma sœur qui légitimera » *nos* sentiments... » Voilà mon songe, et le charme des songes, quand ils sont vifs, est toujours plus fort que celui de la réalité...

Le même jour 22, j'appris que Jeannette Demailly était à Paris; je désirai de savoir sa demeure, pour converser avec elle de nos connaissances d'Auxerre; mais je n'y réussis pas alors.

Il faut dire ici, qu'après mon entrée à l'*Imprimerie royale,* Boudard m'avait proposé de quitter notre pension de Mme Lallemand, trop éloignée de notre

laboratoire, et de nous établir dans la rue *des Poulies*, à l'hôtel *du Saint-Esprit*, avec un horloger nouvellement arrivé d'Auxerre, appelé *Chambon*, qui, par le genre de ses occupations, devait être sédentaire, tandis que nous étions à notre travail : ce qui nous donnait la facilité de préparer notre nourriture, le pot-au-feu de deux jours l'un, et un rôti au four le soir. Les charges furent partagées : Boudard, comme le plus entendu, allait à la boucherie ; je portais le rôti au four, et j'allais avertir de nous le rapporter ; j'achetais en outre les racines, les légumes, le charbon, le bois ; Chambon mettait le pot-au-feu, le soignait ; nous lavions notre vaisselle tous les huit jours, le dimanche après-dîner. Cet accord subsista dans toute sa perfection, jusqu'à ce que deux femmes fussent venues occuper un cabinet à côté de notre chambre (1). Nous dépensions pour notre nourri-

(1) En voyant pour la première fois, aux *Italiens*, la petite pièce où trois jeunes artistes vivent fraternellement avec la jolie *Bonne*, je me rappelai cette aventure de la rue *des Poulies*, et je me dis : « La voilà honnestée. » Je pensai ensuite que c'était un amalgame de celle d'Argeville, ou Argenville, ou Largeville, et de Jeannette... La vérité est que ce n'était ni l'une ni l'autre, car l'auteur n'a pas vu mon manuscrit. Il est vrai qu'il fut lu en 1784, par Fontanes et Joubert (Scaturin et Naireson) ; mais ces deux hommes n'auront pas raconté les deux traits. Pourquoi ne se seraient-ils pas géminés ? pourquoi l'auteur de la pièce n'aurait-il pas inventé ? Ce qui est dans la nature humaine peut tomber dans l'imagination d'un homme... Aussi en ai-je toujours extrêmement voulu à Fréron père, ce vil libertin, suppôt, pour de l'argent,

ture trois livres par semaine, et nous mettions en bourse douze livres, Boudard et moi, les ouvriers n'ayant alors que cinquante sous par jour à l'Imprimerie Royale; les cinquante autres, des cent sous alloués par le Gouvernement, restaient au directeur, qui nous faisait en outre travailler pour son compte. Cet homme, de la famille des mêmes *Anisson,* de Lyon, dont parle Guy Patin, a fait par ce moyen une fortune immense! Il a marié sa fille, ou plutôt quinze cent mille livres de dot, au marquis *de Lambert,* outre un trousseau de quatre cent mille livres. C'est le frère de cette marquise, qui est aujourd'hui (1784) directeur à la place de son père. C'est un sot, avare jusqu'à la cruauté : il a fait de l'Imprimerie Royale (aujourd'hui Nationale), une geôle, où tous les ouvriers sont enfermés, pour être lâchés comme de vils animaux, aux heures de prendre leurs repas. Si son père a gagné quatre millions environ, il faut espérer que le fils en gagnera dix, de la manière dont il s'y prend. Mais pourquoi les ouvriers ont-ils la bassesse de se laisser emmuseler par ces méprisables tyrans subalternes?... On était libre de mon temps, et mon col n'est point flétri par l'empreinte de la chaîne de l'esclavage!... [Les choses ont bien changé depuis 1784! Anisson gagna

---

du despotisme civil et religieux, qui allait toujours accusant VOLTAIRE de plagiat, guidé par de vieux bouquinistes qui rencontraient quelques carcasses d'idées, approchantes des idées fraîches et fleuries du Prince des philosophes...

la *guillotine* en 1794, et les ouvriers sont devenus d'une insolence intolérable : *Medio tutissimus ibis*.]

Ce fut par Chambon que j'appris l'arrivée de Jeannette Demailly; il savait sa demeure, mais il eut la fantaisie de me la cacher.

Le dimanche 26, à l'instant où j'étais un peu troublé par cette contradiction de l'horloger, Armand vint nous voir, et j'eus la faiblesse de me laisser entraîner chez sa maîtresse. Louise Lemaire y vint un instant après : elle prit avec moi un petit ton d'autorité à la *Rose;* elle se croyait déjà sûre de sa conquête. Ce ton me déplut au point, qu'étant sorti sous un prétexte, je ne rentrai pas; je me rendis chez ma sœur, où je trouvai Mme Greslot. Outre que mes regards parlèrent trop clairement, car ma sœur et mon beau-frère entendirent leur langage, ma sœur m'apprit que la jeune dame, repentante de sa faute, la lui avait avouée. *Victoire Scofon* (c'est le nom de fille de Mme Greslot) me déclara, devant M. et Mme Beaucousin, que par une suite de son amitié pour ma sœur, qu'elle chérissait, elle m'avait aimé, en dépit d'elle, dès la première vue; mais... qu'elle m'ôterait, par la suite, les moyens de la voir, encore qu'en ce moment elle n'en eût pas la force... En effet, nous n'eûmes plus qu'une entrevue, dans laquelle j'appris sa grossesse. Ensuite, sûr d'être aimé, je sentis que j'allais perdre cette femme intéressante, et moi-même avec elle; je pris assez d'empire sur ma passion (d'ailleurs connue de ma sœur,

et qui ne tarderait pas à l'être de toute ma famille), pour écrire la lettre que voici :

A MADAME GRESLOT.

« *Acceptez le sacrifice de tout le plaisir que je trouvais à vous voir : je le fais à votre bonheur et à votre vertu. Oui, Madame, c'est à vous que je m'immole. Persuadé qu'on ne peut trouver le bonheur que dans son devoir, j'ai enfin senti que j'étais moins votre amant que votre plus cruel ennemi, en cherchant à vous faire partager mes tendres sentiments. Vous n'avez rien à vous reprocher: c'est une sorte de consolation pour moi. Mais croyez, Madame, que si j'avais pu contribuer à votre félicité, en vous restant fidèlement attaché, jamais je n'aurais cessé de vous adresser l'hommage de mon cœur et de tout moi-même. Vous m'avez été bien chère! mais à l'instant où je renonce au bonheur de vous voir, vous me l'êtes plus que jamais; avec une passion médiocre, je demeurais votre amant; avec les sentiments distingués que vous m'inspirez aujourd'hui, je m'éloigne; mais votre image chérie sera éternellement au fond de mon cœur.* »

Après cet acte de vertu, je fus très ennuyé, très malheureux! Je manquais de connaissances; mon déplacement m'avait ôté le goût de l'étude; je comptais sur l'imprimerie, et je m'y bornais. Je commençais à vivre en automate, qui travaille la semaine, et qui se repose le dimanche : car c'est à l'époque de mon arrivée à Paris, ou quelque temps avant, qu'on

peut placer le commencement des douze belles années de ma jeunesse que j'ai entièrement perdues, tant pour me nourrir l'esprit que pour m'avancer; ces douze fatales années ont décidé de mon sort et ont marqué ma place... Je m'ennuyais donc (si pourtant ce terme n'est pas impropre), et je ne goûtais aucun amusement, par ma faute; car je m'étais fait faire un habit noir, et je pouvais me présenter; mais ne connaissant pas encore les Spectacles, je restais dans notre chambre, tandis que mes deux commensaux allaient se divertir. Ma plus douce occupation était de relire, dans mes Cahiers, ce qui m'était arrivé les années précédentes : cette lecture me rappelait tout ce qui m'avait plu, tout ce que j'avais aimé, surtout Colette... Les jours où je lui avais parlé me redevenaient présents; je versais des larmes; je lui étais plus fidèle, absente, que lorsque je pouvais la voir et lui parler tous les jours! Je poussais des cris, aux dates de ces entretiens que j'ai rapportés, et trop bien gravés dans ma mémoire pour que jamais ils s'en effacent... Mais elle vivait encore; je croyais la revoir un jour, être son frère; mes larmes étaient délicieuses!... Je m'écriais : « O femme divine! je vous ai quittée! je ne jouis » plus de votre céleste présence!... mais je vous » porte dans mon cœur!... Aimable Fanchette! je » vous adorerai un jour!...

Mais le temps marche, mon ami Lecteur; il vole avec rapidité; je le vois tenant la fatale faulx, dont il va trancher la belle fleur qui faisait l'ornement de

ma vie!... Déjà mon bonheur n'était plus qu'imaginaire... Je ne devais jamais revoir Colette, qui seule pouvait le réaliser... Quelle puissance nous séparait donc? L'Éternelle Justice, qui ne veut pas que ses lois puissent être impunément violées!... Pourquoi, mon Lecteur, t'occuperais-je des années vides de ma vie? Hélas! passons, passons les temps où j'ai existé sans avoir vécu! Elles ne t'apprendraient rien, et tu n'y verrais que ma nullité! Sans force, sans énergie; devenu simplement ouvrier, ne m'occupant que du mécanisme de mon art, et un peu de la librairie, pour en traiter un jour, j'avais perdu ma personnalité, ce qui me distinguait, pour n'être plus qu'un garçon ordinaire... Et je trouverai des gens qui m'en loueront!... Que dis-tu, malheureux? Es-tu le maître de retenir quelque chose? Dépouille-toi! mets-toi nu! fusses-tu aussi plat, aussi gourmand qu'un *Lineveru;* aussi fou, aussi méchant qu'un *Lyniærre*, montre toute ta turpitude!.....

Ce fut le 30 Novembre que je finis mes FASTES, du moins où ils en sont restés. J'y retraçais mes adieux avec toutes mes connaissances d'Auxerre; j'y consacrais la mémoire de l'aimable Marianne; j'y parlais de Rose, et j'y exprimais les sentiments adorateurs que méritait Madame Parangon. Je vous y louais, aimable et jeune Fanchette, à qui jamais, pas même du fond de mon cœur, je n'ai osé adresser un reproche : je ne vous méritais pas. Votre sœur pouvait seule me rendre digne de vous... Ho! cette respectable femme, comme elle aimait la vertu!...

Elle m'aimait, j'en suis sûr, et c'est elle qui m'a conseillé le séjour de Paris!... C'est que je n'occupais dans son cœur que la seconde place; la première était pour la vertu... O ma Colette! ô femme adorée, même en ce moment, après trente-neuf ans d'absence, je sens aussi vivement ma tendresse pour vous... je la sens plus vivement peut-être, qu'à l'instant de nos adieux!... Je me répète, je le sens!... Mais ôtez-moi donc le sentiment qui guide ma plume, et je ne me répéterai plus!... Otez-moi l'âme, la vie... Oui, c'est la vie qu'il faut m'ôter, pour que je ne parle plus de Colette... Ma plume se refuse à continuer... Que vais-je écrire? O mon Lecteur! que vas-tu lire, en me suivant pas à pas!... Mes turpitudes. — Hé! pourquoi les écrire. — Questionneur, j'écris la Vie d'un homme, et non pas celle d'un ange... Où en étais-je? Au 30 Novembre.

Le lendemain lundi, je reçus une lettre de mon ami Loiseau, une de Colombat, qui ne m'avait pas oublié, tout futile qu'il était, et une troisième de mon frère Charles, qui désirait de venir à Paris, pour y être clerc de notaire, autrement *saute-ruisseau*. J'ai perdu ces trois lettres...

Le 8 Décembre, je me rappelai l'entretien de 1752, à pareil jour, avec Madame Parangon, et je pleurai. Le 11, j'eus une lettre de Gaudet; le 23, une de Loiseau. Le 26, j'allai chez ma sœur Margot, où je fis la connaissance de Mlle *Destroches,* de Sens, jeune personne aimable.

Le 1er Janvier 1756 (1755 est fini!)... j'écrivis à mon pére. Le 4, je fis la connaissance d'une demoiselle *Carpentier*. Le 6, j'écrivis à mes fréres de Courgis et à mon ami Loiseau. Je relus ensuite mes Cahiers : je m'attendris, je pleurai... Le cœur trop attendri est prés des écarts!...

1756

Le 11... Je m'arrête épouvanté... Ne me lis pas, ô puriste... Implacable puriste, ne me lis pas! je ne veux ni de ton estime, ni de ton approbation, ni de ta pitié!... Je ne connais rien au monde, après l'assassin, de plus dangereux que toi, de plus vil;... car j'estime davantage la prostituée... Elle donne quelquefois le plaisir; et toi, tu ne donnes que l'amertume, la douleur, le désespoir... (1) Mais, ô vous, indulgents, honnêtes, compatissants Lecteurs, lisez-moi, pour me plaindre, pour répandre des larmes de compassion, en voyant comme l'homme s'égare... Car je fus, autant que vous, honnête, bon, vertueux; et je ne m'égarai que petit à petit... Et néanmoins, j'en fus puni cruellement!... Lisez ma Vie à vos enfants, péres sages et prévoyants; dites-leur : « Voyez comme s'égara Nicolas! Voyez comme il » fit lui-même son malheur, en donnant dans le » vice!... Il avait un cœur excellent, et il s'est

---

(1) Je le dis, et je le répète : si la vertu ne donnait pas le plaisir, le bonheur, il faudrait abhorrer la vertu. Celle du puriste est haïssable; elle n'est qu'une vertu de privation, de douleur, d'inflexibilité, sans dédommagement que la morgue... Je la maudis.

» perdu en se laissant trop facilement entraîner à
» son goût pour la volupté! Tremblez, mes en-
» fants! vous ne le valez peut-être pas, et il s'est
» perdu! Tremblez, vous qui êtes aussi bons que
» lui; car vous pouvez devenir aussi vicieux qu'il
» l'a été. » ... Ho! mes larmes, mes larmes cou-
lent... Je n'y vois plus, et les traits informes que
trace ma main sont à peine lisibles pour moi-
même!.....

Le 11 Janvier 1756, jour funeste à jamais... je
vis, pour un écu, la première prostituée... O jour
malheureux! je te maudis!... J'en fus puni sur-le-
champ, par le mépris qu'*Argeville* me marqua, pré-
cisément parce que je l'avais payée; il fallait, en
croc (*a*), lui commander, la soumettre à coups de
poing, et la payer du pied dans le ventre : alors,
j'aurais été un luron, un bon garçon; au lieu que je
n'étais plus qu'un *miché*. Les inquiétudes les plus
cruelles pour ma santé furent ma seconde puni-
tion... Cette prostituée était une des deux femmes
qui étaient venues demeurer dans un cabinet à côté
de nous : le crapuleux Chambon se lia, pendant
notre absence, avec ces créatures, et nous les pré-
senta le soir à souper, comme des voisines... Cham-
bon était un de ces êtres vides, qui ne pensent ni ne
sentent : d'un tempérament débile, il ne pouvait se

(*a*) Croc : abréviation populaire du mot *escroc?* Voir le *Dictionnaire* de Littré, au mot *croc*.

(*N. de l'Éd.*)

livrer à la débauche; mais il s'en dédommageait par les discours les plus obscènes, et il semblait prendre plaisir à exciter les autres à ce qu'il ne pouvait faire. Boudard, quoique grand, était d'une force médiocre; son tempérament le portait peu vers les femmes, et, par cette raison même, il était assez indifférent sur leurs mœurs et sur la conduite de Chambon; elle était sans danger pour lui : mais il était décent dans ses paroles, autant que Chambon était impudent. Pour moi, c'était bien autre chose, avec mes sens brûlants, mon tempérament de fer et de feu. Dès le premier soir, 10 Janvier, je ne pus voir *Argeville* sans désirs. Ces femmes soupèrent avec nous; ensuite Chambon s'amusa de la manière qui lui paraissait la plus agréable, par des indécences et des discours si sales, qu'une des deux femmes lui en fit des reproches, après même qu'elle eut avoué son état. Argeville était d'une belle figure. Il paraît que ces deux femmes occupaient un appartement dans une maison honnête; qu'on avait découvert leur profession; qu'on se proposait de les faire enlever; qu'elles en avaient été averties par l'espion de police qu'elles payaient, suivant l'usage, et qu'elles avaient évité leur malheur, c'est-à-dire *Saint-Martin* et l'Hôpital, en ne couchant pas chez elles : aussi ne venaient-elles que le soir, assez tard, dans leur cabinet, sans cheminée, sans fenêtre que sur le corridor, et qui ne pouvait servir que de bûcher à notre petit appartement. Le soir, la plus jeune des deux femmes excita des désirs tumultueux : le lendemain, je la trouvai

seule, et je lui fis ma proposition, qu'elle accepta... Quelle différence des autres jouissances que j'avais eues! Argeville, qui ne me traitait pas en inconnu, mais en voisin, employa tout l'art de ces sortes de femmes; elle m'enivra... Mais détournons les yeux de ce tableau... Les deux femmes restèrent peu auprès de nous; mais leur séjour momentané porta la désunion dans notre petite société : tout le monde voulait avoir Argeville exclusivement, quoique son état fût connu, et qu'on sût qu'elle allait exercer durant le jour; elle employait tout l'art possible, pour dérober à l'un les faveurs qu'elle accordait aux deux autres; mais tout se découvrait, parce que personne ne voulait de sa compagne. Enfin on fit l'accord qu'elle coucherait avec chacun de nous tour à tour, ainsi que sa compagne; mais Boudard l'ayant eue le second, il ne voulait jamais souffrir qu'elle entrât dans le lit de l'horloger, qu'il accusa d'être malsain : Argeville, qui ne l'aimait pas, se tint forte sur cette allégation pour ne pas quitter notre lit, où elle couchait entre nous deux Boudard... Chambon fut obligé de se contenter de la compagne, qu'il fut convenu qu'il aurait toujours et sans partage. Mais la paix ne dura que vingt-quatre heures; les hostilités recommencèrent le lendemain soir. Cependant Argeville se mettait dans notre lit : Chambon alla pour l'en tirer; ils se battirent. Je fus obligé de m'en mêler, parce que c'était mon tour; Boudard prit parti pour moi, parce qu'il était le premier auteur du refus; il s'élança sur l'horloger : « La laide est à toi; la jolie

» est pour nous ! c'est la convention ! » L'horloger dit qu'il nous quitterait. Il fut pris au mot. Nous nous séparâmes le lendemain de cette scène scandaleuse ; Chambon, n'ayant pas réussi à Paris, où il apportait pour dorer les montres une nouvelle manière qui ne valait rien, s'en retourna dans le pays, où il divulgua notre libertinage. Heureusement pour nous, et surtout pour moi, qu'il était si menteur ordinairement, qu'on ne le croyait pas, quand il disait la vérité : grâce à l'excès de notre turpitude, qui n'entra pas facilement dans les conceptions Auxerroises ! Ne pouvant plus demeurer ensemble comme auparavant, Boudard et moi, nous nous séparâmes bons amis; je retournai chez Mme Lallemand, alors rue *Saint-Julien le Pauvre ;* je quittai même l'Imprimerie Royale, me trouvant assez habile pour gagner presque le double, et j'allai travailler chez *Claude Hérissant,* rue *Notre-Dame. (a)* Mais avant de parler de cet homme, et de mes relations assez singulières avec lui, je dois faire marcher les faits qui précèdent, qui accompagnent, et qui me concernent seul.

En quittant Boudard, j'appris que l'honnêteté de la jeune Demailly était fort exposée. Comme j'avais une chambre à moi seul, je résolus de servir cette fille de tout mon pouvoir. On sait que je l'avais connue dans notre ville, et que c'était une des jeunes

---

(a) Dans la Cité, en face la cathédrale.

(N. de l'Éd.)

personnes que j'estimais; elle était en outre amie de Marianne Tangis, d'Ursule Meslot, et des autres jeunes filles dont je conservais un cher ressouvenir... Elle était orpheline, et d'une famille honorée... Mais elle venait de perdre son oncle, mort sans tester, et deux tantes inhumaines, armées des anciennes lois, avaient privé l'orpheline de leur frère, de la part sacrée d'un héritage auquel son nom lui donnait plus de droits qu'à elles... Pour moi, encore vertueux, malgré ce qu'on vient de lire (Madame Parangon vivait), je sentis que je l'allais aimer en sœur. Je fus la chercher chez une dame *Hizette*, marchande bijoutière sur le quai *de l'Horloge :* cette femme, elle-même jeune et jolie, n'avait renvoyé Jeannette que parce que son mari en devenait très visiblement amoureux. Elle me dit du bien de la jeune Demailly, dont je m'annonçais le frère, et me donna son adresse au *Pont-aux-choux,* chez des compatriotes. Ce fut là que je la trouvai. Elle était fort triste, de simples connaissances ayant peu d'égards pour une orpheline sans ressources. Nous eûmes un entretien particulier, dont le résultat fut qu'elle viendrait demeurer avec moi. Cet arrangement d'un étourdi avec la naïveté de l'innocence, s'exécuta le même soir. Jeannette dit à ses hôtes qu'elle trouvait une place; elle fit descendre sa cassette; je l'attendais à la porte, avec un fiacre, et l'on ne s'informa pas avec qui elle allait... Arrivés à ma demeure, nous nous établîmes dans ma petite chambre, et nous vécûmes comme le frère et la sœur (si

les choses étaient autrement, je le dirais). Je n'avais qu'un petit lit; nous l'occupâmes ensemble, les trois premières nuits, sans que rien se passât contre la pudeur. Mais bientôt sentant l'aiguillon de la chair, excité par une fille que je croyais alors ne pouvoir épouser, je mis un matelas par terre, et, avec un seul drap, je m'y couchai, bien malgré Jeannette, qui voulait que ce fût elle : « Vous avez plus de » peine que moi, » me disait-elle; « vous êtes fati- » gué : moi, je travaille de l'aiguille. — Moi, je » suis le plus fort, et le plaisir d'être auprès de » vous, de vous savoir un peu bien, me fait dormir » content; je suis heureux par votre bien-être et » par votre vertu, ma sœur... » Chaque soir, couchés et prêts à dormir, nous nous disions : « Bon- » soir, mon petit frère... — Bonsoir, sœurette » chérie. » Et nous faisions la nuit d'une pièce.

Dans la journée, comme j'étais au travail, Jeannette était seule dans notre chambre. Elle s'occupa de moi les premiers jours, et me raccommoda; elle fit notre chétive cuisine : après quoi, elle travailla en modes, ou pour les fourreurs. Lorsque j'arrivais, je l'embrassais une seule fois, comme une sœur; nous causions ensuite amicalement. Ce genre de vie fut très agréable... Ha! que je l'ai regretté depuis! Jeannette m'assurait qu'elle n'avait jamais été si heureuse... Sans mes espérances de mariage, il est sûr qu'il eût duré longtemps, peut-être toujours. Jeannette était une des plus jolies filles qu'on puisse voir, même à Paris... Mais je craignais les

bruits, et qu'une apparence d'inconduite ne fît peine à Madame Parangon.

Jeannette, le huitième jour, fit connaissance d'une petite voisine, appelée Madame *Leprince,* jeune infortunée, qui fuyait un mauvais mari : elle manquait presque du nécessaire, parce qu'on ne voyait pas à travailler dans sa chambre garnie, qui était de quatre francs par mois. Jeannette l'invita, dès le premier jour de leur liaison, à venir faire son ouvrage dans la nôtre. Comme nous étions le frère et la sœur, la petite Leprince lui dit : « Quoi! vous couchez ensemble? — Il met un » matelas par terre, et prend un des draps, » lui répondit Jeannette ; « nous ne sommes pas avan- » cés : mon frère travaille, mais il a des dé- » penses à faire et nous ménageons sur tout. — » Il est vrai, » dit la petite Leprince, « que » j'ai vu, dans la maison de mon père, toute » une famille dans un seul lit, père, mère, grande » fille de seize ans, deux garçons de dix-huit à » vingt. » J'arrivai pour dîner. La jeune femme, ayant vu notre bonne amitié qui ne ressemblait pas du tout à de l'amour, nous dit : « Je vois bien à » présent que vous êtes le frère et la sœur, quoi- » qu'on en doute dans la maison; d'ailleurs vous » vous ressemblez » (c'est que Jeannette avait le nez aquilin comme moi). « Je rassurerai l'hôtesse. » Le soir, la petite Leprince vint nous voir coucher. Elle attendit au lendemain pour me parler. Lorsque je sortis, pour aller au travail, elle me suivit : —

« J'ai eu peur d'être indiscrète avec votre sœur;
» mais avec vous je puis parler. Je lui offre la
» moitié de mon lit, qui est assez grand... — Ha!
» Madame, » lui dis-je, en lui baisant la main, « je
» vous ai mille obligations, et j'accepte. » Cette manière prompte de répondre me fit le plus grand honneur. La petite femme descendit avec moi à Mme Lallemand, dont elle était estimée, à cause de sa sagesse; non que Mme Lallemand fût sage; mais elle aimait les jolies femmes, et elle en était jalouse comme un amant; aussi fut-elle enchantée, quand elle ne douta plus que Jeannette ne fût sage aussi. Ce n'était cependant pas du gibier pour elle... La petite Leprince fit de ma sœur et de moi le plus bel éloge... Il fut convenu que Jeannette coucherait avec elle, et j'en fus réellement charmé, ne voulant faire aucun tort à la réputation de cette orpheline, et craignant de me perdre moi-même par une conduite imprudente. Ce fut un bonheur que ces précautions; car on sut bientôt dans le pays que Jeannette demeurait avec moi. Je fus obligé de faire écrire par l'hôtesse, et par notre petite Leprince, à Madame Parangon, et aux tantes de Jeannette, qui, l'ayant dépouillée, n'auraient pas été fâchées, pour justifier leur infâme procédé, de lui enlever encore l'honneur. Je fus obligé par là de dire la vérité à ces deux femmes, qui, voyant la pureté de ma conduite, et surtout l'honnêteté de Jeannette, me crurent un modèle et me rendirent un témoignage si avantageux, qu'il persuada... Je reçus une lettre ano-

nyme de Madame Parangon, où elle disait : « *Mon ami : La calomnie vous attaque : mais fût-elle la vérité, elle ne me fera pas changer pour vous. Cependant, quelle douceur pour moi, que ce soit une calomnie !...* » Les tantes de Jeannette m'écrivirent des remercîments, et la vertu, pour cette fois, eut sa récompense.

Ma situation n'était pas alors malheureuse; mais séduit par le plaisir assaisonné procuré par Argeville, tandis que je protégeais l'innocence de Jeannette Demailly; que je montrais les sentiments les plus honnêtes à Mme Leprince, et que je travaillais à la réunir à son mari, je livrais de temps en temps mon corps aux attouchements de ces malheureuses... Je profanais mon existence, en outrageant la nature avec elles... Enfin (et qu'on admire la logique des passions!) ayant appris de Boudard, et d'un Avignonnais nommé *Bétigny,* qu'ils avaient eu notre hôtesse, femme très sévère pour les autres et peu scrupuleuse pour elle-même, je crus faire un acte de prudence de lui prouver, jusqu'à l'épuisement, que je ne jouissais pas avec Jeannette. Dans les premiers temps, lorsque ma sœur couchait encore dans ma chambre, un soir ayant entendu quelque bruit à notre porte, à laquelle nous avions laissé la clef, je prêtai attentivement l'oreille; je l'entendis tourner; on heurta du pied mon matelas, pour tâter si j'y étais seul. S'en étant assurée, la curieuse me caressa, guettant, pour ainsi dire, le premier mot que je dirais... — « Quoi? Qui est-ce? Qui est entré? »

dis-je tout bas, en retenant vigoureusement celle qui m'avait palpé. Mme Lallemand avait été forcée de se nommer, en avouant le motif de sa curiosité, qui était de savoir si je n'étais point couché avec celle que je donnais pour ma sœur. Je l'avais laissée se retirer. Mais une fois instruit, la belle étant encore venue, sous prétexte d'épier si je n'étais pas dans le lit avec ma sœur, je n'avais pas été sa dupe, je lui dis qu'elle était entrée chez moi avec sa double clef comme chez Bétigny... A ce nom, elle me pria de garder le silence ; et n'ayant plus rien à ménager, puisque j'étais instruit de sa pire aventure, elle se comporta en Messaline. La preuve que son but venait d'être rempli, c'est qu'elle revint plusieurs fois, en m'assurant qu'elle ne le faisait qu'afin d'affermir d'autant la vertu de Jeannette et de Mme Leprince.

Jeannette ne passant plus pour ma sœur, on crut qu'elle deviendrait ma femme, et que c'était pour cela que j'avais conservé si soigneusement sa vertu. La petite Leprince, que j'étais enfin parvenu à remettre avec son mari, m'en parla. Je fus obligé de lui dire que c'était l'impossible, tant que je serais mineur... Je laissais ainsi des espérances. Mais en honnête homme, je les ôtai à Jeannette, en lui expliquant l'importance de n'en rien dire, jusqu'au moment où elle aurait trouvé une place, ou un parti avantageux.

Après le départ de la petite Leprince, Jeannette garda sa chambre, pour coucher seulement. On continuait de nous observer. Notre exactitude à ne pas

manquer aux bienséances, notre bonne amitié, qui ne sentait pas l'amour, nous garantirent de la mauvaise langue de notre hôtesse; car on sait que les femmes de cet acabit ont la langue aussi *libertine* que le *reste*. Au lieu de cela, cette femme allait disant à tout le monde : « Ils ne sont frère et sœur » que de pays; mais ils s'aiment aussi honnête- » ment que s'ils l'étaient de chair et de sang. » Ces deux jeunes gens me touchent et m'inté- » ressent, comme jamais personne ne m'a inté- » ressée; je ne sais ce que je ne ferais pas pour » eux... Ils se sont connus enfants : hé bien! » ils s'obligent à présent en frère et sœur... Mais » c'est que c'est une innocence de conduite! » Je voudrais que vous les vissiez, ma voisine. » Et souvent le voisinage venait nous épier dans l'escalier, pendant notre dîner et notre souper. Je ne rentrais et ne sortais jamais sans embrasser Jeannette, mais (je le répète) comme une sœur. Le soir, à l'heure de se retirer, elle venait m'embrasser. Je lui disais tendrement : — « Bonsoir, ma » bonne amie; bonne nuit! » Elle me disait : « Dors bien, mon cher Nicolas; car tu as bien » de la peine!... » Souvent nous nous disions : — « Adieu, mon frère! — Adieu, ma sœur! » et jamais la moindre liberté n'accompagnait nos caresses. Cette conduite, connue de tout le monde, par le moyen de notre hôtesse, qui était bien aise de raccommoder un peu sa réputation délabrée avec notre vertu, produisit enfin le bonheur de Jeannette.

Un riche marchand de la rue Saint-Antoine, veuf et sans enfants, âgé de cinquante ans environ, cherchait une honnête fille pour sa boutique. Il était de la connaissance de notre hôtesse; il vint la voir, un dimanche du mois de Mars (c'était le troisième de carême). Nous sortions, Jeannette et moi. Frappé de sa beauté, le marchand demanda qui elle était? Jeannette me dit en ce moment : « Mon frère, avez-» vous pris le parasol? — Vous l'entendez, » dit la causeuse Lallemand à son ancien courtisan. Je répondis à ma compagne : — « Je l'ai oublié, ma » sœur, je vais monter le prendre. — Non, non, » dit-elle en y courant; « cela te fatiguerait, et moi, je » suis toujours assise. » Le marchand nous examinait. Elle revint au moment où je saluais Mme Lallemand, à laquelle elle sourit de cet air charmant qui la rendait si séduisante. Elle était d'une propreté appétissante. Je lui pris le parapluie qu'elle voulait porter, ce qui fit entendre sa voix douce et ces petits mots enfantins, délicieux, que savent trouver les jeunes personnes avec ce qu'elles aiment. Elle salua, et fut saluée de tout le monde de notre petite rue. Nous partîmes... Je rendrai compte tout à l'heure de cette promenade : le 21 Mars, de façon ou d'autre, devait changer le sort de Jeannette...

Dès que nous fûmes éloignés, notre hôtesse, toujours empressée à se faire honneur de nos mœurs, surtout auprès d'un homme qui ne lui en savait pas de trop régulières, lui dit : « Ce sont deux de mes » locataires. — Ce sont le frère et la sœur, à ce

» que j'entends?... Ils font plaisir à voir! —
» Ha! je le crois bien! » Et sur-le-champ, elle lui fit toute notre histoire, comme elle la savait. — « Mais, est-ce bien vrai? » dit le marchand. — Si
» vrai, que tout le voisinage, qui les épie sans cesse,
» vous en dira autant que moi : c'est un miracle de
» bonne amitié!... Mais c'est que la jeune personne
» est jolie! — Jolie?... elle est belle! » s'écria le marchand. — « Hé! ne vous échauffez pas tant!
» elle ne sera ni pour vous, ni pour d'autres. —
» Peut-être, après que je me serai informé..... Mon
» ancienne connaissance, vous n'y perdrez rien.....
» Si tout ce que vous venez de dire est vrai, et
» qu'elle le veuille, j'ai trouvé ce que je cherche :
» une fille honnête et attrayante, pour mettre à la
» tête de ma maison; je lui assurerai un sort au bout
» de quelques années : à condition qu'elle ne me
» quittera pas... » Mme Lallemand, sûre de la vertu de Jeannette, préféra que ce fût elle à une autre, qui lui enlèverait certaines attentions du vieillard; elle redoubla ses éloges, et les fit confirmer par tous ses voisins... Le marchand fut persuadé.

Cependant Jeannette et moi nous allions au boulevard du Temple. Ma compagne n'avait pas revu ses hôtes du Pont-aux-Choux, depuis le jour de son départ avec moi : nous y entrâmes. Ils nous reçurent assez froidement, tout en me faisant politesse. Ce qui fit que nous restâmes peu, et que nous allâmes nous promener du côté de la Haute-Borne. Au détour d'une rue solitaire, deux ou trois petits gar-

çons d'environ quatorze et quinze ans, qui se trouvaient là, se mirent à regarder Jeannette avec admiration : « Ho! la jolie amoureuse qu'il a donc là! » s'écrièrent-ils; « il doit bien la caresser! » Jeannette devint comme une rose, et parut encore plus belle... En ce moment, nous entrions dans la grand'rue de la Courtille : un équipage, où étaient deux hommes et deux femmes, s'arrêta, les glaces se baissèrent, et on regarda Jeannette. « Elle est charmante! » disaient les hommes. — « Elle est... drôlette, » disaient les femmes... Jeannette n'avait l'air que d'une grisette, quoiqu'elle fût en robe de soie. Pour moi, j'étais en gros bergopzom vert, à glands et brandebourgs, avec un gros manchon d'ours, à ceinture de poil; si ma figure eût été munie de crocs, large et plate, j'aurais eu assez l'air d'un cocher de bonne maison. Une dame m'appela : « M...n...am...
» M...onsieur! est-ce votre femme, que cette jeune
» fille? — C'est ma sœur, Mam'selle ou Madame.
» — Ha!... Que fait-elle? — Madame... nous sommes
» de province, et ma sœur demeure actuellement
» avec moi, dans mon petit logement de garçon. —
» Êtes-vous gens de maison? — Non, Madame, je
» suis imprimeur, et ma sœur travaille en modes.
» — Voudrait-elle une place? — Ha! mon Dieu!
» c'est tout son désir et le mien, Madame; une
» place convenable, car... nous sommes de bonne
» famille, et nous avons de l'honneur. — Il s'ex-
» prime bien! » dit l'autre dame... — « Savez-vous
» coiffer? — Oui, Madame, » répondit Jeannette. —

« Ha! quel son de voix! » se dirent tout bas les deux hommes. — « C'est ce qu'il faut, » disaient entre elles les dames... « Voudriez-vous, ma fille, » entrer au couvent, auprès d'une jeune demoiselle » de condition? — Oui, Madame, » dit Jeannette en rougissant. Je repris la parole : — « Si Mes» dames veulent nommer leur hôtel, demain j'y » conduirai ma sœur. — C'est bien pensé... A » l'Hôtel Richelieu... demain, onze heures... » dit un homme... — « Si vous voulez dire votre de» meure, » continua un des hommes, « j'enverrai » ma voiture. — C'est inutile! » dit vivement une dame... Ce qui fit que je ne la désignai pas... On partit. — « Elle est réellement jolie! » disait-on en s'en allant.

Je dis à Jeannette : — « Nous verrons si cela vous » convient, à tous égards? — Je m'en rapporterai » entièrement à vous; je n'ai personne ici qui s'in» téresse à moi, si ce n'est vous; et comme vous » me tenez lieu de frère, il est juste que vous en » ayez l'autorité. » Je désirais que Jeannette fût placée, malgré la douce vie que nous menions ensemble. C'est que Fanchette, Madame Parangon et M. Collet me donnaient des inquiétudes... Nous fîmes un petit goûter, chez une sorte de traiteur, qui nous servit une carpe frite. J'observai qu'on nous enferma pendant environ trois quarts d'heure : ces gens-là étaient apparemment accoutumés à recevoir des couples de sexe différent, et ils se comportaient avec une obligeance vraiment achalan-

deuse. Nous ne fûmes de retour qu'à sept heures.

Je me disposais à descendre, pour consulter Mme Lallemand sur ce qu'il y avait à faire le lendemain, relativement aux dames que nous avions rencontrées, quand nous la vîmes entrer dans notre chambre. — « Bonne nouvelle à vous apprendre ! » nous dit-elle ; « il se présente une place pour votre » sœur, et peut-être un établissement ; car j'ai parlé » comme je le devais, et le reste dépendra d'elle et » de vous. » Elle détailla les propositions du marchand mercier ; elle nous en fit sentir les avantages ; et je préférai ce dernier parti, car, pour Jeannette, elle n'avait pas de volonté... Je parlai de notre rencontre. — « Gardez-vous bien de la mener là ! » s'écria notre hôtesse ; « j'ai été femme de chambre, » et je sais ce que c'est : si la maîtresse elle-même » ne taponne pas une jolie fille comme ça, le maître, » l'intendant, le maître d'hôtel, le valet de chambre, » et jusqu'aux laquais, vons attaquent, vous tri» potent, et quelquefois une pauvre fille est violée... » (Je vis bien qu'elle outrait les choses pour nous dégoûter)... « Cela, » continua-t-elle, « ne doit servir » qu'à nous faire valoir un peu auprès du marchand, » et j'aurai soin d'en tirer avantage... » Il semblait que tout le monde prît part à nos petites affaires, comme si on eût été d'autres nous-mêmes. J'ai depuis admiré comme on me secondait, pour m'ôter une fille jolie, douce, obligeante, un sujet parfait ! Il semblait que le Sort craignît de me laisser quelque avantage, pour le temps de mon malheur, qui

s'avançait à pas de géant : Colette n'avait plus qu'une année à vivre !...

Le lendemain, nous eûmes la visite du marchand mercier. Jeannette était seule, et me raccommodait, suivant son usage de me donner le premier jour de la semaine, lorsqu'il arriva, conduit par notre hôtesse. « La voilà comme elle est toujours, » lui dit Mme Lallemand. — « La modestie de Mademoi- » selle fait mieux son éloge que tout ce qu'on peut » dire, » répondit le marchand. Jeannette était en bonnet rond tout blanc, fichu de soie de sa mère, camisole et jupe de satin bleu, des débris d'une vieille robe, faites à ravir par elle-même, des bas de coton à coins rouges, et des sabots mignons, garnis au fond et bien panouffés, que je lui avais achetés la veille au *Palais*. Tout cela était d'un goût, d'une propreté, qui la rendaient charmante ! Le marchand était émerveillé !... Il causa seul à seule avec Jeannette jusqu'à mon arrivée pour dîner. L'hôtesse me prévint en passant : ce qui fit que je montai avec précaution. Quand je fus tout près de la porte, ma sœur répondait : — « Ce que vous me dites, Mon- » sieur, est très honnête ! mais je ne saurais en être » flattée, puisque l'honnêteté de mon frère a été si » entière et si généreuse, que l'indulgence là-dessus » lui serait injurieuse. — Toutes vos réponses » marquent de l'esprit, Mademoiselle, autant que » de sagesse ; mais d'où vient continuez-vous de » l'appeler votre frère, puisque vous êtes convenue » qu'il ne l'était pas ? — Oui ; je suis la fille unique

» de deux infortunés qui s'aimèrent tendrement;
» l'épouse mourut de douleur d'avoir perdu son
» mari, et me laissa orpheline... Je n'avais ici per-
» sonne au monde, lorsque... mon frère, ce jeune
» et vertueux compatriote, qui m'avait connue et
» estimée dans notre ville, qui avait connu et honoré
» ma famille, surtout mon oncle le chanoine, intime
» ami de son frère le curé de Courgis, apprit que
» j'étais ici, en.... service... Son cœur généreux
» s'en indigna! Il vint me trouver : — « C'est Made-
» moiselle Demailly que je trouve en cet état!...
» Vous me connaissez; vous avez entendu parler
» de l'honnêteté de mon frère le curé de Courgis,
» et de toute ma famille; je suis engagé avec une
» autre : je ne la trahirai pas... Mais venez avec
» moi; je serai votre frère, vous serez ma sœur, et
» tout ce que j'ai, tout ce que je gagnerai est à nous
» deux. » Je l'accompagnai. Et cet excellent jeune
» homme a surpassé, en attentions et en égards, tout
» ce qu'il m'avait promis. Il m'a donné la réalité de
» frère; et je ne lui en conserverais pas le nom?...
» Ha! c'est un frère unique! depuis quelque temps, il
» est toute ma famille! je lui conserverai un cœur de
» sœur, jusqu'à mon dernier soupir!... » Je n'y pus
tenir, et me jetai dans les bras de ma jeune amie, en
lui disant : — « Si je n'étais pas engagé avec la
» Vertu même, vous ne cesseriez d'être ma sœur
» que pour devenir ma femme... » Je saluai ensuite
le marchand, qui me proposa d'aller dîner chez lui,
avec Jeannette et notre hôtesse. J'acceptai; il des-

cendit prévenir Mme Lallemand; je m'habillai. — « Ma bonne amie-sœur! ce marchand me paraît un » honnête homme. Et vois, chère sœurette? si » nous avions été des misérables, à vivre dans le » libertinage, oserions-nous lever les yeux sur » lui?... » On nous écoutait : la dame Lallemand, préparée d'avance, était revenue avec le marchand, pour nous prendre. En ouvrant la porte, je les trouvai dans l'attitude écoutante... On voulut que Jeannette vînt comme elle était, et sa beauté n'y perdait rien.

Le dîner fut très agréable .. Le marchand nous avait prévenu, dans le fiacre, de nous y traiter de frère et de sœur. Dès en nous mettant à table, il dit à une vieille cuisinière qui nous servait : — « Voilà » votre nouvelle maîtresse, à laquelle vous obéirez » comme à moi. — Ha! je m'en suis quasi doutée » en vous voyant sortir, ce matin, d'après ce que » vous avez dit c'te nuit, en rêvant. — Comment? » comment? hé! qu'ai-je donc dit? — Vous disiez: » *Assurément, si elle est comme ça, je l'épouse! c'est un* » *trésor! oui, oui, un trésor!...* Voilà comme vous » disiez en rêvant. D'où ce que j'ai conclu, que » vous alliez vous marier. » Le marchand ne répondit que par un sourire... Nous laissâmes Jeannette dans sa nouvelle demeure; et je fus bien surpris, à notre retour, de voir que son bagage était déjà chez le marchand! Mon hôtesse se mit à rire : — « La » cassette était derrière notre fiacre... Ce que vous » vous êtes dit, au moment où nous remontions, a

» déterminé le mercier. Et sachez que pour ne pas
» démentir sa cuisinière, il lui fera faire, ce soir, par
» Jeannette, le présent de noces... » Je fus transporté de joie! Insensé!... Mais je me réjouissais alors de tout ce qui aurait dû m'affliger... En connaissant tout le mérite de Jeannette, tant pour la sagesse que pour l'économie, le marchand prit pour elle une estime fondée, et l'épousa au bout de six mois de séjour chez lui.

Quant à moi, resté seul, isolé, avec la seule satisfaction d'avoir contribué au bonheur de mon amie, je fus pendant quelque temps abandonné à la lubricité de la libertine Lallemand. Ses crapuleuses infidélités et son goût pour les femmes m'éloignèrent d'elle. Je cherchai à me dissiper, tantôt en m'occupant de mon art, et tantôt en faisant des connaissances de libraires. Je me liai fort avec *Ganneau,* riche libraire nouvellement veuf, et qui m'offrit de me prendre chez lui. J'hésitai si je le ferais. Mes amis de Paris m'en empêchèrent, et me firent ainsi peut-être manquer la fortune, car ce libraire avait une fille unique fort laide, alors âgée de six ans, et qu'a depuis épousée, malheureusement pour elle, le notaire *Lafresnaie.* Vu l'amitié que me témoïgnait ce nouveau *Pombelins,* (*a*) il paraît qu'après mon malheur, il aurait été ma ressource...

(*a)* Allusion au riche ami du patron d'Edme Restif, père de Nicolas. Voir la *Vie de mon père.*

(*N. de l'Éd.)*

J'allais voir Jeannette, mais jamais seul : je me faisais accompagner par ma sœur Geneviève (l'*Ursule* du *Paysan,* en amalgamant son histoire avec celle d'Ursule Rameau). Geneviève y allait souvent sans moi, et elles se firent ainsi réciproquement une connaissance honnête. Gaudet, nouvellement arrivé, devint amoureux de ma sœur, jusqu'à la frénésie. Jeannette m'en avertit, mais mon ami était encore sans état, et ma cadette n'avait pas dix-sept ans; je leur fis mes observations, qu'ils parurent goûter. Mais ils se cachèrent de Jeannette et de moi; et mon ami, sans aucune mauvaise intention, corrompit ma sœur... Il est si vrai qu'il n'avait aucune mauvaise intention, que Geneviève, séduite, ou même violée par le prêtre Dusautoir son confesseur, étant devenue grosse, Louis Gaudet voulait absolument l'épouser, ce qui n'eut pas lieu, uniquement parce que mes frères de Courgis firent enfermer l'infortunée Geneviève à *Pélagie,* où ils la détinrent environ huit ans... On découvre ainsi, dans cet Ouvrage, les bases du *Paysan-Paysanne pervertis,* bases vraies, mais romanisées dans un roman. Revenons un peu sur nos pas.

Je voyais Boudard de temps en temps. J'étais, depuis quelque temps, avec la jeune Demailly, que je lui cachais, lorsqu'il me proposa enfin de me mener aux *Français*. C'était le dimanche 1er Février. Nous y vîmes le *Méchant,* et, je crois, la *Pupille.* Je fus enchanté !... Le spectacle devint, par la suite, un plaisir qui me tint lieu de tous les autres, celui des

femmes excepté. Je ne le renouvelai, cependant, qu'après ma séparation d'avec Jeannette. Mon ami Gaudet étant arrivé huit jours après, avec ce *Bourdignon,* qui depuis s'est emparé des derniers moments et de la cassette de René Lebègue, mon beau-père, je les menai à mes chers *Français,* que Gaudet goûta peu. Pour moi, je ne pouvais me rassasier de cet amusement; le lever de la toile était un instant délicieux!... Avant le spectacle, Geneviève m'était venue voir, et nous l'avions conduite chez Jeannette, avec laquelle je n'avais osé la lier, pendant que cette jeune personne demeurait avec moi. Ce fut ainsi qu'il fit la connaissance de ma sœur, qu'il allait attendre seul. Car pour moi, je ne manquais plus le spectacle, où j'aurais voulu aller tous les jours... Mais avant que ma sœur Margot s'aperçût des rencontres de Geneviève et de Gaudet, et que, pour y couper court, elle eût placé notre jeune sœur chez des dévotes de la rue *des Cinq-Diamants,* j'eus quelques relations dans la maison où elle travaillait pour lors, rue *Denis,* près *Sauveur.*

Geneviève avait une compagne, appelée *Agathe Fagard,* brune charmante, que j'aurais aimée si j'avais été libre. Mais sa qualité de compagne de ma sœur fit que, tout en la recherchant, je fus sincère avec elle. Nous nous évitâmes réciproquement, après nous être plu d'abord. Une année plus tard, cette aimable fille m'attachait; elle me préservait des écarts qui vont me déshonorer, et m'eût rendu heureux. Elle me dit un jour : « Votre sœur m'avait

» fait vous aimer, avant de vous avoir vu, par la
» haute opinion qu'elle m'avait donnée de vous...
» Vous êtes encore au-dessus. Elle me racontait
» souvent comme vous l'aimiez dans votre jeu-
» nesse, et les caresses que vous lui faisiez. Cela
» n'est pas étonnant, lui disais-je, jolie comme tu
» l'es! Ha! ma bonne amie! répondait-elle naïve-
» ment, tu es plus jolie que moi, et je voudrais,
» pour tout au monde, t'en voir caressée, tant ça
» serait charmant! » Je rapporte ce trait pour donner
une idée des conversations et de la façon de penser
des fillettes de modes, non corrompues encore...
Fagard est dans mon CALENDRIER, sous le nom de
Séraphine Jolon, par les raisons qu'on y verra.

Le 1er Avril, je cherchai une imprimerie pour mon
ami Loiseau, qui devait arriver sous peu de jours.
Le 10, je reçus sa réplique à ma réponse, et il est
noté qu'elle me causa le seul mouvement de joie
que j'eusse éprouvé, depuis ma séparation d'avec
Jeannette. Le même jour, une lettre incrépative de
l'abbé Thomas, qui me reprochait comme un crime
ma liaison avec Jeannette, vint modérer l'aise que
me causait la prochaine arrivée de Loiseau. Je dé-
chirai cette lettre avec fureur, en traitant de *Céléno*
celui qui me l'avait écrite : « Ces malheureuses
» harpies, » m'écriai-je, « souilleront jusqu'à mes
» vertus! » Le même jour, étant allé pour voir ma
sœur Geneviève, je ne trouvai que Fagard, qui
m'apprit qu'une sœur aînée (Margot) était venue la
prendre, pour la mettre chez une dévote, rue des

Cinq-Diamants, ne la trouvant pas bien avec une mondaine comme la marchande chez qui elle était avec Agathe. C'est dans cette maison (je le répète ici avec douleur, parce que c'est le crime de la piété), que Geneviève a trouvé le malheur; la jolie Fagard et le sacripant Gaudet eussent préservé ma sœur (puisque si le dernier l'eût égarée, elle se fût retrouvée avec lui dans les bras d'un honnête mari); ce fut dans cette maison que la jeune infortunée fut séduite ou forcée par son infâme confesseur, nommé *Dusautoir,* prêtre habitué de *Saint-Jacques-la-Boucherie,* qui la rendit enceinte. Elle fut ensuite abandonnée à la sévérité des enfants du premier lit, qui la firent renfermer à *Sainte-Pélagie,* où elle est restée jusqu'à la mort de mon père (*a*). Depuis, elle a épousé le nommé *Tilbien,* cocher de fiacre, ensuite cocher domestique, fils de sa nourrice; mais mon père et ma mère ne l'ont pas vu; ils étaient morts... Cet homme est aujourd'hui procureur-syndic de la Municipalité de Sacy, grâce à la Révolution! Il ne m'aurait fallu, pour terminer mes jours à *la Grève,* que vivre sous la dépendance de l'abbé Thomas, au lieu de l'indulgente Madame Parangon! Pour le curé, il est bon, mais trop emporté, trop *abruti* par la dévotion, qui lui a ôté tous les sentiments naturels, pour y substituer l'esprit de parti, le fanatisme le plus absolu, en prenant au propre ce mot *fanatisme,* et non au figuré,

---

(*a*) En Décembre 1763. (*N. de l'Éd.*)

comme c'est l'usage..... Quittons ces funestes objets...

Je n'ai revu Fagard qu'une fois; elle ignorait le malheur de ma sœur; mais elle avait entendu parler de sa captivité, des bruits vagues étaient venus jusqu'à elle : je pleurai de rage en lui parlant. Elle mit sa main sur la mienne, en me disant : « Ha! Monsieur Nicolas! on a perdu votre sœur! je la connaissais bien, et Madame la connaissait bien aussi; c'étaient des personnes comme nous qu'il lui fallait... » Je n'ai jamais revu l'aimable Fagard... Elle se maria peu de temps après avec un propriétaire de plusieurs fiacres, carrosses de remise, etc., par conséquent très aisé... Je reviens au jour où je ne trouvai plus ma sœur Geneviève avec elle.

Ce même soir, troublé, chagrin, je fis une triste expérience! c'est qu'une passion excitée réveillait en moi toutes les autres; je me laissai leurrer par la description que me fit une *matrullê* (*a*), et je livrai mon corps à une jeune prostituée. C'est pour la seconde fois... J'allai ensuite aux *Italiens,* pour la première. J'avais vu l'*Opéra-Comique* à la foire Saint-Germain le 8 Mars; j'étais ivre du plaisir de la scène : *Carlin* m'enchanta aux *Italiens;* il jouait avec *Coraline,* dans *Arlequin sauvage*. Cette actrice

---

(*a*) Ματρύλλη ou Ματρύλη, femme qui tient une maison de prostitution, *mère maquerelle.*

(*N. de l'Éd.*)

me causa une émotion si vive, que je donnai pour la première fois, à sa vue, dans un écart presque toujours répété depuis, quand je vais au spectacle : l'imagination embrasée, le corps tendu, *emittebam nullo juvante contactu.*

Je ne trouve rien dans mes *Memoranda* jusqu'au 17 Mai : c'est que j'avais travaillé sans me déranger, sans me divertir, sans voir aucune de mes connaissances. Le jour où nous en sommes, j'étais sorti pour aller aux *Italiens;* aux environs de ce spectacle, j'aperçus une jeune et jolie personne, sous un déshabillé du goût le plus exquis... Son élégance me donna des doutes sur son honnêteté. Je la suivis jusqu'à sa porte. Elle entra dans une allée assez obscure. Je lui parlai. Elle ne me répondit pas. Je ne sais à quel excès elle avait porté mes désirs par sa mise provocante; mais j'étais dans une sorte de fureur (1). Je l'atteignis dans l'escalier, et je lui fis l'insulte la plus grossière. Elle appela au secours. Il fallait qu'il n'y eût personne dans la maison en ce moment. Je ne m'étonnai pas de ses cris, et je la poursuivis jusque chez elle, où j'entrai avant qu'elle eût le temps de refermer la porte. Elle courut à la

---

(1) Tel était, en moi, l'effet immanquable de l'abstinence des femmes : j'entrais en fureur, à moins que je ne vécusse journellement avec une jolie, comme, à Auxerre, Toinette, et à Paris, Jeannette Demailly, bien que je n'en jouisse pas. Mais, solitaire, j'entrais en fureur à la vue d'une jolie personne. Moine, Chartreux par exemple, j'aurais été le plus coupable ou le plus malheureux des êtres!

croisée. Je la retins par sa jupe. Elle pâlit, et me dit : « Monsieur, si vous êtes un voleur, ne me tuez » pas!... » Je souris : — « Loin de vouloir vous » tuer, si vous êtes une fille honnête, comme il me » le paraît par votre conduite, je vous marquerai » tout le respect que vous méritez; dites-moi, » qu'êtes-vous? » Elle était tremblante : — « Je » suis ici chez mes parents : ma mère est marchande » de modes bijoutière au *Palais,* et je viens cher- » cher quelques colifichets, ceux de la boutique » étant vendus. » Je lui fis alors des excuses, et je la priai de me pardonner ma témérité. Elle était surprise de me voir me retirer, après lui avoir baisé la main... — « Vous êtes adorable, » lui disais-je; « vous m'aviez inspiré des... *sentiments* si vifs que » je me serais fait hacher pour les satisfaire... Mais... » je serais au désespoir de rien entreprendre... qui » pût.... déplaire... à une demoiselle honnête. — » J'en suis persuadée, » me dit-elle; « et si... je » vous... connaissais... — Ha! Mademoiselle, je » suis un provincial franc, qui ne se déguise pas... » Vous me voyez en entier; je ne cache rien... » Daignez me croire... » Et je l'embrassai fort vivement. Elle sourit. — « Je suis, » reprit-elle, « figu- » rante aux *Italiens,* et j'ai quitté ma mère pour m'y » rendre à l'instant. — Vous êtes danseuse!... Ha! » que cet art vous rend adorable à mes yeux! » Je ne m'en tins pas aux paroles : j'obtins un triomphe, difficile! mais je l'obtins...

— « Laissez-moi, » me dit ensuite la jolie dan-

seuse; « il faut que je sorte seule. —Je vais au spec-
» tacle, » lui dis-je, « et je vous y verrai. » Elle en parut charmée; mais elle me considérait comme une personne qui attend quelque chose. Je sortis. Elle me regarda très froidement, lorsque je passai la porte. — « Quand pourrai-je vous revoir, ma belle ? » lui dis-je. — « Je ne reçois pas de jeunes gens, » me répondit-elle en me fermant au nez sa porte avec colère. Peu fait aux usages, il faut avouer que je ne compris rien à sa conduite. Mais Boudard, à qui je racontai mon aventure, me dit qu'elle était fâchée que je ne l'eusse pas payée... Ce fut un trait de lumière... Pour revenir, j'allai au spectacle; j'y vis ma jolie figurante; elle était bien, fort bien, et ne paraissait pas sans talent... Je la nommerais bien; mais je ne le veux pas, attendu qu'elle a fait une sorte de fortune.

Le 21 Mai, je vis pour la première fois la jolie *Berthé,* fille d'un maître chapelier, originaire d'Auxerre : les parents de cette jeune fille étaient venus à Paris après une faillite. Elle était vive, folâtre, coquette, et n'avait qu'environ seize ans. Je pris insensiblement beaucoup de libertés avec elle, mais en évitant de m'engager trop loin. Je me livrais par tempérament aux filles perdues: ce qui me blasait un peu, et me donnait la force nécessaire pour m'éloigner d'une fille honnête, dès que je sentais qu'elle intéressait mon cœur. J'en connaissais d'aimables, Mlle Fagard, Mlle Destroches, dont j'ai dit un mot, sa sœur Madelon, plus aimable encore, mais que je

ne rencontrais que rarement chez la maîtresse de sa sœur et de la mienne, une dame *Brocard;* je cessai de voir toutes ces jeunes personnes par ce motif, c'est-à-dire dès que je sentais mon cœur. Je regardai quelque temps la petite Berthé comme sans conséquence; mais en peu de temps elle devint si jolie, si provocante par son genre de parure, que je fus obligé de la fuir. Mme Greslot était invisible pour moi, depuis la découverte de mes sentiments pour elle par mon beau-frère; une jolie personne de la rue *des Lombards,* voisine du confiseur où demeurait mon ami Gaudet, ayant fait attention à moi, à l'occasion d'un entretien que j'avais eu avec ce jeune homme, elle le pria de m'engager à lui parler; il me le dit plein de joie, car il m'aimait; je me rendis à son invitation par curiosité. Je trouvai la demoiselle de l'*Image-Sainte-Geneviève* si aimable, que je négligeai mon ami, pour ne pas la revoir... Mais après mon malheur, aucune de ces occasions ne se présenta.

J'écrivais souvent à Madame Parangon. C'était une occupation que j'aimais; cependant elle recevait peu de mes lettres; j'en brûlais au moins les trois quarts, ou je les mettais en réserve pour les lui montrer un jour, et je ne laissais partir que celles qui pouvaient, en cas de malheur, être vues de tout le monde. Ses réponses étaient encore plus rares; elle ne m'écrivait que dans certaines circonstances, où elle était sûre que la lettre serait mise à la poste à l'insu de tout le monde, car elle n'avait plus Toi-

nette au mois de Mai 1756. Cette fille l'avait quittée de son aveu, après avoir été vivement attaquée, ou plutôt violée dans la maison; elle entra chez M. *de Pincemaille,* directeur des Aides. Ce fut un grand malheur pour notre petite société d'amis, comme on le verra par la suite.

Ce fut le 27 Mai, jour de l'*Ascension,* que m'arriva cette aventure pervertissante, déjà rapporté dans la seconde partie du *Pornographe,* note D. J'étais sorti le matin avec Boudard, pour aller dîner ensemble chez notre ami Renaud, qui commençait dès lors à me goûter beaucoup. Nous devions l'engager, Boudard et moi, à procurer à Loiseau une place au Louvre : Boudard n'y était plus; il travaillait dans une imprimerie clandestine, où l'on a fait depuis la *Correspondance,* et il prétextait son séjour à Paris d'un engagement dans les Gardes-Françaises : il paraît que l'officier était instruit... En traversant le *Pont Saint-Michel,* nous rencontrâmes une très jolie femme avec son mari, un homme mis en noir, perruque *carrée, à trois marteaux,* ayant l'air d'un homme de robe ou de pratique. La beauté de la dame me frappa, me ravit en admiration; jamais je n'avais vu de figure plus aimable, de mise plus provocante et mieux entendue; je crus voir le pied souple, la jambe fine et faite pour les Grâces qui portaient Madame Parangon. C'était surtout son pied mignon, chaussé d'une mule verte, qui frappait mes regards; cette mule était si petite, si mignonne, qu'on n'en a jamais vu de pareille, si ce n'est à la duchesse de

Choiseul ou à Mme Lévêque, à laquelle je dédierai le *Pied de Fanchette;* c'est une marchande de soieries de la rue *Saint-Denis,* vis-à-vis la fontaine des *Innocents.* Il fallut pourtant cesser de regarder cette nymphe délicate; Boudard m'appelait, et la belle descendait le pont du côté opposé à notre route. Arrivés chez Renaud, je n'étais occupé que de ma rencontre : j'en parlai beaucoup, après néanmoins ce qui regardait Loiseau. En quittant la table, on descendit pour aller aux *Tuileries.* Je n'étais pas tranquille; j'éprouvais une certaine inquiétude; il me semblait que je reverrais, dans la journée, ma belle du *Pont Saint-Michel* et sa jolie mule verte, en revenant dans mon quartier. Je m'échappai donc, et je m'y retrouvai à huit heures du soir. Je parcourus plusieurs fois le pont; enfin, j'allai jusqu'à la ruelle des *Prêtres-Saint-Séverin,* que je pris, afin de ne pas revenir sur mes pas, et pour redescendre par la rue *de la Parcheminerie,* dans celle *de la Harpe.* Au bout de la petite rue *des Prêtres,* dans l'endroit étroit, où elle n'est plus qu'une ruelle, demeurait *la Macé,* ma compatriote (elle était de Nitry). Cette Macé, qu'était-ce ? Une *matrullé* (a) passablement fameuse... Je l'avais déjà vue deux ou trois fois, et elle me favorisait beaucoup, *parce,* disait-elle, *qu'étant petit, elle m'avait fait sauter sur ses genoux.* Elle était en *faction* sur le pas de sa porte; elle fit un signe de joie en m'apercevant, et me demanda comment je me por-

(a) Voir la note, p. 103. (*N. de l'Éd.*)

tais? — « Bien! parfaitement bien. — Combien y
» a-t-il que tu n'as vu de femme? — Ho! longtemps!
» longtemps! — Bon!... Si tu veux une aventure...
» charmante, une aventure unique... je suis en état
» de te la procurer sans qu'il t'en coûte un sou. —
» Volontiers! car aussi bien je suis tout feu, depuis
» tantôt vers le midi, que j'ai rencontré sur le *Pont*
» *Saint-Michel* la plus jolie femme qu'œil d'homme
» puisse voir. — Quelle qu'elle soit, fût-elle...
» Madame de Pompadour, celle que je te réserve la
» vaut bien. Entre : je vais te donner, en attendant,
» un livre avec *figures*, pour t'amuser. — N'est-
» elle pas chez vous? — Non, je l'attends. — En ce
» cas, je vais avertir chez mon hôtesse qu'on ne
» veille pas pour moi? — C'est bien! tu songes à
» tout, tu es charmant... » Je partis comme l'éclair,
et un instant après, je reparus. La Macé m'introduisit.

Il faisait un peu froid ce soir-là. Je me mis auprès d'un grand feu, sur une sorte de sopha, et je pris le livre avec *figures*. C'était *D. B.* (*a*) que je ne connaissais encore que de nom. Je lus avec rapidité. J'en étais à *Saturnin* regardant par uue fente de la cloison, avec la petite *Suzette*, ce qui se passait dans la chambre de Toinette, lorsque la porte s'ouvrit. La grosse Macé précédait avec un flambeau; une jeune nymphe la suivait : sa vue me frappe; mon

---

(*a*) *Histoire de Dom Bougre, portier des Chartreux*, ou *Mémoires de Saturnin*. (*N. de l'Éd.*)

cœur palpite; je la reconnais... C'était... ma belle du Pont Saint-Michel!... Je pensai mourir d'aise et de ravissement. Elle avait toute la même parure, notamment la jolie mule verte, que j'avais si bien examinée! Elle vint se jeter à mon col, et elle fit la *fille* de son mieux. Les jouissances se succédèrent rapidement depuis neuf heures jusqu'à onze, que la Macé vint servir un souper délicat; il n'entra que cette femme dans notre chambre. Nous mangeâmes; nous bûmes d'excellent vin; la dame fut ravissante. Jamais je n'avais encore vu autant de noblesse, d'aisance et de libertinage aimable : c'était pour moi une femme absolument nouvelle. Nous bûmes ensuite quelques liqueurs, qui me mirent en feu; je pétillai de désirs. La Macé se leva en souriant, et nous laissa. Je me livrai à tout l'emportement d'une passion frénétique; j'épuisai tous les caprices, toutes les fantaisies de ma *dame;* enfin, à une heure, je n'en pouvais plus. Elle m'endormit sur son sein, posa doucement ma tête sur l'oreiller, dès que je fus immobile, et s'échappa. Je ne m'éveillai qu'à cinq heures. Je cherche ma déesse, et je vois à côté de moi la plus jolie des filles de la Macé. Elle lui ressemblait un peu; elle avait la même robe; mais on avait oublié la chaussure, et surtout de lui faire un pied aussi mignon : elle ne m'inspira que du dégoût. La Macé voulut me persuader que c'était avec cette fille que je m'étais diverti : je la regardai dédaigneusement, quoique ce fût *Spirette Laval,* que j'ai revue depuis avec goût, et je sortis de chez elle. J'allai

respirer sur le *quai des Orfèvres*. Arrivé au Pont-Neuf, je m'assis épuisé sur le banc de pierre qui était devant la boutique du célèbre *Rigal*. J'y étais à peine, que je vis passer un grand carrosse ou berline, dans lequel j'aperçus plusieurs dames, qui paraissaient venir de quelque bal, et parmi elles, à la place d'honneur, ma *belle* de la nuit. Mais elle ne me vit, ou ne me reconnut pas. Je voulus suivre le carrosse, charmé que le sort me donnât l'occasion d'accomplir le dessein que j'avais formé la veille, de connaître celle qui me favorisait. Je courus, mais les forces me manquèrent .. Si j'avais mieux connu la capitale et les *livrées,* j'aurais su par là ce que je désirais si vivement de connaître, le nom et surtout la condition de ma déesse : ce qui m'aurait été utile alors, ou m'aurait perdu... Mais je l'ai su dans la suite, en revoyant la même voiture, les mêmes gens et la belle *dame,* qui entrait aux *Français,* où elle était dans la loge des Gentilshommes de la chambre; je demandai son nom, et on me le dit. Le reste est lettres closes. Ce qui m'embarrassait dans ma découverte, lorsque je la fis deux ans après, c'est l'homme à perruque carrée, avec lequel elle traversait à pied le Pont Saint-Michel. Je m'informai, par le moyen de Boudard et de Renaud, qui savaient toutes les *anecdotes;* j'appris que souvent la dame allait ainsi, avec un homme, un de ses gens d'affaires, chez les personnes qu'elle employait à différents ouvrages, et qui ne la connaissaient pas autrement que par le nom de Madame *Homo*. Elle faisait, sous le même nom,

plusieurs actes de bienfaisance; mais on ne dit mot de certaines actions, comme celle que je partageai... Cette partie de plaisir extraordinaire m'a toujours étonné! Je la racontai sans déguisement à Renaud, en 1766, et il confirma toutes mes conjectures : il me dit que la comtesse d'E***, fille d'un duc-pair et femme d'un prince, n'était pas une libertine; que son intention d'avoir un fils, qu'elle voulait attribuer à un mari fantasque, qui ne la *voyait* pas, n'avait rien de criminel, puisqu'elle ne faisait que lui rendre mépris pour mépris, injustice pour injustice. On devait l'enivrer; il devait se trouver dans le lit de sa femme; le duc, père de celle-ci, entrait dans tout cela... Par un malheur étrange, que j'ai su depuis (en 1771, par une couturière de la dame, depuis gouvernante de sa fille), le mari eut une absence forcée. Il ne fut pas possible de réunir les deux époux... *Septimanie* (c'est le nom de fille de la dame), eut une fille, dont on fut obligé de cacher l'existence... J'en reparlerai. Je l'ai déjà presque nommée. Je lui remis, en 1767, le premier exemplaire de ma *Lucile*... Ce fut une satisfaction que je me donnai.

Le 1er Juin, je me rappelai ma déclaration d'amour à Rose, *miratus meam insaniam atque meam imbecillitatem* (ce sont les expressions que j'emploie). En effet c'était une folie, dans ma position, qu'une passion pareille, mais elle prouve une grande vérité : c'est qu'à moins d'un vice de constitution, ou d'une trop grande exaltation d'idées, l'homme désire toutes les femmes, même lorsqu'il n'en adore

qu'une. C'est le but de la Nature, qu'un mâle suffise à plusieurs femelles : aussi la conservation des femelles est bien plus importante pour la population que celle des mâles. Le Genre humain, avec le système actuel des grandes armées et la *monogamie* Chrétienne, doit décroître insensiblement, et décroît en effet : si les princes veulent mettre la moitié de leurs sujets sous les armes, et les forcer au célibat, ils le peuvent, pourvu qu'ils aient la plus grande attention à conserver les femmes, à empêcher la prostitution, ou à la régler comme le propose le *Pornographe,* et qu'ils donnent deux épouses à tous les hommes non soldats. Les princes pourront encore augmenter la Marine, qui consomme tant d'hommes, en permettant aux femmes des marins, non grosses au départ de leurs maris, de faire un enfant ou deux, suivant la longueur du voyage, avec un jeune et brave garçon, désigné par l'époux, dont l'aveu rendrait cet enfant légitime. Princes barbares, vous pouvez ensevelir dans les mines un tiers des hommes; en perdre un autre tiers dans le célibat de vos moines et de vos prêtres, pourvu que, suppléant exactement tous ces hommes, vous donniez à ceux qui restent autant de femmes à féconder (en pourvoyant à leur subsistance) que tous en auraient eues. Mais, pour ne pas renverser toutes vos lois, réalisez le Projet du PORNOGRAPHE : alors plus de femelles perdues; toutes produiront, et vous aurez des mâles dont vous ferez tout ce que vous voudrez, usage et abus, soldats et moines,

célibataires, et même des eunuques, surtout si vous ne souffrez plus de religieuses, ou que vous les fassiez porter; tandis que vos femelles, destinées au public, vous reproduiront autant que si vous conserviez tous ces mâles... [Tout cela est, et plus urgent, et plus facile aujourd'hui, sous le régime républicain, où nous sommes forcés d'avoir des armées plus nombreuses, et que nous avons rendu à la population les religieuses décloîtrées, et les moines dépensionnés]... C'est un grand misérable, que cet auteur de *Télèphe* (1) acheté par la folie des gens du monde, d'avoir osé établir l'infâme paradoxe, que la population n'est pas avantageuse! Cette maxime atroce, qui seule rend sa brochure le plus dangereux et le plus méprisable des livres, aurait mérité qu'on lui eût dit : « *Si l'Espèce est trop nombreuse, c'est par toi qu'il en faut commencer la diminution.....* » M. de Voltaire, d'ailleurs si grand, si respectable, va sans cesse révoquant en doute l'innombrable population des anciens peuples : c'est qu'il la juge d'après notre système destructeur; il ne peut concevoir qu'on ait fait autrefois plus d'enfants qu'aujourd'hui; il ne considère pas, que si les hommes faisaient la guerre, et périssaient par milliers, la perte était réparée par les femelles, toutes productives; que si l'on dévastait un pays, il peuplait celui du vainqueur; toutes les femmes, conservées,

(1) Florian.

faisaient des enfants avec leurs maîtres, ou avec d'autres hommes, auxquels il les donnait. L'on avait ensuite des colonies de Naturels à exporter dans les pays dévastés. Envoyez aujourd'hui des colonies, comme autrefois : vous dépeuplerez votre contrée, comme a fait l'Espagne. La France est comme la *Salpêtrière,* dont sœur *Victoire,* la supérieure, disait le 1er Mai 1784, que tout ce que faisait cette maison se consommait dans la maison ; qu'il n'en sortait pas de sujets ; que tout y travaillait, mangeait, languissait et mourait, sans le moindre avantage pour l'État. Notre régime social est détestable ! Je ne sais quel génie puriste et destructeur s'est emparé des Humains, depuis le Christianisme ! Ils ont fait une honte, une imperfection de l'union des deux sexes ; un vice de la gaîté et de ses accessoires ; un crime du plaisir. Leur Jésus-Christ, ce crucifié, qui n'est peut-être qu'un personnage fantastique, réalisé par l'illuminé bancal Paul, puisque aucun des historiens contemporains n'en fait mention ; leur Jésus-Christ, atrabilaire ou philanthrope par accès, a répandu sur toute la Nature le crêpe du deuil et de l'amère douleur : il n'exige pas de sang, il ne veut s'abreuver que dans le torrent de nos larmes... O Législateur féroce ! permets, permets le plaisir ! il vient si rarement !... Non seulement les nations modernes sont moins nombreuses, mais elles ont diminué d'activité ; à moins qu'on ne veuille dire qu'elles sont plus occupées que les Anciens des arts non nécessaires. Elles sont obli-

gées d'aller en Afrique, acheter les Nègres. pour cultiver l'Amérique, que les insatiables Européens dévorent, outre leur pays. Autrefois, que la fortune, son luxe et ses chatteries n'étaient pas nécessaires, le sol était cultivé en blé, ou en plantes nourricières, par chaque propriétaire, et produisait deux, trois et quatre fois plus que le nécessaire à la famille. On ne vendait pas, tout le monde en avait autant, si ce n'est quand toutes les nations furent obligées de nourrir Rome fainéante; mais on élevait des animaux. En outre, l'homme mangeait, ou dévorait une infinité d'herbes, de racines, de fruits, comme le gland, etc., qui ne sont plus d'usage; il mangeait de tous les animaux sans exception; les apprêts étaient presque nuls; cent mille hommes égaux, tels qu'ils étaient autrefois, ou tels que je propose de les rendre dans mon *Anthropographe,* pouvaient vivre, et vivaient dans le même espace de terrain qui n'en nourrit pas quinze mille aujourd'hui. Que le grand Voltaire ne vienne donc plus révoquer en doute toute l'histoire profane et sacrée; les hommes existaient au nombre où ils sont portés, à peu près; cela nous étonne aujourd'hui; mais notre régime Chrétien, dévoreur d'hommes, n'existait pas... Voilà une excursion à laquelle tu ne t'attendais pas, Ami Lecteur? Je ne m'y attendais pas moi-même, en prenant la plume. C'est un coup de pied donné en passant aux préjugés superstitieux.

Le 9 Juin, je me mis en pension chez *Bonne Sel-*

lier, (*a*) femme d'un compagnon imprimeur à la presse, fils du maître imprimeur de Soissons : elle avait été femme de chambre de la princesse d'Épinoi, et elle avait du savoir-vivre. Le mari était un ivrogne, absolument sans conduite, surtout depuis qu'il avait perdu ses enfants, et néanmoins très dévot... La maison était celle de *Sophie Grandjean,* dite la *Belle Pâtissière,* qu'un gentilhomme de Picardie, appelé M. de Courbuisson, venait d'épouser par inclination. Il occupait le donble appartement du second, avec son épouse. Une jolie *Thérèse* était femme de chambre de Mme de Courbuisson. Une jolie bouchère, Mlle *Faucheux,* demeurait chez ses parents au troisième. Le quatrième était tenu par Bonne Sellier. Le cinquième était occupé, sur le devant, par Mlle *Zoé Delaporte,* institutrice; sur le derrière, par les parents de la jolie *Pèlerine Berthé,* fille d'un chapelier. Je fus très bien chez cette hôtesse, excellente femme par le cœur, mais preuve nouvelle et complète qu'une femme ne peut avoir des pensionnaires sans être leur concubine. Quoique Bonne Sellier ne fût plus jeune, il était établi que tous ses pensionnaires l'avaient, ou qu'elle avait tous ses pensionnaires; c'était notre femme, en un mot; la commodité lui tenait lieu d'attraits. Elle avait le plus grand soin de nous; il semblait que chacun fût son unique mari, par les attentions qu'elle nous prodi-

(*a*) Dans une maison de la rue Galande, donnant par derrière rue des Trois Portes. (*N. de l'Éd.*)

guait dans la maladie. Elle avait eu la figure très agréable; mais c'était de ces petits minois chiffonnés, qui se froncent de bonne heure. Cependant un jour de parure la rajeunissait de quinze ans, à trois ou quatre pas de distance, et seulement d'un bout de la chambre à l'autre. C'est ce qui ranimait de temps en temps les désirs de ses anciens commensaux, et lui donnait la pratique des nouveaux-venus. Je suis fâché de n'avoir pas des tableaux plus pudiformes à t'offrir, mon Lecteur : mais je préfère la vérité à la belle morale d'imagination, parce que la vérité seule est la morale : assez d'autres ouvrages, les *Études de la Nature,* de *Bernardin,* par exemple, nous édifient journellement par leur optimisme surnaturel. Ce n'est pas mon but, dans le CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ; le motif de mon travail est de présenter la Vie d'un homme, telle qu'elle a été, sans réticences comme sans fard. Je ne sais que ce moyen de faire réellement connaître les RESSORTS du Cœur humain : un seul fait déguisé doit égarer le Lecteur; il n'y est plus, et retombe dans le roman.

Le 14 Juillet, je me rappelai mon entrée dans l'imprimerie, mais sans quitter mon ouvrage : ce fut une simple commémoration intérieure. Je ne m'en attendris pas moins vivement, en songeant à Madame Parangon, et ce fut à elle seule que cette journée fut consacrée. J'avais reçu la veille une de ses lettres, où elle m'exprimait, sous une enveloppe énigmatique, la tendresse la plus vive, et une affection vraiment maternelle. Je me rappelle mieux

cette lettre que les autres, l'ayant apprise par cœur, pour la réciter à mon ami Renaud, comme écrite à un autre que moi. Elle donnera une idée du style de toutes les autres. La voici :

« *Il croirait qu'*On *l'oublie, si l'*On *était trop longtemps sans lui donner des nouvelles de ce qui l'intéresse.* On *sent tout ce que le pauvre enfant doit souffrir! C'est un jeune arbrisseau transplanté dans un climat brûlant. Il lui faut la rosée des consolations de l'amitié. Le cœur est ici le même pour lui, ainsi qu'à l'Orient de cinq lieues* (a). *Sa jeune* Amie *est toute à lui, elle en parle, et elle en écrit lorsqu'elle n'en saurait parler. Elle devient si jolie, qu'*On *peut défier toutes les Belles et toutes les inclinations.* On *a su dans le temps comme a fini celle d'Aquiline » (Jeannette). « Cela fait tant d'honneur à l'Oriental de sept lieues* (b), *qu'*On *regarde cette aventure comme une de ses plus belles actions. La jeune* Amie *pense tout de même, et elle a été jusqu'à dire : « Je regarde comme fait à moi-même ce qu'il » a fait pour mon sexe, dans la personne d'Aquiline. » Quant à ce qu'*On *pense, cela est encore au-dessus : car* On *regarde Oriental comme un frère, un fils, un ami, un tendre ami...* On *pleure, en revoyant les endroits où*

(a) C'est-à-dire à Vermenton, résidence de M. Collet, à cinq lieues d'Auxerre. *(N. de l'Éd.)*

(b) Sacy, pays natal de Nicolas, est à sept lieues d'Auxerre. *(N. de l'Éd.)*.

*l'*ON *a causé avec Oriental; en s'asseyant où il s'est assis... Ha! qu'Oriental est aimé! Qu'il sache à jamais, que rien ne peut le rendre indifférent, pas même le crime... S'il en commettait, l'infortuné!* ON *l'excuserait, le consolerait... Cher Oriental, conservez vos mœurs et votre sensibilité, pour rendre heureuse Orientale de cinq lieues (a), et* ON *vous en remerciera comme de son propre bonheur... L'*AMI *(b) d'Oriental de sept lieues continue à l'aimer. Il a été charmé de l'aventure d'Aquiline, et il dit que c'est là vous, et votre manière. Passez rue Montorgueil, à l'entrée, seconde porte après la rue Tiquetonne, et embrassez-y de ma part une enfant de deux ans environ.* »

Voilà tout ce que je m'en rappelle sûrement. J'allai pour voir l'enfant, et je ne sais pourquoi, on ne voulut pas me la montrer. Peut-être Madame Parangon avait-elle changé d'avis; car elle ne m'en parla plus. [Une observation : on voit comme je méritais la bonne opinion que *mon amie* avait de moi. Une figurante des *Italiens,* violée autant qu'elle pouvait l'être... Une Macé!... l'épuisement absolu d'un corps alors destiné à sa sœur, avec une princesse, il est vrai, mais qui n'en était pas moins une catin, puisque je ne la connaissais pas en ce moment!... Les plus viles prostituées, quand l'occasion

---

(a) Mme Parangon elle-même, née à Vermenton. (*N. de l'Éd.*)

(b) M. Collet *(Id.)*

s'en présentait!... Une dame Lallemand!... Une seconde femme mariée, partagée avec six ou sept autres hommes!... Mais à mon sens aujourd'hui, le plus honteux de mes écarts est celui dont il sera question bientôt, avec deux actrices, ou le trait inconcevable du *Jeu-de-boule*... Hé! je ne mourais pas de honte!...

Le soir du même jour, je sentis le besoin d'épancher mes pensées dans une âme sensible et pure : j'allai voir Jeannette Demailly. Elle aimait alors tendrement ma sœur Geneviève. Elle m'apprit ensuite une bonne nouvelle : c'est que son marchand était si content de sa petite administration, qu'il lui avait proposé le matin même de devenir son épouse, en lui reconnaissant vingt-cinq mille livres, outre son douaire, et les autres avantages matrimoniaux, comme la survie pour la totalité de la fortune, etc. Je partageai la joie de mon amie, ou plutôt de ma plus véritablement sœur, que celles qui l'étaient par le sang, puisqu'elle m'aimait davantage. Je lui en donnais le nom; le marchand nous en loua tous deux en nous disant : « Vous vous appelez ainsi par » amitié, ce qui vous satisfait; mais j'y vois encore » un autre bon résultat : vous donniez-vous ce nom » en particulier, lorsque vous demeuriez ensemble ? » — Oui, toujours, » lui répondis-je. — « Hé bien, » soyez sûrs que c'est en partie ce qui a maintenu » l'honnêteté de votre attachement : chaque fois » que vous prononciez les mots de *frère* et de *sœur*, » ils vous rappelaient que vous deviez l'être. » Je

trouvai cette idée excellente, lumineuse. Il ne faut pourtant pas que l'habitude nous blase là-dessus; car les moines, en se nommant *frères,* ne s'en détestent pas moins; et les prostituées, en nommant leurs *matrullês* leurs *mamans,* ne les en respectent pas plus.

Vers la mi-Juillet, une jeune fille de la rue *des Maçons (a)* m'inspira le désir de faire sa connaissance. C'était une jolie blonde que je voyais tous les jours, des fenêtres de l'imprimerie Claude Hérissant, passer par la rue *Notre-Dame,* pour aller travailler dans la *Cité,* chez une maîtresse couturière. Pour lui parler, j'employai un singulier moyen : j'achetai de mon imprimeur un beau livre, relié en maroquin, doré sur tranche; je guettai la belle, qui passait le matin, à midi et le soir, à l'un de ses retours. Lorsque je fus dans la rue *de la Harpe,* je trempai dans la boue le papier qui enveloppait mon livre : une pâtissière m'aperçut; mais elle ne prévoyait pas mon dessein; elle rit beaucoup, m'en supposant un autre sans doute. Je joignis aussitôt la belle blonde, et je lui dis : « Mademoiselle, voilà » ce que vous venez de laisser tomber; » et je lui présentai le paquet un peu crotté. Elle le prit, le regarda, et tandis qu'elle l'ouvrait, je m'éloignai vite, en retournant sur mes pas. La jeune fille fut donc obligée de garder le livre doré, dans lequel

---

(*a*) Rue des Maçons-Sorbonne, aujourd'hui rue Champollion. *(N. de l'Éd.)*

était une lettre, assez apparente pour être remarquée. La pâtissière m'avait observé. Lorsque je fus devant sa porte, elle me dit : « Vous n'êtes pas mal rusé!...
» Mais à quoi bon salir le paquet que vous venez
» de donner à cette jeune fille? » Je passai, sans faire semblant de l'entendre. Le lendemain, ne doutant pas que la belle n'eût lu mon épître amoureuse, je me trouvai sur son passage. Elle me reconnut. Nous nous trouvions justement aux environs de la demeure de la pâtissière. Je saluai ma jolie blonde, qui me dit assez haut : « Monsieur, le livre d'hier
» n'était pas à moi. — Il y est à présent, Made-
» moiselle... Vous y avez trouvé... une lettre?.....
» — Non! je vous assure; elle sera tombée appa-
» remment? » Elle sourit, et je vis par là qu'elle l'avait lue. La pâtissière s'approcha pour lors, et révéla tout ce qu'elle avait vu de ma petite *manigance* (qu'on lui passe le terme). — « C'est un livre
» de dévotion, Madame, » lui dit la jeune fille, « et
» je dois remercier Monsieur de l'intérêt qu'il prend
» à mon salut... » La babillarde pâtissière eut un pied de nez; ce qui fit que je me moquai d'elle. Je pris congé de ma belle, en apparence; mais ce fut pour dérouter la curieuse; je courus par la rue *de la Parcheminerie,* rue *Boutebrie,* et celle *du Foin,* de sorte que je rejoignis la jolie blonde, en débouchant cette dernière rue. — « Vous voyez, » lui dis-je, « comme j'ai donné le change à la pâtissière! — Je
» vois que vous êtes un rusé compère! » me répondit-elle; « mais je dois vous parler net. J'ai

» vingt-deux ans : si vous prétendez au mariage,
» adressez-vous à mon père; je ne m'y opposerai
» pas... si toutefois vous lui convenez. Du reste,
» point d'entretien en cachette; cela donne du
» louche à une fille. Voici notre demeure, vous êtes
» le maître de prendre votre temps, pour venir parler
» à mon père, qui est un employé; vous le trouve-
» rez le matin avant neuf heures, à deux heures
» jusqu'à trois, et le soir depuis sept heures. »
Je l'assurai que je ne manquerais pas de profiter de
la permission qu'elle me donnait. Je la saluai : elle
me fit une révérence, et nous ne nous sommes
revus qu'une seule fois depuis, huit jours avant
qu'elle n'épousât un graveur nommé *Basset,* fort bel
homme, et qui dans la suite, lui a fait sa fortune.
C'est la *Rose Vignon* de mon CALENDRIER. Sûre alors
d'avoir un mari, elle vint passer plusieurs fois, par
la rue Notre-Dame. Il me sembla qu'il y avait une
certaine affectation. A la quatrième fois, je des-
cendis. Rose Vignon me fit un sourire, je l'abordai.
Après les premiers compliments, elle me dit : « Je
» crois vous devoir beaucoup ! vous ne m'avez pas
» trompée; vous m'avez parlé vrai, et votre lettre,
» qu'on a trouvée dans votre beau livre d'Heures,
» m'a donné un tel prix, aux yeux de M. Basset, un
» habile graveur, qu'il m'a demandée en mariage à
» mon père, sans dot. Tout est fait. Mais je suis
» sûre que vous m'auriez tendrement aimée? — Je
» vous aurais adorée, si j'eusse pu vous épouser :
» mais... trop pauvre pour une fille aussi belle.....

» — Allons chez vous!... » Surpris, enchanté, je lui dit ma demeure chez Bonne Sellier. Elle alla seule, se dit ma cousine *Gueneau*, de Vermenton, et elle me demanda. J'arrivai... Elle n'était pas venue pour enfiler des perles : il me parut qu'elle n'aimait pas son futur, auquel, dans la suite, elle a préféré le laid *Dlrml*.

Le 15 Auguste, troisième anniversaire de mon songe, où j'avais vu MADELON BARON justifiée dans mon esprit, je rencontrai sur le *Petit-Pont* sa cousine *Thérèse Bezanger*, marraine de notre fille : sa vue me rappela tout Auxerre, et surtout Celle que j'y regrettais... Je m'informai de Madame Parangon, sans affectation. Mlle Bezanger me dit que, depuis un an, elle n'était presque plus reconnaissable, toujours triste, toujours vêtue de brun, et à présent en noir : « Toute la ville parle du chagrin profond où » elle est plongée depuis un mois. — Hé ! quelle » en est la cause? » m'écriai-je. — « Mais, c'est » depuis la mort de son père. — La mort de son » père ! — Oui, son père est mort... Mais vous » devez le savoir : on dit qu'elle vous écrit ! » — Madame Parangon... m'écrit quelquefois pour » me charger de ses commissions, que je fais, » comme je le dois, avec plaisir. — C'est cela qu'on » pense, » dit Thérèse. Mais moi, j'étais bien surpris que Madame Parangon ne m'eût pas écrit la mort d'un père chéri!... — « Savez-vous que Monnetot, de Rigny, a manqué à Mlle Fanchette ? — » Non! » dis-je en déguisant mon trouble; « et je

» ne conçois pas qu'on puisse lui manquer. —
» Voici la chose : Monnetot revenait de Paris.
» Comme c'est un *beau,* les demoiselles de Ver-
» menton, presque toutes ses parentes, firent la
» partie d'aller au-devant de lui, jusqu'au-dessus de
» *la Vaux d'Auxerre :* on mit Fanchette de cette
» partie, sans lui en dire l'objet apparemment. Arri-
» vées devant une chaise dont les chevaux allaient
» ventre à terre, car c'était un clerc de procureur
» qui tranchait du marquis, ces demoiselles se ran-
» gèrent en haie, Monnetot descendit, fit une incli-
» nation protectueuse à toutes les Belles. Alors aper-
» cevant la sœur de Madame Parangon, et riant
» fatement comme à la comédie : « Ha! ha! ha!
» Mademoiselle Fanchette! J'en suis en vérité
» charmé! Je ne m'y serais pas attendu! — Ce n'est
» pas non plus pour vous que je suis venue, Mon-
» sieur; j'ignorais parfaitement que vous fussiez le
» *Zéro* de la fête. » Le clerc de procureur, outré du
» *zéro,* ne garda pas de mesure : — « Si mon ac-
» cueil avait été tel qne ton orgueil te le faisait es-
» pérer, » répondit-il, « tu n'aurais jamais proféré
» cette grossière impertinence... Au reste, je ne
» prendrai pas mon épouse à Vermenton : mon
» choix est fait. » A ce mot, toutes les jeunes per-
» sonnes entourèrent M[lle] Fanchette, en priant le
» marquis plumitif de remonter dans sa chaise. Ce
» qu'il fit. Les demoiselles revinrent toutes en-
» semble, et le clerc de procureur, couvert de bro-
» cards, n'en est pas moins impudent; il soutient

» que Mlle Fanchette a fait parler à la famille Mon-
» netot, et vanter son petit bien. » Je quittai Thérèse, après cette dernière insinuation. J'étais transporté de fureur contre Monnetot... fureur impuissante!... J'écrivis ces détails à Madame Parangon : mais la lettre ne fut pas envoyée; je la jetai au feu, comme tant d'autres.

Cette conversation avec Thérèse Bezanger fit tort à mes mœurs (tout devant tourner contre moi). Le soupçon jeté sur Mlle Fanchette me rendit moins délicat, moins scrupuleux (et je ne l'étais pas déjà trop, comme on a vu!)... J'eus moins de retenue, quand je m'égarais, moins de repentirs, moins de remords. Ainsi, dès cette même semaine, je cherchai à surprendre des faveurs à Thérèse Courbuisson, cette jolie femme de chambre de la belle pâtissière. J'y réussis; la jeune fille n'était pas farouche. Nos reudez-vous furent l'escalier de la cave, lorsqu'elle allait chercher le vin du souper. Mais nous y fûmes surpris par un de mes commensaux, très beau garçon, nommé *Richecœur*. Le lendemain, ayant un peu tardé, je le surpris à mon tour. Nous en rîmes tous deux. De ce moment, nous nous donnâmes le mot pour avoir Thérèse chacun notre jour. Cela dura jusqu'à ce que voyant la petite Berthé embellir, je la préférai. Je laissai la fille de chambre à Richecœur seul, et je me mis à courtiser la petite éveillée du cinquième au-dessus de ma chambre.

Pélerine fut un peu plus difficile que Thérèse. Moi, j'étais devenu un peu plus scélérat; mes an-

ciens principes, si souvent blessés, m'abandonnaient entièrement; la petite était coquette et pauvre; je l'eus avec quelques présents. C'est la première fois que j'en ai fait, pour ce motif. Peu de temps après, je découvris que je n'étais que doublant, au lieu d'être acteur principal. Ce fut Bonne Sellier qui m'en fit apercevoir. Cette femme était jalouse de chacun de nous, comme si elle avait voulu prévenir l'infidélité d'un amant unique; elle prétendait tout accaparer, et ne jamais rien perdre. Mais on la trompait... L'acteur que je doublais, et qui m'avait précédé, se nommait *Guillaume :* c'était un chapelier (neveu du libraire du même nom, place du Pont-Saint-Michel, et frère de ce *Guillaume,* dit le *Cocu,* libraire au coin de la rue *de Hurepoix*. Il a depuis épousé cette fille, en s'établissant maître chapelier à Auxerre, où ils ont fait une sorte de fortune). Je laissai la petite Berthé dès que je m'aperçus d'une concurrence; et je me trouvai sans maîtresse. Mais la ville était bonne, comme disent les gourmands : je donnai dans le libertinage secret et crapuleux, comme celui qui était plus facile à cacher.

Mon ami Loiseau n'avait pas quitté notre ville aussitôt qu'il me l'avait fait espérer : ce ne fut qu'au mois de Septembre qu'il arriva, le cœur saignant de sa cruelle séparation d'avec Maîne Lebègue. Nous le plaçâmes aussitôt, Renaud, Boudard et moi, chez le riche imprimeur Guérin, rue *de Sorbonne*... Nous ne fûmes pas d'abord inséparables, quoique très amis. On verra bientôt les motifs et les effets

de notre intimité sans exemple. Je donnais alors dans le libertinage, et je le partageais avec un homme dout je n'avais à recevoir que des applaudissements, Gaudet, qui avait pour moi le respect d'*Omar* pour *Mahomet*. Il pleurait quelquefois, au fort de nos plus grands écarts, la perte de ma sœur Geneviève, en louant ses appas, surtout la beauté de sa gorge, et me répétant qu'il la voulait épouser. « Une » sœur à toi, » s'écriait-il, « n'a encore, après une » faiblesse, que trop d'honneur pour moi !... Tiens ! » fais-toi chef de secte, et je serai ton premier » apôtre ! » Tout ce que je disais lui paraissait sublime ; il l'admirait ; il se fût prosterné, si je lui avais dit : « Prosterne-toi. » Caractère diamétralement opposé à celui de Gaudet d'Arras, dans le PAYSAN ; mais dans ces RESSORTS DÉVOILÉS, il ne faut employer que le vrai. Le censeur Dhermilly, à la première édition du PAYSAN, m'avait forcé de gâter le caractère du *Cordelier,* de peur de choquer les Cordeliers : cet homme avait passé une partie de sa vie en Espagne... Mais ce vice a été bien corrigé par la suite, surtout dans la cinquième édition, où le PAYSAN et la PAYSANNE sont RÉUNIS, et où la morale de Gaudet d'Arras est développée, dans les *Juvénales* surajoutées à cette édition, qui aurait encore besoin d'être réimprimée une fois sous mes yeux. Mais je ne l'espère pas, les libraires me soufflant les éditions, comme l'infâme *Defer*, dit *Maisonneuve*, m'a soufflé la quatrième édition des premiers volumes des *Contemporaines*.

Je ne trouve rien dans mes Cahiers, jusqu'au 23 Mars 1757, si ce n'est quelques visites à ma sœur Margot, pendant le reste de 1756 et le commencement de la nouvelle année. Je lui en voulais de la perte de Geneviève... Ce qui m'attirait chez elle, c'était la belle gorge de Séraphine Destroches, les beaux yeux de Cécile Decoussy, et la délicatesse provocante d'Hélène Brocard, fille de la maison..... On connaîtra tout cela... Mes Cahiers contenaient en outre les noms et la demeure de plus de deux cents *filles,* auxquelles nous portions notre crapuleux hommage, Gaudet et moi, et dont chacune avait été *visitée* depuis notre séjour à Paris. Où Gaudet se rendit très coupable (écart dans lequel je ne l'imitai jamais), c'est dans les outrages faits à la nature : tantôt *pædicabat* ces malheureuses, ou *irrumabat,* ou *mammellabat,* ou *buccinellabat,* ou *curatissime lotas fellabat;* il n'y avait pas à résister : Gaudet était extrêmement fort, et les coups auraient dompté la répugnance. Un jour, que nous étions chez une très jolie fille, à l'entrée de la rue *des Mauvais Garçons,* faubourg Saint-Germain *(a)*, et qu'il m'en faisait jouir le premier, suivant son usage, il lui prit une frénésie, qui me mit dans la nécessité de me défendre contre lui : *intra coitus nisus, accensus libidine spectator, me superpædicare conabatur.* La

1757

(a) Aujourd'hui rue Grégoire-de-Tours, dont l'entrée est rue de Buci. Cette rue est restée hospitalière aux *Nicolas* et aux *Gaudet* du jour. *(N. de l'Éd.)*

rixe fut violente, et il fallut souffrir qu'*infrapædicaret puellam* en même temps, sans quoi il nous aurait exterminés tous deux. Il me fit ses excuses après... Je voyais cependant Loiseau dans le même temps; mais je lui cachais mon affreux libertinage, au moins en partie : c'était un ami pour la vertu; j'avais Renaud pour les disputes métaphysiques, les critiques, les discussions morales; Boudard, qui gagnait gros, était pour les parties fines, les choses de nécessité, comme les achats d'habits, etc.; Gaudet, pour le libertinage... Je vivais ainsi dans une trompeuse sécurité, tandis que le malheur promenait sur ma tête le glaive fatal, suspendu par un cheveu... Il va tomber.....

Le 23 Mars, sur les cinq à six heures du soir, étant à l'imprimerie, je quittai ma place, pour aller chercher de la chandelle à la boîte où on la serrait. En montant l'escalier, j'entendis pousser dans l'Hôtel-Dieu un cri perçant. Je mis la tête à une petite fenêtre, et je vis les sœurs-servantes entourer une de leurs compagnes enceinte, qui venait de se blesser, en tombant sur le plomb où elles étendaient le linge. De retour dans ma chambrée, avant d'entrer dans un petit cabinet où était ma place, je dis à *Moisson* le convulsionnaire, un de mes camarades, une phrase qui me vint à la bouche, sans que je susse pourquoi; la voici : « Monsieur Moisson,
» tôt ou tard le vice est puni. — Oui! » me dit-il,
« les méchants n'ont qu'une prospérité trompeuse;
» tandis qu'ils se divertissent, l'enfer s'ouvre sous

» leurs pas. » *Edme,* autre convulsionnaire, mon ancien camarade à Auxerre, et de notre chambrée à Paris, depuis libraire rue *Saint-Jean-de-Beauvais,* Edme dit alors : — Ha! voilà pourtant un bon sen-
» timent qu'il a! *Dieu le frappe...* — *Dieu le frappe!*
» Monsieur Edme! » lui dit Moisson; « dites donc,
» Dieu le touche!... » Le 26 Mars, sur les huit heures du soir, à l'heure de quitter le travail, en me lavant les mains, le mot d'Edme me revint, et je dis à Moisson : « *Dieu me frappe! Monsieur Moisson!* —
» Ne badinez pas, » me dit-il; « la matière est trop
» sérieuse! »

Loin de toi, Lecteur, toute idée superstitieuse! je ne suis pas un Suétone.

Il est une chose dont je n'ai parlé qu'obscurément durant l'époque de mon séjour chez Madame Parangon; d'abord, parce que je l'ignorais les premières années, jusqu'après mon attentat; ensuite, parce qu'il me répugnait de la mêler aux faits intéressants qui remplissent cette époque : c'est que M. Parangon avait cinq enfants, deux garçons et trois filles, dont l'origine est singulière! L'aîné, fils d'une nommée *Reine,* différente de celle dont j'ai parlé (je ne l'ai jamais vue), était à Paris alors. La seconde, Madelon, était une fille, née de la petite Manon la frotteuse; le troisième, un fils, provenu de cette grande demoiselle (ma cousine Gauthier) qui se moquait de moi et de mon âne, à mon arrivée. Il a remplacé son père dans sa ville; la quatrième, *Fillette,* était née de la Marie à Tourangeot;

enfin la cinquième, *Javotte,* avait pour mère cette Marianne, femme de chambre Linard, dont j'ai dit un mot en passant. Tous ces enfants avaient été élevés à la maison, et quatre y étaient encore : dans le monde, on les croyait enfants du mari et de la femme, par les précautions qui avaient été prises et l'excessive bonté de Colette. Lorsque ce grand secret me fut révélé, par Gaüdet d'Arras, il augmenta mon amour, mon respect, mon adoration, pour ma fée protectrice, et j'eus, pendant quelques jours, l'idée qu'elle était une déesse. A chaque naissance, elle avait été à Paris, mais elle arrivait quelques jours avant les couches. Mme Bourgoin, mère de Manon, également amie des deux époux, était la dépositaire du secret et l'artisan de l'exécution des projets du mari, qui jamais n'avait été contrarié par sa femme. Le 28 Mars, en sortant de l'imprimerie de Claude Hérissant, je rencontrai Caulette, avec le petit Parangon. Ils marchaient hâtivement, et ne me virent pas. Je les suivis, et j'entendis ces paroles : « Il faut savoir si elle a reçu le paquet. — Oui, » répondit le jeune homme. — « Elle ne le dira pas. » Je n'entendis plus rien; mais au bout d'une course assez longue, je les vis entrer dans une maison de la rue *du Temple*. Ils en sortirent au bout d'un quart d'heure, et retournèrent à la pension de l'enfant. Je sus, le même soir, que la belle-sœur de Madame Parangon, veuve d'un avocat, demeurait dans la maison de la rue *du Temple*. Je me tins alors tranquille, et je négligeai de voir cette dame, avec

laquelle Madame Parangon ne m'avait donné aucune relation. Je me trouvai même, pendant plus de trois semaines, dans la sécurité la plus profonde, et une sorte d'engourdissement. J'ai observé que cet état précède les malheurs.

Le 15 Avril 1757, le jeudi-saint, j'étais encore au lit, quand je vis entrer dans ma chambre Tourangeot le Tartare, avec lequel j'étais réconcilié depuis longtemps. — « Une fâcheuse nouvelle ! » me cria-t-il... « Madame Parangon est morte ! — Morte ! » répondis-je ; et ce mot fut un cri aigu ! — « En trois » jours. Il y a trois semaines. — Trois semaines ! » Ha ! malheureux ! je l'ignorais !... — Le 23 Mars, » reprit-il, « il faisait glissant : elle allait porter elle-» même une lettre à la Poste. En descendant les » marches de la *Cour des Cordeliers,* elle glissa, elle » tomba ; se rompit quelque chose... Elle est morte » le 27 au matin, entre huit et neuf heures. — Cela » ne se peut pas ! Tu en as menti ! » J'étais en délire, et ce fut ce qui m'empêcha de m'évanouir. Tourangeot me regarda : il ne savait pas lire l'écriture ; il me jeta une lettre sur mon lit. Je la saisis. Elle était de M. Parangon. Je la broyai avec fureur. Mais je la repris ; il marquait au Tartare, sans doute uniquement pour qu'il me le fît lire :

« *Je viens de perdre ma femme : il y a longtemps que j'avais perdu son cœur, pour un drôle que tu connais, et qui ne vaut pas grand'chose. J'ai la lettre qu'elle portait à la Poste pour lui ; et cette lettre m'instruit de*

tous les sentiments et de tous les projets de ma femme. Ils ne s'accompliront pas, et jamais le drôle ne sera maître imprimeur, encore moins mon beau-frère. J'ai un autre choix tout fait pour Fanchette : c'est un jeune homme qu'elle a vu à Semur, quand elle y alla, quelque temps avant le départ du drôle pour Paris. Ma femme redoutait si fort ce jeune homme, qu'elle a depuis fait échouer toutes les occasions de laisser aller sa sœur à Semur. Je te charge d'examiner la conduite du drôle, et de me faire écrire tout ce que tu découvriras, par l'écrivain des Carmes; je te rembourserai, et au delà. Vois s'il n'est pas instruit; tu m'en rendras compte. Je veux que Fanchette soit mariée avant trois semaines : car elle aimait sa sœur, et elle tient par là un peu au drôle. Le 28 Mars 1757.

P.-S. Je tiens Fanchette, par une lettre que je viens de découvrir; elle a rougi de honte. Le drôle n'aura pas les deux sœurs. »

Je demeurais abîmé de douleur... Le Tartare reprit sa lettre, sans que je m'y opposasse, et disparut. J'appris aussitôt qu'il avait fait des informations sur mon compte, à un nommé *Molet,* grand Avignonnais, notre commensal, qui avait été de la compagnie de *Mandrin* (mais nous l'ignorions encore); et que celui-ci, quoique ne me voulant pas de mal, et seulement par goût pour le vice, et croyant me faire valoir, avait dit tout ce qu'il savait de mes déportements avec Gaudet, de mon aventure avec Thérèse, avec la petite Berthé, etc. Le

Tartare avait tout fait écrire à un secrétaire public, place *Maubert,* et l'avait envoyé à son ancien maître, par les ordres duquel il venait de me montrer la lettre fatale. Richecœur et Bonne Sellier m'apprirent que Mlle Fanchette était mariée huit jours après avoir vu les renseignements donnés par Tourangeot... Ce fut ainsi que le vice fut puni dans ma personne : sans le vice, Fanchette me restait attachée... Jeunes gens! le vice est un mancenillier; son fruit est du poison...

La douleur, le désespoir, l'indignation, la fureur, la vengeance se disputaient mon cœur... La douleur fut la plus forte. J'interrompis ceux qui me parlaient; je m'écriai, je pleurai, je gémis!.. Ce qui augmentait mon désespoir, c'est que j'avais écrit, la semaine précédente, une lettre de condoléance à Mme Parangon et à Mlle Fanchette, sur la mort de leur respectable père. Je montrais l'attachement le plus tendre pour les deux sœurs, et le regret le plus vif pour leur père... Infortuné! je perdais tout en un instant, la plus tendre, la plus zélée, la plus parfaite amie; et ma maîtresse, ma femme, mon état. Mais, et la maîtresse et l'état n'étaient rien; c'était Colette que je regrettais! C'était Colette, que mes cris tantôt furieux, tantôt étouffés, redemandaient au Ciel!... Je tombai dans une sorte d'anéantissement, qu'on prit pour de la tranquillité. On acheva de me rendre les discours du Tartare : *Qu'au lieu d'un amoureux, M. Parangon en aurait trouvé dix pour Mlle Fanchette, qui ne haïssait pas Blonde; qui était devenue folle d'un*

clerc de procureur de son pays, appelé Monnetot; que la mort de Mme Parangon avait fait du bruit, mais qu'on avait tant de respect pour elle dans la ville, que personne n'avait cru certains discours de son mari : qu'on savait néanmoins que depuis quelque temps elle portait elle-même ses lettres à la Poste; auparavant c'était Toinette, que son mari disait avoir renvoyée, et qui était chez M. Depincemaille... »

Quand ce discours fut achevé, je me levai sans répondre. Je sortis. Je marchais avec égarement; tout était changé pour moi dans la Nature; tout m'attristait; la vie m'était insupportable... Ha! le suicide est naturel à l'être pensant, quand la balance du malheur trop penchée a substitué la douleur au plaisir de l'existence!... Je ne pouvais pleurer; j'étais saisi, *frappé!*... Richecœur m'avait suivi : me voyant errer sans dessein, il me ramena... Bonne Sellier vint auprès de moi; elle me prenait les mains; elle les pressait, cherchant à m'attendrir... Je ne désirais de voir aucun de mes bons amis, pas même Jeannette Demailly, qui allait être bientôt Madame *Ponsardin*. Et c'est une observation que j'ai faite depuis, que, dans mes grandes douleurs, je fuyais mes amis; parce qu'alors tout me devenant odieux, ils m'en eussent été moins chers dans la suite; ma douleur aurait profané notre amitié. Loiseau seul fut au-dessus de cette règle.

Heureusement le Tartare était allé porter à Renaud la triste nouvelle. Loiseau se trouva chez lui, et fut presque aussi frappé que moi. — « Allons! allons, »

dit-il à Renaud, « au secours de notre ami commun,
» car le coup doit être terrible! — Allons, » dit Renaud;
« car cette lettre est infernale. » Ils accoururent ensemble. En arrivant, ils me trouvèrent en délire. Loiseau toucha la corde; il me parla d'elle : il me répéta quelques mots qu'ils avaient dits ensemble de moi. L'effet était immanquable; je m'attendris, mes larmes coulèrent, et l'oppression diminua. Trop peu maître de moi pour me contraindre, je me mis à crier, en fondant en larmes : — « O mon
» amie! ma céleste amie! je n'étais plus digne de
» vous! c'est pourquoi vous m'avez quitté!.....
» Femme adorée! ta belle âme voit ma douleur!
» elle entend mes cris!... O divine Colette! je vous
» perds... et avec vous toute la douceur de ma
» vie!... Plus, plus personne! me voilà seul dans
» l'univers!... Infortuné que je suis!... Ho! renou-
» velez-vous, toutes mes douleurs!... accablez-moi!
» tuez-moi!... Je n'ai plus rien au monde qui me
» fasse aimer la vie... »

Bonne Sellier versait des pleurs; Loiseau me soutenait dans ses bras; Renaud, concentré, marchait précipitamment en se frappant le front. Richecœur, étonné, disait à mes amis : « Il n'a jamais parlé de
» cette femme, qu'il regrette tant! — C'est qu'il la
» respectait trop pour en parler, » répondit doucement Loiseau. — « C'était une divinité dans son
» sanctuaire, qu'il ne découvrait jamais aux pro-
» fanes, » s'écria impétueusement Renaud. Ce mot et le ton me firent plaisir. Mais Bonne Sellier fut

plus touchée de la réflexion de Loiseau : — « Ha ! » lui dit-elle, « il l'aimait donc véritablement ?... J'ai » souvent entendu dire à Madame la Princesse » d'Épinoi, quand j'étais sa femme de chambre, » qu'un homme estimable ne prononçait jamais le » nom de la femme dont il était favorisé, qu'en » songe, ou dans une forêt, lorsqu'il était sûr d'être » seul... » Plus je m'attendrissais, plus je pleurais, et plus le danger pour ma vie paraissait diminuer; mais le vide horrible de mon cœur augmentait à chaque instant, d'une manière effrayante!... Je n'avais plus d'âme, plus d'appui. Celle dont je désirais l'estime, dont je redoutais les mépris plus que la mort; dont j'adorais la personne; dont j'aspirais la présence, comme l'enfant celle de sa mère, comme un tendre époux celle d'une épouse chérie, comme un agneau la brebis qui l'allaite, elle n'était plus!... et avec elle disparaissaient toutes les espérances qui m'avaient enorgueilli... J'étais désormais un homme nul, condamné à végéter toute ma vie compagnon imprimeur...

Mes deux amis, auxquels se joignit Boudard sur le soir, ne me quittèrent que le lendemain matin, pour aller à leur travail. C'était le vendredi qui précédait Pâques. Ils me laissèrent paisible, en apparence : c'est que j'étais devenu presque insensible, après les élans douloureux de mon désespoir. J'allai au travail.

En revoyant une imprimerie, je me retraçai si vivement le temps de mon apprentissage, que je

voyais Colette, que je lui parlais. Je croyais travailler chez elle dans mon *rang;* mes larmes tombaient dans mes cassetins; je n'y voyais pas, et cependant je travaillais machinalement. Je lisais des yeux seulement; ma mémoire retenait les phrases, sans le secours de la pensée, et je les mettais en lignes. [J'ai plus d'une fois éprouvé la même chose : c'est ce qui m'avait convaincu, même avant l'instruction, que la mémoire est une faculté absolument corporelle; et peut-être la pensée l'est-elle aussi ?] A midi, je descendis, persuadé que je descendais l'escalier de l'imprimerie de mon apprentissage; je vis le couvert et le potage servi dans une arrière-boutique; j'allai me mettre à table. Le domestique se prit à rire... Madame Hérissant entra; la mémoire me revint, et je m'enfuis, en poussant un soupir douloureux...

Arrivé chez mon hôtesse, je ne mangeai pas. Bonne Sellier s'y était attendue; elle m'avait préparé un potage au riz, qu'elle me fit elle-même avaler, en tenant la cuiller, et en m'amusant par de douces paroles...

Je restai quinze jours dans cette triste situation, dont je ne sortis que par les soins de Loiseau et de Mlle Zoé : Zoé venait de consoler un peu le cœur de mon pauvre ami de la perte de Maîne Lebègue, que son père avait contrainte d'épouser un veuf aisé, nommé *Fourrier...* Il faut dire, en deux mots, que Loiseau, en venant me voir, avait rencontré maintes fois Zoé (vue auparavant chez une dame *Lacan,* et retrouvée chez Bonne Sellier); qu'ils avaient causé

ensemble, qu'ils s'étaient convenus par les sentiments et qu'ils s'étaient liés. Voici le moyen qu'ils employèrent pour calmer mon désespoir.

Loiseau, en parlant de ma situation cruelle, remarqua chez Zoé trois jeunes élèves, qu'on lui dit filles d'un *violon* de l'Opéra, dont une blonde entre autres, appelée Éléonore, avait une figure enchanteresse. Il y avait en outre deux brunes très jolies, de douze et quatorze ans. Loiseau, qui connaissait le pouvoir du sexe sur mon cœur, pria Zoé d'envoyer les deux plus grandes auprès de moi, dans ma chambre, d'où je ne sortais plus, accablé de douleur et noyé dans mes larmes. Ces deux enfants, endoctrinées par Mlle Zoé, vinrent me prendre les mains, en me priant de me consoler... Je les regardai; leur âge, leur innocence, leur gentillesse m'intéressèrent : je fus obligé de répondre poliment à des filles raisonnables et jolies. Elles restèrent à côté de moi; elles m'excitèrent à prendre part à leur entretien (que, dès cet âge, une femme est bien plus engageante que l'homme!), à leurs petits jeux; elles m'amenèrent à ce dernier point en une heure. J'en fus surpris moi-même!... On m'observait... Ce fut alors qu'on m'envoya les trois sœurs beaucoup plus jeunes : l'aînée, appelée Sophie, avait neuf ans; la seconde, Éléonore, huit; Adélaïde, la troisième, environ sept. Je fus émerveillé de la figure angélique d'Éléonore! Cette enfant réunissait aux charmes de la beauté, ceux de l'ingénuité, de la candeur la plus touchante; je veux dire que tout cela était exprimé

sur sa charmante figure. Je sentis pour elle quelque chose d'inexprimable, mais qui ressemblait à de la tendresse paternelle. Zoé s'aperçut de l'impression que faisait sur moi cette enfant : elle dit à Bonne Sellier : « Celle-ci a trouvé l'endroit sensible : elle » ressemble à quelqu'un de chéri. » En effet, Éléonore, à ce que je me suis rappelé depuis, ressemblait à ma mère. Elle versa un baume sur ma douleur, qui fut rompue par ses mignardises, et devint tendre, d'insupportablement amère qu'elle était. Je ne pouvais me séparer de cette adorable enfant. Ce fut elle qui me sauva la vie... Elle la rendait à son père !... Mais je l'ignorais ; cette douce consolation ne m'a été donnée que lorsque l'éloignement m'eut interdit la vue de celle que j'avais si paternellement aimée, sans la connaître.

Je fus en état de travailler dès le lendemain de la vue d'Éléonore. On en était dans l'étonnement ! Dès que j'arrivais à la maison, je demandais cette aimable enfant. Sa maîtresse me l'envoyait, ou me l'amenait, et je lui faisais toujours quelque présent. L'attachement qu'elle prenait pour moi égalait celui que j'avais pour elle ; aucun de mes co-pensionnaires ne pouvait l'attirer auprès de lui, et elle se jetait dans mes bras. C'est que les enfants ont un instinct merveilleux pour connaître ceux qui les aiment véritablement. La femme du *violon*, instruite des effets que la vue d'Éléonore avait produits sur moi, et de notre amitié réciproque, vint à la maison pour me voir. Elle m'examinait en silence : on ne me

l'avait pas nommée. Lorsqu'ensuite Bonne Sellier me la présenta, en me disant que c'était la mère d'Éléonore, je me sentis froid pour cette femme.

J'étais guéri. Mlle Zoé ne crut pas qu'il fût décent de laisser revenir ses élèves chez moi. On me le dit honnêtement, lorsque je m'en plaignis, et je convins qu'on avait raison : mais je ne pouvais m'ôter Éléonore de l'esprit. L'hiver arriva : les enfants, qui savaient tout ce que Mlle Zoé pouvait leur montrer, cessèrent de venir à la maison, et je les perdis absolument de vue. On saura quelque jour ce qu'était Éléonore, confiée à l'épouse du violon *Travenol,* par une parente. Cette femme, pour éviter toutes les questions sur la petite, la nommait sa fille, et ses enfants l'appelaient leur sœur; peut-être même ces enfants le croyaient-ils ?

Quoique consolé en apparence, je sentais mes pertes plus vivement que les premiers jours. Mais elles n'étaient pas encore complètes, puisqu'il me restait le meilleur ami qui ait jamais existé. Il cherchait à me distraire, et, par complaisance, je consentis à m'étourdir moi-même. Pour me dissiper, j'allai voir mes sœurs, bien différent de ce que j'étais auparavant! Triste, découragé, au lieu de regarder les jeunes filles avec une sorte de supériorité, je me trouvais inférieur à toutes, puisque je n'avais plus d'état, et que désormais je ne pouvais prétendre qu'à une fille de la lie du peuple, qui m'honorerait beaucoup, en consentant à devenir la femme d'un compagnon à jamais. Ma politesse prit quelque

chose de bas et de rampant. J'osais à peine lever les yeux sur Séraphine Destroches, que je n'avais jusqu'alors considérée que comme un amusement. Je désirai néanmoins d'en faire mon épouse; mais ayant su qu'elle avait quelque fortune, je cessai de la voir, persuadé que je n'en obtiendrais qu'un refus et du mépris; or j'ai toujours eu l'âme assez haute pour craindre le mépris plus que la misère et la peine.

Geneviève demeurait rue des *Cinq-Diamants* (*a*), chez des dévotes, qui travaillaient en linge et en modes, et qui avaient beaucoup d'élèves : j'allai la voir presque tous les dimanches et fêtes. Une de ses compagnes me charma : elle se nommait *Léonore Robbé-Poupart* (la même qui a depuis épousé le parfumeur *Marganne*). C'était une figure charmante; sa mise et son air annonçaient la bonne bourgeoisie; j'en fus affligé; j'aurais désiré qu'elle eût été la fille d'un crocheteur ou d'un porteur d'eau; j'en aurais fait ma femme, si on avait voulu me la donner. Je tâchai néanmoins de lui exprimer mes sentiments, qu'elle écouta, parce que ma sœur était sa bonne amie. Ce premier point obtenu, il me fut aisé de gagner les bonnes grâces d'une jeune personne innocente, et qui n'avait jamais rien vu. Je parvins à me faire aimer, et je voulus la rendre enceinte, pour l'épouser. Elle s'y prêtait, pendant que ma

---

(a) Entre la rue des Lombards et la rue Aubry-le-Boucher. (*N. de l'Éd.*)

sœur faisait le guet, tenant la porte entr'ouverte. Dès que la maîtresse se fut aperçue de quelque chose, elle en avertit les parents (je n'avais pas le bonheur d'être ecclésiastique, j'avais inspiré de la défiance) : c'étaient des gens riches, qui n'avaient mis leur fille dans cette pieuse maison, que pour lui faire connaître tous les ouvrages de femme, afin qu'elle pût s'en occuper un jour dans son ménage. Ils la retirèrent sur-le-champ; et elle fut si bien surveillée, qu'aucun des moyens que j'employai pour la voir ne fut couronné par le succès!... Je me rendis enfin justice, et je me retirai. Douze années après, je retrouvai Léonore mariée, à la place Louis XV, le jour du grand étouffement. Je la reconnus; mais elle ne me reconnut pas, et je lui sauvai la vie. On la croyait morte; je l'emportai dans les *Tuileries,* où je satisfis ma passion brutale dans l'obscurité... Je ne me le reproche pas : ce fut ce qui la ranima, et elle fut en état de se retirer chez elle. Je n'osai l'accompagner, à cause de mon crime... Je cessai, malheureusement! d'aller voir Geneviève; je l'aurais peut-être préservée. Je donnai mes dimanches à mes amis, à Jeannette, dont le mariage venait d'être célébré sans éclat (je fus un des témoins, ou plutôt, je lui servis de père); et surtout j'allai voir ma sœur Margot.

Celle-ci voulut me marier. Outre Mlle Destroches, elle avait pour compagne et pour amie, une jeune personne très aimable. Je n'avais pas fait mystère à Margot du changement de ma situation; elle en

avait entretenu sa compagne, qui parut prendre à moi beaucoup d'intérêt! Un dimanche, que je les trouvai seules à la maison, Margot me prit en particulier, et me demanda ce que je pensais de Mademoiselle *Adélaïde Desmarais?* — « Mais ce qu'on en » doit penser; c'est une aimable personne! — Vou- » driez-vous en faire ma belle-sœur? — De toute » mon âme!... si elle veut de moi. — Oui; elle » en voudra; je vous en réponds. Rapprochons- » nous; elle est de concert avec moi; nous allons » parler comme trois amis. » Nous revînmes auprès d'Adélaïde, qui, parfaitement au fait de notre *a parte,* avait pris le coloris des roses. Je demandai sa main, que je baisai, en lui disant : — « Mademoi- » selle, si ma sœur ne m'a pas trop flatté, j'ose » vous répondre d'un attachement sincère. — C'est » tout ce qu'une fille sensée doit désirer, » me répondit-elle, « qu'un véritable attachement; lès » passions violentes finissent trop tôt. » Je compris sa pensée, et je lui dis que pour ne pas avoir pour elle cette espèce de passion qui lui déplaisait, il ne fallait pas la voir de trop près. Nous parlâmes ensuite raison, et nous prîmes nos petits arrangements pour mener à fin l'affaire de notre mariage... Adélaïde était d'Amiens; elle avait un bien honnête, dans un bourg voisin de cette ville, et son revenu était d'environ dix-huit cents livres : c'était une fortune pour moi. Mon esprit se reposa sur cette idée; je crus une partie de mes malheurs réparés : ce revenu me donnait le nécessaire; je devais avoir

quelque chose de mes parents; j'avais une profession, un avenir tranquille se présentait en perspective. Me voilà donc presque consolé. J'écrivis cette nouvelle à mes parents, qui répondirent par une lettre très flatteuse pour Adélaïde : je la lui montrai, et cette lettre acheva de me donner son cœur. J'allai annoncer mon bonheur futur à Mme Ponsardin, qui en marqua la joie la plus vive. J'étais dans cette situation, quand Adélaïde, d'une santé très délicate, tomba malade au commencement de l'automne; elle empira visiblement. Elle voulait mourir mon épouse; ma sœur s'y opposa, en l'assurant qu'elle ne tarderait pas à se porter mieux. Elle cessa de vivre au bout de trois mois de souffrances, et je perdis en elle le dernier espoir d'un établissement avantageux.

Mon âme s'endurcissait à la douleur. D'ailleurs, j'avais aimé Adélaïde sans passion; je la regrettai sans excès. Mme Ponsardin fut plus affligée que moi de cette perte : elle avait vu deux ou trois fois Adélaïde, et elle avait pris pour elle la plus tendre amitié; j'étais obligé de consoler la sensible Jeannette, quand j'allais la voir, de la perte d'une amie, qui (disait-elle sans cesse) devait faire la douceur de ses jours et des miens. Je m'aperçus que notre intimité, nos larmes étaient interprétées par M. Ponsardin d'une manière chagrinante pour lui; sans en rien dire à Jeannette, je cessai absolument de la voir, me chargeant ainsi de tout le tort, tandis que je ne voulais que lui conserver le cœur de son mari; ma vertu a souvent tourné contre moi...

On me dira peut-être ici que j'avais Rose, Marianne Tangis et d'autres encore... Mais comment reparaître à Auxerre!... Outre que j'y serais mort de douleur, il n'y avait pas alors de place pour moi!...

L'amitié de Loiseau était l'unique appui qui me fût resté, mais mon cœur était conformé de façon qu'il me fallait absolument l'amour ou du moins l'amitié d'une femme, pour le remplir d'une manière agréable; sans les femmes, j'étais un être nul, sans vigueur, sans énergie, sans activité, sans âme enfin. C'est pourquoi j'ai couru toute ma vie, sinon après l'amour, du moins après l'amitié d'une femme qui me plût; et mon malheur, comme on le verra, n'a été que de m'être presque toujours trompé dans ce choix, ou de n'avoir pas réussi. J'aimais Loiseau; mais nous n'en étions pas encore au plus fort de notre intimité. Je m'étais éloigné de mes sœurs; rien ne me rappelait auprès d'elles; j'étais mal vu par les deux dévotes maîtresses de Geneviève; chez celle de Margot, j'éprouvais le regret de la perte d'Adélaïde; je m'interdisais la maison de Mme Ponsardin; j'avais perdu tout le reste de mes connaissances, en femmes honnêtes; le retour à Auxerre m'était interdit, par la haine de M. Parangon, par la honte de mes projets manqués... (fausse honte, il est vrai! Marianne m'attendait encore). Cependant, il me fallait des femmes! et je me contentai du spectre de ce chef-d'œuvre de la Nature : je me livrai tout entier à Gaudet, qui n'ayant aimé à Auxerre et

connu que des servantes, avait l'âme basse et crapuleuse, quoique au fond il eût un cœur excellent. Nous vîmes des prostituées. Si quelquefois je voulais m'élever d'un cran plus haut, je recherchais Boudard, alors l'amant, le favori de la petite actrice de l'Opéra-Comique, qui jouait les *Amoureuses,* appelée Mlle *Mentelle;* et nous faisions des parties avec cette fille et quelques-unes de ses compagnes. Je n'avais plus rien qui m'engageât à me respecter moi-même; plus de Colette; plus cette espérance d'être le mari d'une jeune et jolie personne, qui me donnait une sorte de considération pour mon propre corps. Le plus haut où je pouvais aspirer, c'étaient donc des danseuses de la Foire! Avec Gaudet, j'allais crapuleusement, les dimanches et fêtes, de boucans en boucans, cherchant quelque fille plus fraîche que les misérables *paillasses* que nous avions ordinairement. Nous faisions fréquemment des découvertes, parce que c'était la seule chose qui nous occupât, et qu'on fait toujours assez bien ce qui absorbe toute l'attention. Nous trouvâmes un jour, rue *Beaurepaire,* une jeune fille, prostituée de la veille seulement; elle avait tous les symptômes de la fraîcheur et du non-usage. Un soldat aux gardes, qui en eut vent par le *Monsieur* de cette maison, disputait, quand nous entrâmes, pour l'avoir gratis, attendu que c'était le droit des militaires, des espions (disait-il), d'avoir la fleur des filles. On portait alors l'épée. J'en avais une longue et plate, qui ressemblait à une rapière Espagnole; elle me venait de Molet, le Man-

driniste; Gaudet n'avait qu'un couteau de chasse; il apprenait à faire des armes depuis notre vie libertine : il se jeta sur mon épée, et provoqua le soldat. Les femmes n'osaient crier, à cause du danger qu'elles courent, en faisant du bruit. Nous entassâmes les tables et les chaises, et les deux champions, ayant la place libre, se mirent à ferrailler. « Prends » la petite, » me disait Gaudet, en attaquant, « et... » la (*a*), pendant que je vais couper les oreilles à ce » drôle-ci ! » Je fis entrer les deux femmes dans un petit cabinet, et je me tins sur le *qui-vive,* pour secourir mon ami. Heureusement il fut vainqueur, par un coup dans la main qu'il donna au soldat, je ne sais trop comment; car tous deux me parurent de grands ignorants en fait d'armes ! Le sang coulait si fort, que le soldat se trouva mal... Quoique je ne puisse voir le sang, l'émotion me donna des forces; je bandai la main du soldat, avec des compresses que les femmes me donnèrent, et la vieille le conduisit chez un chirurgien du voisinage. Nous restâmes avec la jeune fille; nous tirâmes au sort *qui l'aurait le premier?* Le sort décida pour Gaudet. Dans ce cas, je ne succédais jamais; une sorte de répugnance invincible, jointe à un reste d'honnêteté, m'empêchait de m'assouvir sur une fille qui sortait des bras d'un autre. Gaudet le savait : il exigea que je jouisse le premier. Je n'ose répéter ce qu'il fit ensuite; je dirai seulement que ses actions, assez

---

(*a*) *Futue illam.* *(N. de l'Éd.)*

semblables à celles dont on accusait faussement les *Gnostiques* de la primitive Église, marquaient à quel point Gaudet portait l'idolâtrie à mon égard (1)... Je ne passerai pas en revue toutes nos turpitudes; elles montreraient à quel point une ville comme Paris est dangereuse pour des jeunes gens sans frein et qui ont les passions vives; mais elles révolteraient. D'ailleurs, je puis protester ici que je n'ai jamais fait de ces parties de débauches, que le remords ne m'en ait puni sur-le-champ. En m'en revenant seul, je gémissais, je soupirais; souvent je m'apostrophais tout haut, au point qu'un jour la Garde me croyant un coupable de quelque crime digne de l'échafaud, m'arrêta vis-à-vis *Saint-Séverin*, et me mena chez le commissaire *Duruisseau*. Interrogé du sujet de mes exclamations, je ne répondis à

---

(1) « *Postquam enim inter se permixti fuerint* » *(Gnostici)* «*per fornicationis affectum, insuper blasphæmiam suam in cælum extendunt. Et suscipit quidem muliercula, itemque vir fluxum a masculo in proprias suas manus, et flant ad cælum intuentes, et immunditiam in manibus habentes, et precantur, nimirum Stratiorici quidem et Gnostici appellati, ad Patrem, ut aiunt, universorum; offerentes ipsum hoc quod in manibus habent, et dicunt : « Offerimus tibi hoc donum corpus Christi, hoc est » Pascha : inde patiuntur corpora nostra, et cogimur confiteri » passionem Christi. » Eodem vero modo etiam de fæmina, ubi contigerit ipsam in sanguinis fluxu esse, menstruum collectum ab ipsa immunditiei sanguinis acceptum in communi edunt : « Et hic est », inquiunt, « sanguis Christi. » (Epiph.* Contra Hæres. *T. II, lib. I).* On voit ici la source de ce dévouement que je prête à Gaudet d'Arras dans le *Paysan-Paysanne pervertis,* pour Edmond, et que j'y fondais ensemble deux hommes, Gaudet, et Gaudet d'Arras.

l'homme chargé d'examiner ceux que le Guet arrête, que par un aveu de l'action que je venais de commettre : je lui dis, qu'emporté par la passion, je succombais, et qu'ensuite j'étais dévoré de remords. Il m'écouta patiemment. J'offris la preuve. Il me répondit qu'il me croyait et me renvoya, en me disant avec douceur : « N'étouffez jamais le cri de » votre conscience! tant qu'elle réclamera aussi » fortement, vous aurez une porte ouverte pour » revenir aux bonnes mœurs. » C'était un fort honnête homme que ce commissaire Duruisseau! du moins à en juger par la manière dont il en agit avec moi... Je passe à des plaisirs un peu moins crapuleux, mais peut-être plus dangereux encore.

J'ai dit que Boudard était le favori de Mlle Mentelle, actrice de l'*Opéra-Comique,* et mon introducteur auprès de catins plus relevées que celles de Gaudet. Je vais donner un seul exemple des parties que nous faisions quelquefois ensemble... Auparavant néanmoins, il faut dire que j'étais alors dans mon plus grand enthousiasme pour le spectacle : les acteurs et les actrices étaient, à mes yeux, des dieux et des déesses. N'ayant plus rien qui me retînt, je voulais jouer, devenir acteur; débuter sur un des grands théâtres; en conséquence, tous mes moments de loisir étaient donnés à l'étude de certains rôles, les *valets,* dans le comique; et dans la tragédie, les *rois,* ou les *premiers rôles.* Mais tout à coup il me vint en idée que l'opéra-comique me conviendrait mieux; je trouvais ce genre facile, et le

vaudeville m'enchantait. J'étudiai les rôles de *Bourette*, celui de *Nicaise*, dans NICAISE ; d'*Alain*, dans la CHERCHEUSE D'ESPRIT, etc. Lorsque je les sus, sans communiquer mon projet à personne, j'allai un matin trouver *Jean Monnet*, directeur de l'Opéra-Comique. Il m'examina comme un nègre qu'on achète... Il me fit faire un rôle de *valet*, que je lui dis savoir ; c'était celui du JOUEUR ; il fut assez content. Ensuite le rôle d'*Orosmane*, dans ZAÏRE. Je m'en acquittai beaucoup mieux (c'est lui qui parle). Enfin, il me fit chanter : une voix souple, des bas admirables, et la plus grande étendue par le haut... Il me dit alors : — « Avez-vous déjà joué ? — Non. » — Hé bien, ce ne sera pas moi qui vous mettrai » au théâtre. Jetez-vous dans quelque troupe de » province ; vous reviendrez me trouver ici dans un an... » Je ne suivis pas son conseil, et même je n'insistai pas pour être admis au début. Je me retirai sur-le-champ, et jamais je n'ai revu Jean Monnet. Je me trouve aujourd'hui très heureux du peu d'attention que l'impéritie des directeurs donne aux sujets de verve, qui doivent un jour former les LEKAIN, les DUMESNIL, les SAINT-HUBERTI, etc., car il est certain que j'aurais fait un acteur, avec la sensibilité, la fougue de mon caractère, la douceur et la beauté de mon organe ; et il n'est pas moins sûr, qu'avec mes sentiments actuels, je serais très fâché d'être le camarade de l'histrion *Collot*, de la libertine *Contat*, etc... J'étais dans cet enthousiasme pour le théâtre, quand je fis, par le moyen de Boudard,

une partie avec trois actrices de Jean Monnet.

La première était Mlle Mentelle; Boudard était son cavalier; les deux autres, dont la troisième n'était venue que par hasard, étaient Mlles BAPTISTE, qui faisait les *secondes amoureuses*, et PRUDHOMME, première danseuse. Celle-ci n'avait guère que quinze à seize ans : mais quelle rusée commère!... J'avais eu des désirs si vifs pour Mlle Baptiste, en la voyant jouer, que je tressaillis de joie, lorsque je la reconnus. Mais j'avais encore trouvé plus jolie Mlle Prudhomme, et je sentis à sa vue un épanouissement délicieux! Nous montâmes en voiture. Mlle Prudhomme fut sur mes genoux, et Mlle Baptiste à côté de moi; Mlle Mentelle et Boudard occupaient le fond. Je fus ivre de joie, lorsqu'en descendant de voiture, je vis mes deux belles me prendre chacune un bras, et mettre une familiarité charmante entre deux de mes divinités et moi. [J'idolâtrais bien davantage Mlle HUS des *Français*, et plus encore Mlle GUÉANT; mais

Non licet omnibus adire Corinthum].

Nous étions au *Bois de Boulogne*. Boudard marchait gravement avec Mlle Mentelle, son amante; ils allèrent commander le dîner pour trois heures. Nous courions devant, mes deux nymphes et moi. Nous folâtrions comme des enfants, tandis que mon camarade, en perruque ce jour-là, et Mlle Mentelle, en grand bonnet, avaient l'air de notre père et de notre mère. Aussi, dans un moment où ils nous appelaient, pour prévenir mes compagnes qu'une compagnie de

libertins, à deux pas de nous, les prenait pour des *filles,* Mlle Baptiste affecta l'air composé : « Nous ne » courrons plus, maman.—Non ! ma petite maman ! » ajouta la jolie Mlle Prudhomme, en lui baisant la main. Mlle Mentelle lui donna un petit coup sur la joue. Boudard dit sévèrement : « Et vous ferez » bien... » J'entendis les libertins qui disaient entre eux : « La jolie famille ! — Oui ! la maman est » encore charmante. — Cela donne envie de se » marier ! Être encore jeune, et avoir de grands et » aimables enfants comme ça !... — Moi, si j'avais » d'aussi jolies sœurs que ce grand dadin, ma foi !... » Il fallait voir l'air de Mlle Baptiste, quand j'eus répété ce dialogue !... Elle me fit une niche. Le dadin se retourna : — « Ma mère, ma sœur Jacquette qui me » donne un coup ; faut-il que j' lui rende ? — Oui, » oui, mon fils. — N' lui rends pas, mon p'tit frère, » et je t'aimerai bien ! » me dit ma sœur cadette... Mais le coup sur la main était parti, et Jacquette alla bouder un peu à l'écart... Junie (*a*) courut après elle pour nous réconcilier. — « Non, non, Junie ; il est » trop méchant !... » Je me précipitai alors à elle, et je l'embrassai. Elle me le rendit... « C'est charmant ! » disaient les libertins. « Je me marie demain, ou ce » soir... »

Cependant nous courions, mes deux compagnes et moi, faisant et débitant des folies, lorsque nous fûmes hors de vue. Parmi celles qu'elles me dirent,

---

(*a*) Mlle Prudhomme. (*N. de l'Éd.*)

il en est une qui excita mon attention. Mlle Baptiste venait de chanter un couplet de la chanson si connue :

> Yécoutez l'aventure
> D'un pauvre villageois :
> Moi qui de ma nature
> Suis honnête et courtois,
> L'autre jour je promis
> A la belle Claudène
> De la servir gratis
> Le long de la semaine.
> Le lundi pour lui plaire,
> Je pris la bêche en main;
> La matinée entière,
> Je bêchis son jardin.....

Je dis... que j'aurais bien du plaisir à les *bêcher* toutes deux. Mlle Baptiste me demanda, *combien j'étais en état de les servir de fois dans l'après-dînée?* Je leur montrai à chacune une de mes mains ouvertes. Elles éclatèrent de rire. *Mlle Baptiste :*

> Cadédis!
> Je passe un dix!
> Ha! ha! ha! répond Cathot,
> Si j'avais tout ce qu'il s'en faut!.....

— « A la preuve! » m'écriai-je. — « Il a raison! » dit la jeune Mlle Prudhomme; « la preuve fait taire » les incrédules. » Nous étions dans le bois; nous nous avançâmes dans un endroit écarté, sur une mousse propre et légère. — « Tirez à la courte

» paille, Mesdemoiselles, et prenons un à-compte, » avant le dîner!... » Elles se mirent à rire comme des folles, en rougissant un peu : ce qui marquait un reste de pudeur, quoiqu'elles fussent actrices,... et de l'Opéra-comique !... Cependant Mlle Baptiste... [On est surpris peut-être que je ne dise pas *la Baptiste, la Prudhomme,* comme mes confrères les *auteurs*. C'est, premièrement, que je ne suis pas grand seigneur, et qu'elles sont bien *Mademoiselle* pour moi; secondement, que je donne toujours le *Madame,* ou le *Mademoiselle,* aux femmes et aux filles que j'ai possédées; c'est une considération que je dois à elles et à moi-même]... Cependant Mlle Baptiste cherchait deux brins d'herbe; elle les rompit inégalement, et me les donna. Je les disposai; puis je les leur présentai à tirer... Ce fut Mlle Prudhomme qui eut première la chance... Elle fit quelques petites mines très agréables, qui m'obligèrent à la renverser sur la mousse (1). Mlle Baptiste, suivant la conven-

---

(1) Je rencontrai le 5 Nivôse (4 Janvier 1795), à la *Maison-Égalité* (Palais-Royal), un puriste, qui me dit : — « Vous » devez avoir bien des remords, d'avoir fait le *Paysan parvenu !* C'est l'ouvrage le plus immoral. On ne doit pas se » pardonner d'avoir fait un ouvrage comme ça ! — L'avez-» vous lu, citoyen ? — Oui ; il y a longtemps. — Vingt-cinq » ans peut-être, car vous avez oublié jusqu'au titre. — Des » descriptions du vice, qui le font aimer. — Je vous demande » pardon : jamais je n'y ai mis de descriptions, précisément » pour ne pas exciter. — Ho ! il y en a. — Citez m'en une ?... » — Je vous demande pardon de ne pas l'avoir lu hier au » soir. — Il n'y en a pas, mais y en eût-il, ce livre a été fait » pour les pères de famille. — Ha bien oui ! belle raison,

tion, devait faire le guet. Elle se leva, et ses regards se promenèrent partout, tandis que je donnais à sa compagne la première *preuve*. La jeune danseuse en

---

» pour s'excuser d'avoir fait un mauvais livre!... » Et il cita *Dom B*. — « J'ai connu GERVAISE, son auteur, » ajouta-t-il; « il n'avait point eu de mauvaises intentions : c'était un » ouvrage de sa jeunesse. — Et de bonnes? » L'avoué (car il l'était) balbutia... Puis, revenant avec impétuosité sur le PAYSAN PERVERTI, qu'il nommait PARVENU, il s'écria : — « Vous avez fait votre livre pour les pères de famille! Je » veux qu'ils le lisent : mais suivez-vous chaque exemplaire, » pour savoir où il passe? Les servantes le donnent aux » enfants ; les chirurgiens l'apportent à la jeunesse, pour se » procurer des malades... » Après cette invraisemblable accusation contre les servantes, qui donnent à leurs jeunes maîtres un livre d'un louis, pour les exciter à coucher avec elles; contre les chirurgiens, hommes ordinairement aussi honnêtes qu'ils sont utiles, qui le colportent par le plus exécrable des motifs, l'*avoué* se tut pour la première fois, car nous avions toujours parlé ensemble... Je lui dis alors : — « Citoyen censeur, je vous dénonce des coupables encore » plus dangereux : ce sont les couteliers; ils font de grands » coutelas, selon eux, pour découper des tranches d'aloyau, » de gigot; et les scélérats qu'ils sont! ils ne suivent pas le » couteau qu'ils ont vendu : un méchant en poignarde; un » voleur en assassine! Vite une loi, qui supprime la coutel- » lerie, et condamne à mort tous ceux qui feront des cou- » teaux!... » Tout l'auditoire se mit à rire. Et l'avoué, qui n'avait jamais lu le PAYSAN-PAYSANNE PERVERTIS, mais seulement le PAYSAN PARVENU, ne fut pas honteux...

Je me suis déjà déjà élevé contre les *puristes*, ces tyrans du genre humain, ces infâmes ROBESPIERRES, qui veulent que tout soit aussi triste et glacé que leur âme froide. C'est Robespierre qui faisait défendre par CHAUMETTE, qu'il y eût des prostituées, sans prendre les moyens qui contrebalançaient cette défense; car la prostitution est naturelle : les chiennes, les vaches, les brebis, les biches, les louves, les poules, etc., se prostituent. L'espèce humaine le fait d'une

fut très contente!... Je n'étais que son dixième... Elle fut pour moi une jouissance délicieuse!... Nous nous levâmes, et nous rejoignîmes celle qui gardait les mantelets. — « A votre tour, ma belle! » lui dis-je. — « Ho! fi donc! ça sentirait le libertinage. » C'est pis que des *filles*... du *Grand-Opéra*!... » Je l'emmenai sur le champ de bataille; elle eut l'adresse de faire assez de difficultés pour ranimer toute ma fougue; et j'obtins un triomphe, que je trouvai très facile... (C'est que Mlle Baptiste avait près de vingt ans, et qu'il y en avait six au moins qu'elle jouait l'opéra-comique).

Cette seconde *preuve* donnée, nous allâmes rejoindre Boudard et son amie, qui nous cherchaient, et qui nous avaient déjà plusieurs fois appelés. — « Vous êtes folles en vérité! » dit Mlle Mentelle à ses compagnes; « cela n'est pas prudent. — Ho! » nous faisions le guet tour à tour. — Comment, » tour à tour? Quoi! toutes deux? — Pardi! Une » aurait fait là belle figure! Ç'aurait été comme

---

manière plus odieuse, plus abusive, et réellement coupable: mais la défense ne suffit pas, pour contrarier le penchant naturel à la jouissance, dans un pays où les jeunes gens n'ont des femmes légales que fort tard; où les hommes n'ont qu'une femme; où cette femme est en couches, malade, etc. (Voyez le PORNOGRAPHE). Les puristes sont en morale de sots enfants. Mais il est une autre chose à laquelle ils ne songent pas : c'est que le bonheur est tout pour l'Espèce humaine, et que si, par impossible, la vertu était opposée au bonheur, il faudrait proscrire la vertu. Mais la vertu n'est jamais contraire au bonheur; il n'y a que la fausse vertu des puristes.

» lorsque je débutai au Grand-Opéra, dans un rôle
» de confidente : pendant que ma maîtresse faisait
» les beaux bras et perlait des cadences, je ne savais
» que devenir : je pissai... je pissai sur mes jarre-
» tières!... » Pour l'aimable Prudhomme, elle rougissait et n'ouvrait pas la bouche, quoiqu'elle fût danseuse, et, contre l'ordinaire : il me sembla que ces sortes de femmes doivent être effrontées; c'est leur manière d'exister, autrement elles sortent du naturel et ne plaisent pas... Cela doit être ainsi, ou... J'étais déjà bien corrompu!... Nous nous mîmes à courir, mes deux nymphes et moi; je me fis poursuivre au loin, et trouvant encore un site agréable, je dis à mes belles, en leur montrant la mousse : — « Quel lit! quel site charmant! il invite
» à manier le pinceau! — L'idée est excellente! » s'écria Mlle Baptiste... « Passes-tu?... ou je pas-
» serai?... » Mlle Prudhomme ne jugea pas à propos de perdre son tour... Mlle Baptiste eut le sien un quart d'heure après... Puis, sans leur permettre de s'écarter, je leur donnai une cinquième et sixième *preuves*... Nous rejoignîmes alors les deux amants.
— « Il est impayable! » disait Mlle Baptiste... « Il y
» viendra, Prudhomme, il y viendra. — Monsieur
» Nicolas? » me dit Mlle Mentelle, en souriant à demi, « défiez-vous de ces deux folles-là, je vous
» en avertis, si vous voulez vous en revenir autre-
» ment que sur un brancard! — Je les défie! » répondis-je orgueilleusement...

Nous allâmes chercher notre dîner. Mes prouesses

furent vantées à table; on ne parla d'autre chose. Le dîner était excellent; j'avais appétit; on affecta de me donner double dose du potage au riz et des coulis; je m'en accommodai. Nous tînmes table environ trois heures.

Je me levai enfin, au moment où Mlle Baptiste commençait une cantilène alors manuscrite et depuis fort connue, qu'elle attribuait à Mlle Arnould, tout nouvellement à l'*Opéra*... Je pressai Mlle Prudhomme du genou. Elle ne se leva pas assez vite; Mlle Baptiste s'était aperçue de mon mouvement; elle prévint sa rivale, qui s'écria : — « Fi! la tricheuse! » Baptiste ne recula pas, pour un reproche, et elle eut sa *preuve*. Prudhomme, fâchée du passe-droit, vint en ce moment se plaindre de son amie. — « Je me » suis réservé, » lui dis-je tout bas; « préludez seule- » ment un peu. ». Elle le fit... ha! en *fille* du Grand-Opéra!... Et je la forçai de convenir qu'elle n'avait rien perdu pour attendre... Nous rentrâmes tous trois.

On servait le dessert. Nous bûmes des liqueurs; moi, très peu. Mlle Baptiste reprit sa chanson. La jolie Prudhomme, pour ne pas être prévenue, me donna elle-même le signal. Je disparus avec elle... Et elle ne rentra qu'après avoir reçu sa dernière *preuve*. Tout cela se faisait en silence; on feignait de ne s'apercevoir de rien à table. Mlle Baptiste, qui s'était encore interrompue, pendant notre absence, recommença :

> Quand on va boire à l'Écu,
> N'faut pas tant tortiller des fesse';

Quand on va boire à l'Écu,
N'faut pas tant tortiller du cu.

S'as-vous ç't'histoire advenu'
A Mam'sel' Manon Frélu?
J'pouvons la conter, j'l'ons vu :
A'vous jou' la Princesse,
Et c'est un cu tout nu.
Quand, etc.

Quand all' entre au cabaret,
Sur un banc aussitôt s'met :
C'est trop dur pour son cadet;
A c'te gu'non c'm'aux Duchesse'
Faudrait un tabouret.
Quand, etc.

Ç'a n'veut pas d'table à tréteaux,
Ç'a l'a trop long ou trop haut,
Ç'a ne s'branle pas comme i' faut :
Chien! queû délicatesse!
Jarni, ç'a m'sie le dos!
Quand, etc.

« Tirez-nous pinte, garçon...
» Allons vite, et qu'ça soit bon...
» Dieu! queû compagnie! fi donc!
— « Est-ce paç'que j'sommes en vesse,
» Que je vous déshonorons? »
Quand, etc.

— « Les verr's sont crasseux com'tout,
» Les prendre on n'sait par queû bout.

— « Prenez gard', mon p'tit bijou,
» N'as-vous pas peur d'la gale ?
» On la gagne aveu vou'. »
Quand, etc.

— « Mam'sel' danse-t-elle un p'tit brin ?
» — Eh ! hû donc, pas d'ça, mâtin ! »
M'fit-elle en retirant sa main
Avec impolitesse ;
Aussi lui dis-je ben :
Quand, etc.

J'avons fait fouiner ç'p'tit cœur,
Tant j'l'i avons fichu malheur.
C'est un avis au Lecteur :
Cheû nous faut d' la simplesse,
Et surtout de la rondeur.
Quand, etc.

Lorsqu'elle eut achevé, pendant les applaudissements pour l'actrice et pour la chanteuse, Mlle Baptiste s'échappa. Elle n'eut pas le temps d'arriver. Je l'attrapai dans une première salle, où je la renversai : là, malgré sa résistance, parce que les fenêtres étaient ouvertes, je lui donnai le complément de ce qu'elle avait refusé de croire.

Ce fut alors qu'en vraie Bacchante, elle revint célébrer mes talents par un éclatant *Évohé !...* Elle exigea qu'on me couronnât de myrte (heureusement il s'en trouva quelques-uns en pots chez un jardinier voisin) ; Mlle Prudhomme, un genou fléchi, présenta la couronne à Mlle Mentelle, qui me la mit

sur la tête au nom de Vénus... Nous sortîmes ainsi de chez le traiteur; et j'allai couronné, soutenu, comme un autre Anacréon, par les Nymphes, jusqu'à notre voiture... Plus de cinq cents personnes furent témoins de cette dernière partie de la scène; mais on en ignorait le motif; on crut que c'était une simple imitation des fêtes des Anciens, et peut-être n'était-ce que cela...

Dans la voiture, Mlle Baptiste me dit crûment : — « Tu vois que ton ami est le greluchon de Men- » telle; il faut que tu sois le mien. Je t'offre mon » amitié, ma bourse et ma personne! » Je la remerciai amphibologiquement... Il faut l'avouer ici, à ma honte : ce qui me sauva de ce rôle honteux, c'est la préférence que je donnais à Mlle Prudhomme; si l'offre avait été faite par elle, adieu le reste de ma délicatesse!... j'acceptais, et je me voyais enrôlé dans la tourbe immonde de ces hommes vils, payés par des femmes!... Quelques jours s'étant écoulés sans me voir, elle dit à Mentelle que j'étais un sot qui voulait choisir la plus jeune, comme les grands seigneurs, au lieu de prendre la plus solide, comme les greluchons.

Telle fut cette partie, dont j'ai déjà parlé. Elle acheva de me plonger dans le libertinage; elle affaiblit dans mon cœur le regret de la vertueuse Colette, pour n'y laisser subsister que celui de la jolie femme. Cette partie me fit négliger de voir l'estimable Jeannette Ponsardin, dont les entretiens semblaient toujours rappeler l'innocence dans mon cœur; je ne vis

plus ni ma sœur Geneviève, ni Margot, ni leurs compagnes, parmi lesquelles j'aurais pu trouver encore des sujets méritants, n'eût-ce été que l'une ou l'autre des deux sœurs Destroches : ces jeunes filles ne me paraissaient que des mortelles, et je voyais des déesses ! Cette ivresse dura longtemps ! Mais je n'ai rapporté cette scandaleuse aventure que pour en rougir, à soixante ans.

Après avoir perdu de vue les actrices de l'Opéra-Comique, et parce qu'il finit, et parce que M[lle] Prudhomme alla danser à *La Haye* (je reverrai cependant cette belle-ci une autre fois), je ne voulus plus que des aventures audacieuses, extraordinaires. Il en est deux qui sont amalgamées en une dans le *Paysan-Paysanne pervertis,* où la plupart des écarts d'*Edmond* m'appartiennent. Il faut les rapporter séparément et telles quelles sont arrivées.

Je remarquais depuis quelque temps, le soir, une petite ouvrière en modes, qui venait coucher chez ses parents, au quatrième, dans cette maison vis-à-vis l'*Oratoire,* non reculée comme les autres, et occupée depuis soixante à soixante-dix ans par la veuve *Bonnedame,* marchande bijoutière, qui seule a vu renouveler les boutiquiers de tout Paris. La petite ouvrière rentrait tous les soirs à neuf heures et demie. Il me vint dans l'idée l'attentat le plus audacieux, et en même temps le plus criminel : je le rapporte pour éclairer les parents et les magistrats. Un soir, l'ayant vue venir, je me cachai dans l'escalier, entre le second et le troisième ; il faisait un grand

vent, et je présumai que sa bougie s'éteindrait. Ce fut ce qui arriva. Lorsqu'elle passa près de moi, je pris une liberté décisive. La jeune fille ne s'écria pas : ce qui me fit comprendre qu'elle avait un amant... Elle s'assit. Mais pensant bien que j'étais pris pour un autre, qui était aimé, cette situation ne la garantit pas. Je voulus voir jusqu'où il aurait été. Je l'enlevai dans mes bras, et je la plaçai à ma fantaisie. Maître de la place, j'émoustillai ma conquête et cherchai le bonheur. Une victoire laborieuse, mais complète, m'apprit que l'amant n'avait pas encore entièrement triomphé, que je profitais des leçons qu'il avait données, et que sa propre corruption tournait contre lui. La fille me repoussait ou me secondait, mais sans parler... Au moment de l'éclair, j'entendis monter quelqu'un. Heureusement on était sans lumière... Je laissai approcher tout près de nous; je nous collai, la fille et moi, contre le mur, et l'on passa. Je compris, à un signal fait, que c'était l'amant. Je lâchai la fille, que je venais d'achever de pressurer, et je feignis, pour elle, de descendre. La fille dit très bas au survenant : « Il y a quelqu'un ! — On descend, » répondit le galant. « — Mais on montait ? — C'est moi qui » montais. — Ha ! vous montez actuellement, et » un autre descend ? Il faut savoir qui ? cela est im» portant... J'ai cru que c'était vous... Voyez ! » voyez !... » Le galant descendit. Je me glissai dans un cabinet d'aisances, où je restai tapi jusqu'à son retour. La fille y vint pisser, sans doute par un

instinct naturel qui lui faisait cacher les traces fraîches... — « Je n'ai vu personne, » dit le galant. — « Ha mon Dieu! Qui est-ce?... j'ai cru que c'était » vous! — Non... Qu'a-t-on donc fait? — Comme » si c'eût été vous. — Encore? — Il a mis la main » sous... — Et puis?... — La main sur... tout » partout. — Que la main?... — Je ne vois per» sonne capable de m'insulter dans la maison... Je » vais descendre seule, retourner chez ma maîtresse, » sous prétexte de prendre quelque chose que j'y » ai laissé; je resterai un demi-quart d'heure. Vous » allez sortir après moi, et vous aurez l'œil, à mon » retour, sur celui qui me suivra, ou qui me regar» dera. Si l'on entre après moi, fermez la grille de » l'allée, afin que je puisse le faire arrêter par mon » père et mon frère. » Je descendis sans bruit, après cette instruction. L'amant faisait encore quelques interrogats, et j'eus le temps de gagner la porte. La fille parut, regarda, et alla chez sa maîtresse. Je ne l'observai que de l'autre côté de la rue. Je vis ensuite sortir un très joli fat, dont la vue m'ôta tous remords. Il alla se mettre en sentinelle sur l'allée qui touche à l'Oratoire. Je passai devant lui, et, feignant de parler à quelqu'un, je m'écriai sous son nez : « Je suis charmé d'avoir soufflé une fleur à cet » efféminé-là! » Je vis rentrer la fille. Le fat la suivit, et ferma la grille. Mais il n'y était pas! Je frappai quatre mortels coups, pour faire descendre le père et le frère. Un instant après, je vis sortir et fuir le fat. Le frère et le père parurent aussitôt. Je

leur indiquai l'allée de la lingère, d'où j'avais observé la veille, et dans laquelle le Beau venait de se jeter. Ils l'y saisirent, l'en tirèrent, le reconnurent, et le conduisirent au corps-de-garde. La fille y fut amenée et le fat renvoyé. Je m'en retournai riant, comme on rit à la comédie, c'est-à-dire méchamment.

Le lendemain, à l'heure ordinaire, je repassai. J'aperçus encore l'efféminé sur la porte de la lingère, ayant sous son habit de soie un petit bâton, en assommoir, qu'il n'était pas fâché qu'on vît. La fille de modes sortit de la boutique de sa marchande, Mme *Guisland,* à trois boutiques au dessous de la rue *d'Orléans*. J'allai au-devant d'elle, je l'abordai : « Ma-
» demoiselle ne demeure-t-elle pas dans la maison
» Bonnedame ? — Oui... Monsieur. — Mademoi-
» selle n'a-t-elle pas été insultée hier soir ? » Elle rougit. — « Mademoiselle, je vous prie de dire au
» jeune homme qui est sur la porte de l'allée de la
» lingère, que c'est moi qui eut hier le bonheur de
» le remplacer ; que je vais l'attendre devant la
» *Colonnade du Louvre*... d'où nous irons où il vou-
» dra... Je lui donnerai, entre *quatre-s-yeux,* tous
» les éclaircissements dont il pourrait avoir be-
» soin... » La jeune personne m'écoutait tremblante, et comme je faisais mine de vouloir aller avec elle :
— « Monsieur ! » s'écria-t-elle vivement, « ne
» m'accompagnez pas ! » Je la quittai, en la saluant d'une manière respectueuse, et je me mis en embuscade, pour savoir ce qui arriverait. Les amants entrèrent ensemble, et je ne vis ressortir personne.

Je fus curieux : j'entrai dans l'allée; je montai doucement dans l'escalier, et j'entendis par leur conversation, que la jeune personne n'avait pas dit un mot de ma rencontre : d'où je conclus que je la désobligerais fort, en parlant à son amant. Je compris ensuite qu'elle lui faisait entendre que l'insulte qu'elle avait reçue la veille n'était qu'une bagatelle... En ce moment, le père de la jeune fille ouvrit sa porte. Elle rentra. Le père descendit avec sa lumière. Le fat glissa le long de la rampe. Moi, je sonnai au second, à la porte d'une femme entretenue, que j'avais vu sortir. Le père me mit la lumière sous le nez, et me dit : « Elle n'y est pas. » Je le remerciai, en descendant avec lui. Il me demanda si j'avais rencontré quelqu'un? — « Non; mais j'ai eu belle » peur! Ça glissait tout le long de la rampe, et puis » ça est tombé en bas, pouff!... » Il me prit pour un nigaud, et me ferma la grille de l'allée sur les talons... Le fat était à son poste. J'allai droit à lui. Ce qui le fit fuir à toutes jambes. J'ai revu souvent depuis la jeune fille, mais sans lui parler.

La seconde aventure est du même genre. Un soir, que je m'amusais des rendez-vous de la jeune personne de la maison Bonnedame, je vis une autre Belle dans une boutique de modes au coin de la rue *du Coq*, alors *impasse*(a). J'attendis qu'elle sortît, pour savoir ce qu'elle était. Après avoir fait son emplette,

---

(a) Rue du Coq-Saint-Honoré, remplacée par la rue de Marengo. (*N. de 'Éd.*)

elle vint dans la rue *de Grenelle* (*a*), entra dans la boutique du pâtissier, dont l'enseigne était AU PAON, alluma sa bougie, renfermée dans une petite lanterne de papier, et vint pour monter. L'allée de cette maison communique par derrière à celle de Bonnedame, par un effet de l'angle; ce qui établit un courant d'air rapide dans ces deux allées. Le vent éteignit la bougie de la Belle. Je sus alors où elle demeurait; et tandis qu'elle rentrait dans la boutique, pour la rallumer, je me glissai dans son allée. Je n'avais pas un autre dessein, que de la voir de près dans son escalier, et de connaître son étage, pour lui écrire si l'envie m'en prenait. Mais le Borée de l'allée Bonnedame éteignit encore sa bougie, et, impatientée, elle monta sans lumière. Entre le premier et le second, où elle demeurait, elle me rencontra. Elle toucha mon habit, et me dit fort bas : « Est-ce vous, l'abbé ? — Oui, oui, » répondis-je sur le même ton.—«Vous êtes ponctuel !... Entrons » sans bruit, à cause de ma tante, qui est chez elle. » Nous entrâmes ensemble. Elle alla, en tâtonnant, auprès de la cheminée, chercher une allumette... Je fis réflexion que la lumière me serait préjudiciable. J'enlevai la Belle dans mes bras, et je la portai sur un lit, dont la lumière extérieure, réfléchie par une glace, me fit présumer la situation. Je fus heureux, avec quelques difficultés : car on ne se rendit

(*a*) Rue de Grenelle-Saint-Honoré, aujourd'hui rue Jean-Jacques-Rousseau. (*N. de l'Éd.*).

qu'à l'honnêteté des procédés que j'avais eus depuis huit jours : « Ma tante est si avare!... Elle me ré-
» duit à cela!... Elle me nourrit assez bien... Mais
» elle!... Imaginez qu'elle mange... les rats... de
» l'Oratoire!... qu'elle paye un sou pièce les gros,
» deux liards les petits, au garçon-portier.... Je vous
» montrerai l'emplette que je viens de faire... Cela...
» haye!... plus doucement!... sera charmant!...
» Ho!... j'en ai... déjà... usé... une pareille,... et
» ma tante... qui... n'use rien,... croira que... c'est
» la même... refaite... Haye! haye! haye!... Dou-
» cement! doucement!... Mon Dieu! si elle allait
» m'entendre!... » Elle se contraignit, non sans peine, et je la parachevai...

La chose *finie, recommencée,* et *terminée* en dernière analyse, la Belle chercha des allumettes : elle en plongea une dans la cendre qui couvrait le feu, et l'en tira lumineuse. Je m'approchai de la porte, et tandis que la chandelle trop émêchée reçoit difficilement la flamme, j'ouvre et je descends, sans avoir été vu de la jeune personne... Je sortais de l'allée, comme un abbé coquet et *cossu* quittait sa voiture pour y entrer. Je lui fis une profonde salutation. Il se glissa comme en crainte (1). Sa voiture alla tourner, et je le suivis légèrement. J'entendis sa réception. « Ha! » *(fort bas)* « vous venez d'appeler
» votre carrosse? — J'ai dit à mon cocher de tour-
» ner... Ma belle, je veux causer avec vous. — Tant

(1) Voyez la 41e Estamp. du *Paysan-Paysanne pervertis.*

» mieux!... Si ma tante venait, vous vous mettriez
» là » *(montrant la ruelle du lit)*... « Je suis bien
» aise de vous parler... un peu... Hé! Tata est
» sortie! je la croyais chez elle!... Vous ne m'avez
» pas dit un mot tout à l'heure! — Quand? — Avant
» de descendre. — J'arrive. — Mais, vous êtes
» monté... avec moi? — Point du tout! j'arrive
» seul... — Je vous ai rencontré dans l'escalier; je
» vous ai touché; je vous ai dit : *Est-ce vous, l'abbé?*
» Vous m'avez répondu, *Oui,* et nous sommes
» montés... Vous êtes sorti, à l'instant où j'allumais
» cette bougie. » L'abbé s'écria : — « Ce n'était pas
» moi! c'est un voleur, Mademoiselle! J'ai vu, en
» descendant de voiture, sortir de votre allée un
» garnement, qui m'a *profondément salué.* » La jeune
personne, qui me parut fine, à son tour s'écria :
— « Nous sommes volées!... Il est entré... Mais...
» oui... je suis volée!... très volée! j'avais là... Que
» dira ma tante?... » Je jugeai à propos de détaler,
de peur d'accident. Je trouvai les deux domestiques
de l'abbé sur le pas de l'allée; je les saluai presque
aussi respectueusement que j'avais salué leur maître,
et ils me laissèrent passer poliment; mais deux
minutes après, il aurait été trop tard! J'aperçus, de
l'allée de l'épicier en face, l'abbé qui leur parlait
vivement. Il leur gesticula mon salut; ils lui gesticulèrent
celui que je leur avais fait; et l'abbé
remonta. Je m'évadai... Je n'ai revu la jeune personne
qu'au bout de dix ans, rue *du Petit-Lion-Saint-Sauveur;*
elle était déménagée peu de jours après

notre aventure; car j'avais trouvé l'appartement vide.

Ce fut en suite de ces deux scélératesses, que j'en commis une troisième, plus fatale encore pour mes mœurs, et non moins criminelle. On sait que tous les pensionnaires de Bonne Sellier étaient ses maris. Il semblait que cette convention entrât dans les charges de la pension, et qu'elle se fût obligée à satisfaire tous nos besoins. Et des benêts de voyageurs, qui n'ont vu qu'une maison, dans chaque horde sauvage, viennent nous donner ce qu'ils ont aperçu, pour les mœurs générales! C'est comme si j'allais dire aux étrangers, et même aux nationaux : *A Paris, il est de règle que les hommes qui se mettent en pension dans une maison, fussent-ils trente, aient tous droit aux faveurs de leur hôtesse*... Je serais cependant encore mieux fondé que certains voyageurs; car j'ai vu sur ce ton, non seulement Bonne Sellier, mais Mme Lallemand; une dame *Debus,* autre hôtesse d'imprimeurs, et dans cette dernière maison, la mère et deux grandes filles assez jolies étaient le plastron de tout le pensionnat... J'ai vu depuis (en 1768) la même chose dans la *Cour d'Albret,* au haut de la rue *des Carmes,* chez une hôtesse d'étudiants en droit et en médecine. Elles étaient quatre femmes; l'aïeule, la mère, et deux filles. La grand'mère était encore ragoûtante, parce qu'elle était d'un beau sang; la mère, veuve depuis longtemps, était une belle femme; la fille aînée était une jeune personne charmante, d'environ dix-neuf ans; et *Madelon,* la

cadette, un tendron de quatorze à quinze. La grand'-mère avait les nouveaux débarqués, environ les quinze premiers jours; telle était la règle entre ces quatre femmes; c'était donc la grand'mère qui, ces quinze premiers jours, venait faire votre lit, pendant que vous y étiez, et vous agaçait si bien, que ses beaux restes vous tentaient. On avait grand appétit! Une gorge blanche,... une jambe bien faite, montrée jusqu'au genou, en se baissant, une croupe charnue, voluptueuse, lubriquement agitée... Ensuite, quand les hôtesses voyaient que vous deveniez un peu au fait du train de la maison, la mère venait faire votre chambre. Vous l'aviez quelque temps, et c'était la manière d'agir avec elle, qui décidait si vous auriez les filles : un *trupelu* n'avait que l'aïeule, qui en préservait la mère; celle-ci préservait la fille aînée de l'homme douteux. Mais après que le jeune homme *comme il faut* avait eu quelque temps la mère, avec de bons procédés, la fille aînée, en déshabillé provocant, dessinant le nu, venait faire le lit du prédestiné. Elle faisait filer un peu l'amour; enfin, si elle était contente de ses sentiments et de ses procédés, elle le rendait heureux... Il fallait être le chef-d'œuvre du mérite et de l'honnêteté, pour parvenir au tendron de quinze ans. On arrangeait la jeune personne en habit de combat; l'heureux donnait une jolie collation, en fin de laquelle on lui disait : « Vous êtes l'ami de la mai-» son : vous avez mérité d'en posséder la *houri*, et » nous vous la laissons pour une heure... » Et les

mères se retiraient. Toutes les *jouissances* avaient lieu de jour, jamais de nuit : vous n'obteniez rien qu'à l'heure où l'on venait faire votre lit. Sans intérêt! On ne vous demandait rien, et l'on recevait gaîment la plus petite bagatelle. Le soir, pour donner au pensionnat un agrément auquel les jeunes provinciaux sont très sensibles, on rassemblait dans une salle basse, de jeunes relieuses, des brocheuses, qui ne sont pas des *Lucrèces,* et l'on dansait, depuis neuf heures jusqu'à onze; les samedis et les dimanches jusqu'à minuit. Le violon ne coûtait rien; toujours quelque pensionnaire savait jouer de cet instrument, qui souvent était accompagné de plusieurs autres, les pensionnaires pouvant amener leurs amis à ce bal journalier. J'ai demeuré dix mois dans cette maison, en 1768... Mais revenons à Mme Lallemand, qui fut l'héroïne principale de ma troisième aventure. Par elle, on entreverra la raison de l'attention qu'elle donnait à Jeannette, et le danger que cette jeune personne a couru dans la rue *Saint-Julien-le-Pauvre.*

Mme Lallemand était retournée demeurer dans la rue *Jacinthe,* au coin de celle *Galande.* Le bas de la même maison était occupé par un cafetier, dont l'épouse, belle brune, avait le goût antiphysique, que je ne connaissais pas encore dans les femmes. Je ne voyais plus cette ancienne hôtesse, depuis que j'avais quitté sa maison. C'était cependant une jolie femme, que je pouvais avoir sans dépense. Un jour elle me rencontra, et me fit d'obligeants repro-

ches de mon indifférence. Je n'allais jamais au cabaret : mais ce soir-là, j'y entrai, avec Boudard que je venais de rencontrer, plutôt pour nous cacher, en causant, à cause de son état scabreux (*a*), que pour boire. Ce cabaret était à l'autre angle, vis-à-vis le café. Nous étions depuis quelques minutes dans un cabinet de boiserie, lorsque nous entendîmes entrer deux personnes dans le cabinet voisin. Nous nous tûmes. « C'est Madame Lallemand, » me dit tout bas l'ami Boudard, « avec Leblanc, un de ses anciens » pensionnaires. » La conversation commença par des reproches. On se réconcilia. Enfin, la table, ou les chaises craquèrent. — « C'est ainsi qu'elle termine » toujours ses querelles, » me dit Boudard. « Allons- » nous-en... » Ce que je venais de voir m'excita au libertinage. Ainsi, comme c'était lundi, le soir même j'allai voir cette espèce de *catin*, dans le dessein de lui proposer à goûter, et de profiter en même temps de son extrême facilité. J'arrivai trop tard : il était six heures et demie. Nous causâmes : je me mis à ses genoux, dès qu'elle eut rènvoyé sa petite servante. Je fus très hardi : je lui dis que je l'aimais. Elle me répondit ce mót que j'ai si souvent cité depuis à mes amis : « *Hé mon Dieu ! que ne me le* » *disiez-vous plus tôt !...* » Elle ajouta, comme par réflexion : « Du temps de votre sœur Ponsardin, je » vous avais d'abord cru dévot : mais vous m'avez

---

(a) On a vu que Boudard travaillait dans une imprimerie clandestine. (*N. de l'Éd.*)

» prouvé que vous étiez bon garçon... » Nous nous donnâmes rendez-vous au lendemain cinq heures, et je la quittai avant l'arrivée de ses pensionnaires, muni de quelques faveurs d'échantillon très savoureuses.

Le mardi, je devançai l'heure de beaucoup. Au lieu de cinq heures, je vins à trois. La porte de la cuisine était ouverte : je n'y vis personne, la petite servante, sachant sa maîtresse sérieusement occupée, était allée jaser quelque part. La clef n'était pas à la porte de l'appartement sur le devant; mais l'ayant poussée du doigt, parce que j'y vis un petit jour, elle céda. J'entrai doucement : c'est un talent que je possédai toujours au suprême degré, que la légèreté des mouvements (aussi suis-je le seul qui ne soit pas tombé septidi 7 Nivôse (*a*), à soixante ans accomplis, en faisant deux fois le chemin de l'abreuvoir *Place Maubert* à la *Maison-Égalité*)... J'entrevis quelqu'un par le mouvement des ombres, dans la chambre du fond, quoique le rideau fût *craintivement* fermé. Je comptai bien que c'était un galant, et je fus surpris que Mme Lallemand ayant un rendez-vous aussi essentiel que le nôtre, elle ne pût s'en contenter; mais je ne fus pas fâché d'avoir une anecdote dont je pourrais faire le récit à Boudard, sans manquer à la confiance donnée... Je m'approchai de la porte, et j'entendis le bruit des baisers.

(*a*) Un jour de verglas, sans doute. (*N. de l'Éd.*)

Un des personnages, qui s'agitait beaucoup, fit un mouvement des pieds qui dérangea le rideau. Je vis alors deux femmes !... Mme Lallemand, et... sa voisine Mme *Beugnet* (dont le mari a été prote, graveur en bois, etc. Je ne l'avais qu'entre-convoitée en passant devant sa boutique). C'était cette jolie cafétiste, qu'on a vue depuis au coin de la rue *du Fouarre*... Sa gorge blanche et ferme, entièrement découverte, était dévorée de baisers par mon ancienne hôtesse, tandis que deux mains libertines, mutuellement occupées... Jamais surprise n'égala celle que j'éprouvai ! je crus bonnement que la jolie *Maximine Mâri* était une femme à tempérament, qui, ayant un mari jaloux, n'osait pas s'exposer avec un homme. Dans cette idée, je tournai le bouton de la porte vitrée, et je me présentai... Les deux femmes poussèrent un cri aigu... je les rassurai ; j'offris ardemment mes services à la belle limonadière, employant les expressions qui cadraient avec mon opinion erronée. Ses réponses me parurent inintelligibles. Mme Lallemand me les expliqua. — « Ha, morbleu ! » m'écriai-je, « vous fraudez la nature... De par » Vénus ! vous serez *hommée !* » Et je mis les conditions à ma discrétion future... je n'entendis rien ; il fallut céder. La cafétiste passa la première, parce qu'elle ne voulait pas que j'eusse Mme Lallemand. Mais ces deux femmes se caressèrent pendant la jouissance et elles convinrent que c'était un nouveau ragoût, qu'elles ne connaissaient pas.......... [Lecteur, je te peins ce que j'ai vu, ce que j'ai fait.

Pétrone nouveau, je ne te déguise rien. Connais ton siècle; ou plutôt connais tous les temps! les passions et leurs écarts furent toujours les mêmes; elles eurent toujours les mêmes effets. Dès que l'homme est policé, il a des goûts factices; aussitôt qu'il est dans l'abondance, ses goûts s'exaltent et il devient ce que nous exprimons par le mot LIBERTIN. Il faut que je sois sincère : je dis tout. Peut-être retranchera-t-on quelque chose à ce manuscrit (*a*); mais moi, je dois tout dire. Comment remplirais-je mon but, si, par égard pour les puristes et pour ne pas effrayer les sots, je retranchais de mes turpitudes, et montrais un homme factice, au lieu de l'homme véritable? de quelle utilité serais-je?... Par de belles choses, j'amuserais les *femmelets* et nos petits *Catons*, vertueux faute de sentir ou de forces physiques, et je n'instruirais personne... Dans ce siècle *Robespierriste* et puritain, il faut insister jusqu'à satiété sur des choses aussi simples.]

Je payai la collation. Mme Lallemand descendit, n'ayant pas trouvé sa petite servante; et pendant son absence, la cafétiste, sur quelques offres que je lui fis, me dit franchement qu'elle aurait plus d'hommes qu'il n'en faudrait pour la satisfaire; mais que son goût la portait vers les jolies femme que *voyaient* plusieurs hommes, parce qu'elles n'avaient

---

(*a*) Restif, en écrivant ces Mémoires, ne pensait pas qu'ils seraient publiés de son vivant, et par lui-même.

(N. de l'Éd.)

que des sensations et point d'amour. Elle ajouta qu'elle avait été amoureuse à la rage d'une jolie entretenue qui demeurait à côté *(Spirette)*, parce qu'elle savait que cette fille, très jolie, trompait son payeur. Je lui dis que je ne la comprenais pas. Alors cette *Lesbienne* me détailla tous les écarts de son goût factice et coupable. Ses expressions furent si vives, si révoltantes, que, de ce moment, elle éteignit en moi tout désir de ses charmes : le reste de la séance, je ne caressai plus que Mme Lallemand. Mais alors la cafétiste me l'enlevait avec fureur; de sorte que nous en vînmes à nous battre presque tout de bon.

Je ne me roulai plus que de chute en chute, de turpitude en turpitude, jusqu'au fond de l'abîme de la débauche. J'avais perdu mon âme, le soutien de ma vertu chancelante, CELLE qui me faisait me respecter quelquefois moi-même; et je ne m'étais pas encore entièrement abandonné dans les bras de l'amitié vertueuse. Il ne manquait plus à mon avilissement que deux degrés : celui d'être contagié par une suite de mon libertinage; et celui d'être soldé par une prostituée. Le premier, je l'ajoutai aux autres :... mais le second, jamais! jamais! il me fit toujours horreur!..... Mais avant de tomber dans mon avilissement profond, j'eus encore un beau moment!.....

C'était le 15 Juin 1756, que j'avais eu occasion de voir Mlle GUÉANT (cette belle actrice des *Français)* dans les *Dehors trompeurs* et dans la *Pupille*. Ce der-

nier rôle m'en rendit éperdument amoureux : je l'attendais, quand elle sortait du théâtre, pour admirer encore sa taille, sa figure ravissante, son beau pied, et la voir monter en voiture, ou dans une chaise-à-porteurs; je la suivais, pour l'en voir descendre. Un soir (c'était au mois de Juillet 1757), elle alla fort loin et descendit à l'*Hôtel de Hollande,* où l'on donnait une fête. Tandis que je dévorais des yeux la belle Guéant, qui sortait de sa chaise dans la cour, j'entendis derrière moi une voix qui ne m'était pas inconnue, dire : « *Junie! Junie!* le voilà! » Junie était Mlle Prudhomme, qui me demanda si je voulais entrer? Je ne répondis qu'en lui saisissant la main, que je baisai. Elle m'entraîna, et nous montâmes avec la belle Guéant. Je la fis admirer à Junie, qui me répondit : « Oui, elle est belle, et sage! » Ce mot fit que je baisai le bord de sa robe. Un colonel de Dragons, qui était venu au-devant d'elle de chez l'Ambassadeur, s'en aperçut et lui dit, en me montrant : « Mademoiselle, voilà un de vos admira-» teurs. » La Belle me regarda, et se souvenant de m'avoir vu souvent, elle me sourit. Je venais du spectacle; ainsi j'étais bien mis, c'est-à-dire en habit de lustrine. Mlle Guéant me dit : « Il paraît, Mon-» sieur, que vous êtes des nôtres?... car je vous vois » avec Mlle Prudhomme? — Elle a bien voulu m'in-» troduire; je ne suis qu'un amateur, charmé de » rester, pour vous voir plus longtemps. » La belle Guéant sourit encore, en me disant : « On n'est pas » malheureux, avec une pareille introductrice! »

Nous étions dans la salle où depuis a été le Billard de Beaumarchais. Je vis là Mlle *Hus,* alors si provocante, mais moins belle que Guéant; Mlle *Hallard,* nymphe alors svelte et légère; Mlle *Arnould,* charmante actrice, qui jouait avec tant d'intérêt l'acte de *Psyché,* dans les *Fêtes de Paphos;* la jeune *Rosalie Levasseur,* alors à la *Comédie Italienne :* celle-ci avait un abbé coquet; une *Camargo,* première danseuse aux *Français,* etc. Camargo avait un faraud de fort mauvaise mine. Junie dit à ces deux dernières : « Vous avez chacune votre chacun; moi, voici le » mien. » J'étais bien surpris de cette partie non prévue; mais, caressé par Junie, je m'enhardis. Mme *Favard* fut à côté de moi, à table; je ne sais ce que lui dit Mlle Prudhomme, mais elle rit beaucoup, et alla conter la chose à Mlles Arnould, Hallard et Hus. On se regarda; l'on se fit des signes, que les hommes remarquèrent. Ils demandèrent ce que c'était? — « Rien! » répondit la jeune Arnould. On insista : « Ho! nous parlons des *Travaux d'Her-* « *cule;* et vous autres, vous ne savez ni la fable, ni » l'histoire. » Je la compris, et je rougis modestement. Hallard, après avoir parlé bas à Junie, dit tout haut : — « Cela vaut fait : je te le mènerai, *Gui-* » *mard.* » On se tut ensuite... Le souper fut charmant, avec des fées!... Mais je ne fus pas heureux : je ne voyais, je ne désirais que Guéant, et elle était loin de moi. Prudhomme me devina, et elle le dit assez haut à toutes ses compagnes. Camargo me dit, avec quelque âcreté : « Voilà les hommes!... Hum!

» s'ils avaient affaire à moi... je les punirais... »
Elle me punira bientôt.....

Ce souper délicieux achevé, Rosalie, qui, malgré son extrême jeunesse, avait déjà la voix admirable, chanta quelques vaudevilles; Arnould, *Pâles flambeaux;* Hus joua la scène où elle poursuit en jupon court *M. de Pourceaugnac;* Mlle Guéant rendit la scène de la *lettre,* de la *Pupille;* Mme Favart chanta la caricature des *ris,* de la *Servante-maîtresse;* Guimard, Hallard, Prudhomme et Camargo seconde, essayèrent le ballet de *Médée,* depuis joué sur le théâtre de l'*Opéra.* Un poète, nommé *Robbé,* récita son poème, intitulé l'*Origénisme* (le prince de *Conti* lui avait compté vingt mille francs pour qu'il ne l'imprimât pas); *Piron* nous fit frémir en récitant l'*Ode à Priape,* etc. Enfin, mon tour vint : on me demanda ce que je donnerais ?... Ce fut l'ambassadeur de Venise, *Moncenigo,* je crois, qui m'adressa la parole (c'est le même qui fait un rôle si odieux avec *Ursule,* dans le PAYSAN-PAYSANNE). Je ne m'étais pas attendu à cela. L'Italien, me voyant pair et compagnon avec une jeune danseuse, me prit pour un artiste. Prudhomme m'agaça en me disant : — « Allons! allons! vous avez des faits et gestes; vous » pouvez payer de votre personne tout comme un » autre. » En vérité, je crois que la friponne cherchait à me faire raconter mes prouesses avec elle et Mlle Baptiste!... Elle ignorait que j'avais une aventure bien plus saillante de toutes manières!... Mlle Guéant me dit alors obligeamment : « Nous

» donnerez-vous quelque chose, Monsieur ? » Ces mots furent pour moi l'ordre le plus impératif. Je dis que je payerais volontiers de ma personne, si je pouvais compter sur l'indulgence des auditeurs et de mes auditrices. Toutes les femmes s'écrièrent : « Oui! oui!... — Je suis jeune, sans expérience, » sans talents; et vous venez d'être amusés par les » premiers des acteurs, des actrices de l'Europe; » vous venez d'entendre les coryphées de notre lit- » térature... Je vais paraître bien petit! » (*applaudissements universels, même de l'Italien.*) « Le peu que » j'ai de connaissance du monde, je le dois à Made- » moiselle » (*montrant Prudhomme : applaudissements; grimace du Vénitien*). « Je n'ai pour moi » qu'un cœur sensible, et quelques aventures, dont » une pourra peut-être exercer toute la sagacité de » cette illustre compagnie... — Vous allez en- » tendre! » interrompit Junie, en s'adressant à ses compagnes... — « Car j'ai eu depuis quelques ren- » seignements, non sur le personnel de l'héroïne, » que je ne connais absolument pas, mais sur sa » condition relevée. » (Ici, la jolie figure de Prudhomme s'allongea, et tous les auditeurs redoublèrent d'attention.) Je racontai mon aventure de 1756 chez la Macé, en l'adoucissant beaucoup; je parlai de la calèche du matin; mais je me gardai bien de désigner la livrée... Mon récit fut applaudi, même par l'Italien, parce qu'il n'avait pas eu Prudhomme pour héroïne. Mais elle n'y voulut rien perdre; pendant que les hommes dissertaient sur la dame, qu'on

crut ou la duchesse d'Orléans, ou la duchesse Mazarin (ce n'était ni l'une ni l'autre), Junie racontait l'histoire de notre promenade-dîner au bois de Boulogne.

Il était près de quatre heures du matin : les auteurs et toute la Gravité venaient de partir; le Vénitien seul était resté. Junie dit alors : — « Au dé» nouement ! » Toutes les femmes, Guéant exceptée, s'écrièrent : « Le dénouement !... » Je vis faire des dispositions, dont j'ignorais le motif; les intrigantes, comme Prudhomme, Camargo, Rosalie, etc., plaçaient tout le monde (je crois de concert avec le Vénitien), et se placèrent elles-mêmes... Puis, tout à coup, comme par un jeu de théâtre, les lumières s'éteignirent... On mit une main dans la mienne; cette main me tira, et m'en remit une autre... J'imitai ce que j'entendais, sur celle dont on m'avait remis la main... Quelle orgie !... Elle était digne de l'Italien immoral, joueur, escroc, et qui depuis a péri par ordre du Conseil des Dix... L'ambassadeur de Hollande lui en fit de grands reproches !... Nous fûmes une heure sans lumière, et j'eus toujours la même personne, qui me parut fort tendre !... Ce n'était pas Junie. Je m'étais aperçu qu'un long ruban à nœud coulant me tenait un bras : on me tira fortement. Je suivis, et je me trouvai dans la cour. C'était Junie. — « Va-t'en ! » me dit-elle, « sur-le» champ ! tu as eu Guéant : je l'ai voulu, parce que » je ne pouvais me donner, sans t'exposer, et moi » aussi, et parce que je me suis aperçue que ton *ca-*

» *price* pour elle était extrême!... Elle l'ignore;
» mais il faut que tu le saches... Cependant, je vais
» l'instruire... Va, de peur d'accident. Tu m'as pré-
» férée à Baptiste; j'en ai été flattée, et voilà comme
» je te récompense... Adieu, adieu! » Je lui sautai
au cou, et l'embrassai avec tant d'ardeur, que la
porte du petit bureau, au rez-de-chaussée, depuis
occupé par *Gudin,* ayant cédé, je lui prouvai ma re-
connaissance par le seul moyen qui fût en mon pou-
voir... On nous surprit, par le colonel, amant de
Mlle Guéant. Ce qui produisit un merveilleux effet!...
Il nous crut là pendant toute l'obscurité... La jolie
Prudhomme me quitta, et je ne l'ai plus revue.....
J'ai su depuis que, remontée, elle avait instruit
Mlle Guéant; et que pour lui ôter toute idée de
manque de délicatesse de ma part, elle avait ajouté
qu'ayant vu descendre le colonel, elle s'était fait
surprendre feignant de se donner, afin d'écarter
toutes les traces de la vérité... Passons à mon acci-
dent. Il me vint aussi du théâtre, et de cette partie
imprévue.

Huit jours après, je passais par la rue *Mazarine,* en
sortant de la *Comédie-Française* (*a*). Je me retournai,
au bruit d'une marche légère. C'était Camargo, qui,
m'ayant aperçu devant elle, avait doublé le pas. Je
la saluai le plus honnêtement possible, et marchai à
côté d'elle : — « Ha! c'est vous?... Hé! comment

(*a*) Alors rue de l'Ancienne-Comédie.
(*N. de l'Éd.*)

» avez-vous fait pour venir aujourd'hui au spectacle » chez nous? Mlle Guéant ne jouait pas! » Je lui dis que j'étais venu pour la tragédie, pour la petite pièce, pour le ballet : « Un peu pour tout le » monde... » Je montai chez elle, sans qu'elle s'y opposât. Elle me dit de frapper, et une domestique vint nous éclairer. Elle la renvoya dès que nous fûmes entrés. Nous causâmes comme connaissances. Elle se jarreta... Je suis sûr que *Camargo* première, cette célèbre danseuse de l'Opéra, pouvait avoir plus de talent, mais qu'elle n'avait pas la jambe aussi voluptueusement tournée que Camargo seconde... Je l'embrassai vivement. — « Ho! » s'écria-t-elle, « je ne suis ni Guéant, ni Junie! — » Mais... pour avoir prononcé ces noms sacrés, vous » sauterez le pas! » Et je la renversai. — « Prenez » garde! » me criait-elle, « les sauts sont périlleux! » et celui de *Leucade* noyait l'amour!—De Sapho... » Je vais aussi noyer le mien! » m'écriai-je à mon tour. Ici, Camargo éclata de rire avec tant d'immodération, que je crus que c'était un effet de l'art. Dans ses éclats, elle entrecoupait : — « Il » fait... il fait naufrage... naufrage!... naufrage! — » ...J'ai cueilli la rose! » m'écriai-je enfin. — « Et » moi, j'ai senti l'épine, » dit la Camargo, avec une petite grimace. Elle me traita ensuite fort désobligeamment, en me disant que j'étais de ces *petits coureurs de femmes, fléaux de son sexe; mais qu'autant elle en trouvait, autant elle en punissait*. Je lui demandai si elle était fâchée de mon accolade? —

» — Ho! mon Dieu, non! car je recommencerais. »
A ce mot, je la renversai... — « *L'épine! l'épine!...* »
criait-elle à tue-tête. De sorte que sa chambrière,
qui s'appelait Lépine, arriva tenant un vase, une
éponge, et une seringuette. Elles passèrent dans un
cabinet. Quelques moments après, Lépine vint me
dire : — « Madame se met au lit; elle ne pourra
» pas vous revoir. » Je voulus entrer. Lépine s'y
opposa; mais elle me dit que si je voulais manger
un poulet, elle allait me le servir? J'y consentis,
croyant donner une suite à mon aventure. La soubrette
me servit à boire. C'était une éveillée...
Bien refait, je voulais absolument entrer chez sa
maîtresse, qui me cria qu'elle était *indisposée*... Après
bien des instances inutiles, je lui dis que si elle ne
se rendait, j'allais immoler Lépine à ma rage... Elle
rit. — « Madame! il le fait! » lui cria Lépine. —
« Défends-toi, bec et ongles. — Ha! Madame!... ha!
» Madame!.. » Ce fut toute la réponse de Lépine...
Quelques moments après, sa maîtresse ouvrit, et,
me voyant en œuvre, elle s'écria : — « Hé! petite
» malheureuse! que fais-tu?... » Elle se jeta sur
nous, dit quelques mots à Lépine, et toutes deux me
forcèrent de me retirer.

Je m'en retournai, en réfléchissant à la singularité
de mon aventure, imprévue comme les deux dernières,
et dans ma turgide ivresse, je bénissais le
Hasard, en lui jurant de m'en rapporter dorénavant
à lui seul... Un mot de ma position morale, à cette
époque. La morale que mes frères m'avaient don-

née, et que tout le monde approuvait alors, n'avait absolument pour base que la Religion. Or on a vu qu'entre seize et dix-sept ans, cette base s'était entièrement écroulée. Ma morale n'eut plus alors d'appui, que Madame Parangon, mes parents, M. Collet, Mlle Fanchette, et le respect humain. La mort m'avait enlevé la première et le troisième; l'éloignement les seconds, une inconstance méritée la quatrième, et le chaos de Paris rendait presque nul le dernier. Il résulta de là, que dans mon aveuglement, je me crus permis tout ce que je pouvais cacher... Que ne m'avait-on donné la base éternelle de la Réciprocité? J'avais l'esprit juste, jamais elle ne se fût affaissée... Je vais donner la suite de ces idées, après avoir exposé ma chance.

Huit ou dix jours s'écoulèrent : la piqûre de l'épine de la rose de Camargo s'envenimait cependant; l'inflammation parut; un feu brûlant, comme du temps de Phaéton, s'écoulait de mes veines, et l'eau, imprégnée de feu, brûlait le canal, que jusqu'alors elle n'avait que lubréfié ; de sourdes douleurs, semblables à celles qui faisaient crier si douloureusement à Daivd : *Lumbi mei impleti sunt illusionibus!* m'empêchaient presque de me redresser!... Il fallut me confier à Loiseau... Nous eûmes recours à un homme de l'art, nommé *Lacan*. Je dois le dire ici; ce n'est pas aux chirurgiens qu'on doit s'adresser pour la *syphilis :* ils n'y sont que des charlatans fort gauches, et les charlatans, comme *Nicole*, *Algeroni*, etc., y sont les

vrais médecins. Mon ami le docteur *Gilbert de Préval* m'en donnait pour raisons qu'ils ne connaissent que l'ancienne méthode insuffisante de traiter par le mercure ; que cette méthode demandait des attentions infinies, que les chirurgiens ordinaires négligeaient ; au lieu que ces *ad hoc* avaient un traitement victorieux, et point assujétissant ; ce qui le rend immanquable... Lacan me saigna pour commencer. Et cette saignée inutile me bouleversa le sang, mêla les humeurs, en me causant un évanouissement de trois quarts d'heure... Le traitement fut long, par mon défaut d'expérience, et la négligence de mon *Esculape*... J'étais presque guéri, et cependant j'allais toujours chercher des bols. Un jeune homme, très joli garçon, mon *frotteur,* me les remettait. Un jour, il était absent; j'en voulais néanmoins absolument avoir. Une servante me fit parler à Mme Lacan, jeune et charmante personne, que je n'avais qu'entrevue. Elle me fit entrer : « N'êtes-vous pas Mon-
» sieur Nicolas, dont *Labadie* m'a tant parlé ? » (Labadie était le garçon). — « Oui, Madame. —
» Mais vous devez être guéri ? Vous vous abîmerez
» l'estomac, avec vos bols !... Voyons ?... » (Elle m'introduisit dans un cabinet)... « Défaites cela...
» Un peu de rougeur... mais... plus... d'écoule-
» ment... » (sa main douce pressa tout)... « Sentez-
» vous quelque chose ? — Un grand plaisir ! » répondis-je... — « Ce n'est pas là ce que je vous
» demande, » reprit-elle sévèrement ; « je m'in-
» téresse à votre santé, parce que M. Loiseau m'a

» dit du bien de vous, que M. Lacan vous néglige,
» et que Labadie, je ne sais par quel motif,
» semble vouloir éterniser votre traitement. » Elle avait continué de m'examiner, en parlant. Je ne pus y tenir, et... *eruperunt fontes vitæ*... Mme Lacan examina froidement le résultat... et me dit : — « Vous
» êtes guéri. » Elle me donna un petit flacon de *sel de Saturne,* une petite seringue, et me dit la manière.
— « Ne voyez plus ni Camargo, ni ses pareilles;
» ces femmes-là n'ont jamais eu ni vraie beauté, ni
» vraie bonté, ni vraie santé. » Elle me renvoya. On ne saurait imaginer combien je fus émerveillé du stoïcisme, de la froide tranquillité de cette jeune et jolie femme ; et cette tranquillité ne ressemblait pas à la *passiveté* blasée de Camargo, qui *s'exclamait* sur des idées disparates. aux moments où elle aurait dû crier de plaisir...

L'assurance de ma guérison me mit d'abord du baume dans le sang ; mais bientôt, retombé au fond de mon propre cœur, je me méprisai souverainement moi-même. Cette idée me frappa si vivement un jour, en traversant le Louvre ; j'éprouvai un sentiment si profond, si pénétré de mon incapacité absolue, que restant immobile à considérer ceux qui passaient, j'eus cette dégradante pensée : « Il
» n'est pas un homme là, qui n'ait un état plus
» avantageux que le mien ; qui ne puisse se former
» un établissement ! Et moi, je ne saurais me suffire
» à moi-même ! Je ne saurais me gouverner moi-
» même... » Je me conduisis d'après cette idée

funeste; j'abandonnai toute étude, toute littérature; je végétai comme les brutes, les automates, que je venais de mettre au-dessus de moi : je me regardai comme un homme perdu, sans état à jamais; je m'avilis moi même ; je dedaignai de chercher à faire considérer un être aussi méprisable que je me le trouvais, en lui conservant l'honneur et les mœurs... O fatale *humilité!* tu m'as plus fait de mal que la débauche, dont tu fus la fille et la mère!... Plongé dans cet état abject, j'y trouvai une sorte de repos; je me sentis débarrassé de la peine de songer à moi-même : assis au dernier degré, plus de chutes à craindre; je ne pouvais choir plus bas. [J'ai fortement exprimé cette affreuse situation dans le PAYSAN-PAYSANNE PERVERTIS]... Je cachais peu ces nouvelles dispositions à Loiseau, à Renaud, à Boudard; Gaudet y aplaudissait; le second et le troisième ne les considéraient que comme une sorte de philosophie cynique; mais le premier, sentant la grandeur du péril, s'attacha plus fortement à moi. Nous devînmes presque inséparables; et ma conduite, dont il fut témoin, l'inquiéta : il fut le premier qui dit à mes deux autres amis, que cette philosophie prétendue était une maladie de mon âme, si dangereuse, qu'elle pouvait lui donner la mort!... Il avait raison: si ce digne ami m'avait alors manqué, je ne sais ce que je n'aurais pas fait! J'étais environné, dans l'imprimerie, des gens les plus corrompus; il y avait un *Van Wolxem* surtout, qui annonçait les plus mauvaises dispositions, tant pour le vol, que

pour le *maquerellage*... Mais Loiseau me soutint; et s'il ne me préserva pas du libertinage, du moins il m'éloigna de la bassesse, en me forçant, par son amitié, à me conserver quelque estime. Cependant, les dimanches et les fêtes, j'échappais à ses soins et à ceux de Renaud; souvent, après les avoir accompagnés à la promenade, si nous n'avions pas de femmes avec nous, je les abandonnais, m'esquivant seul, pour retourner à Paris, goûter de crapuleux plaisirs, avec le sexe qui pouvait seul me les donner, n'importe de quelle nature ils fussent; je ne vivais, je ne respirais, je n'étais heureux ou malheureux que par les femmes : je l'ai déjà dit; je le répète ; peut-être le redirai-je encore.

Un dimanche, que j'étais allé avec mes trois amis, prendre l'air au Bois de Boulogne, l'absence du sexe adoré me fit éprouver l'affaiblissement de *Cacus*, lorsqu'il ne touchait pas la terre. Je n'y pus tenir! Je les quittai furtivement, au moment où l'on entrait pour se rafraîchir, et je regagnai Paris, dans le dessein d'aller à l'Opéra. Je pris par le premier guichet du Louvre, celui qui aboutit à la rue *Fromenteau*. J'avais vu au coin de cette rue, et de celle *Beauvais* à celle *Jean-Saint-Denis*, des *filles* que j'avais trouvées jolies. Elles n'y étaient pas. J'avançais par la dernière rue, pour aller gagner l'Opéra, lorsque, levant les yeux, j'aperçus devant moi, de l'autre côté de la rue *Saint-Honoré*, au troisième, une petite figure, qui me paraissait charmante!... J'allais, j'allais, les yeux fixés sur elle, sans écouter, sans

voir les agaceries des *quouines* qui bordaient chaque côté de cette rue infâme... Parvenu dans celle *Saint-Honoré,* la jeune personne, qui pinçait une harpe, me remarqua. Mes regards lui parlaient. C'était une enfant. Elle me fit signe de monter, par un geste et un sourire charmant!... Je m'élançai dans son allée, curieux de voir une fille publique, qui cultivait un talent agréable. Elle vint m'ouvrir elle-même; et je fus surpris de trouver une nymphe, qui me parut environ treize à quatorze ans, de la plus séduisante figure!... C'était une des Grâces, ayant un sourire délicieux, l'air vif et doux, le son de voix mélodieux, enchanteur; la taille fusée, mais animée par une gorge déjà refluante sous la gaze... Enfin on voyait tout en elle, propreté, goût, et jusqu'à la pudeur, à jamais bannie de ces abominables lieux... Je tire un écu (taux des *femmes* que j'estimais le plus). Elle me dit : — « *Maman* n'y est pas; garde » ton argent, pour me voir un autre jour... » Elle m'embrassa, s'assit sur mes genoux, et me dit des douceurs. Elle avait refusé mon présent; ainsi je ne pouvais la soupçonner d'adresse avide. J'étais surpris, enchanté, ravi!... Je ne sentais pas de désirs; je n'avais que de la tendresse... J'éprouvais pour cette jeune infortunée, qui me livrait tous ses charmes à peine formés, le même respect que j'aurais eu pour Fanchette Collet en présence de sa sœur... Ma guérison était achevée; mais je n'en étais pas encore assez assuré; je m'en tins aux plus vives caresses. L'aimable fille me les rendait de la manière

la plus douce et la plus voluptueuse. Elle ne m'avait rien chanté, quoique je le désirasse; c'eût été une distraction. Je lui demandai son âge. Elle sourit : — « Devine? — Mais quinze à seize ans? — Dix-» sept, » répondit-elle. — « Je ne l'aurais pas » cru, » repris-je; « mais vous êtes sitôt usées, » dans votre état, qu'à quinze ans, vous en parais-» sez vingt. » Une *marcheuse*, qui rentrait, nous entendit : — « Vous êtes connaisseur! » me dit-elle aigrement, croyant que j'avais dit que la jeune personne paraissait vingt ans. — « Je badinais, » reprit l'enfant, « je ne veux pas vous mentir : c'est » elle qui a raison, à peu près. » La marcheuse regardait par notre fenêtre. — « Voici *Madame!* » nous dit-elle. A ce mot, voyant l'enfant embarrassée, je sortis... Je m'en retournai sans remords : ce qui ne m'était pas encore arrivé, depuis que je voyais des prostituées. Je fus tranquille, content de moi, après une séance *pure*, de près de trois heures, dans un mauvais lieu! Un rayon de mon ancienne vertu se fit jour dans l'abîme fangeux de mon cœur! je me retrouvai honnête, et ce fut avec étonnement!...

C'était Zéphire!... Le lendemain, j'allai travailler avec ardeur, comme si j'avais senti ce que m'était Zéphire; je disais à tout moment à moi-même : « Quel dommage!... si jeune!... je l'adore-» rais!... » La semaine s'écoula dans ces idées.

Le dimanche matin, je palpitais de joie, en songeant que je verrais Zéphire... Loiseau vint me pro-

poser une partie. — « Non! » répondis-je nettement, « j'en ai une meilleure. » Et, à cette occasion, je lui dis un mot de Zéphire. Il sourit de pitié!... Puis il me fit des remontrances amicales. Je lui répondis par ce mot de Borne d'Auxerre (le même qui m'apostropha derrière la Cité la soirée de mes remords du 14 Auguste 1753), par ce mot de Borne à sa mère, qui vint avec un exempt les surprendre au lit, lui et sa maîtresse : — « Morbleu! ne l'appe
» lez pas *catin!* elle ne couche avec moi que parce
» qu'elle m'aime; elle est plus honnête femme que
» vous... » Mon aveu fit que Loiseau m'épia, et qu'il entrevit le nouvel objet que je préférais à mes amis. A trois heures, je retournai voir Zéphire. Elle me reçut avec transport; la sympathie avait été réciproque, mais cependant plus forte en elle. — « Ha! » me dit-elle, « j'ai parlé à maman comme il faut!...
» Ma sœur *Manon*, et toutes nos demoiselles, ont
» un *ami;* moi seule je n'avais personne, et c'est
» moi, quoique vierge encore, qui rapporte le plus...
» J'ai bien dit à maman, que je voulais avoir un
» *ami*, qui fût un honnête garçon, et non pas un
» escroc, ni un espion, comme les autres; que
» c'était bien assez que j'eusse *la* plus de peine, et
» que je reçusse tous les plus vieux; qu'il fallait
» m'en dédommager par quelqu'un de jeune et
» d'honnête; que je venais de faire la connaissance
» d'un garçon bien doux, pas ivrogne, pas joueur,
» pas libertin, pas méchant, pas escroc, pas espion,
» bien aimant, et que je le voulais, pour l'aimer de

» tout mon cœur... Maman m'a répondu, qu'il
» valait mieux un espion, afin d'être plus sûrement
» averties, en cas d'enlèvements : que c'était un
» moyen de se faire bien venir de la Police, qui
» nous donne à certains espions, comme on donne
» à d'autres l'*escroquage* de certains billards : au lieu
» qu'en ayant un honnête homme, il ne pourrait
» jamais nous prévenir des *polices*, ni même se trou-
» ver à nos parties, et qu'ainsi j'en serais alors
» privée. Elle a répété, que la Police *aimait* que
» nous eussions les *espions*, parce que c'était un
» salaire à sa décharge que ce qu'ils tiraient de nous,
» et que nous étions *soutenues* par cette raison, plu-
» tôt que pour notre utilité et les services que nous
» rendons au public... Mais j'ai si fort insisté,
» qu'enfin elle a consenti. Elle va venir. » Zéphire
sonna. Je ne savais que répondre à ce discours inat-
tendu !... La *maman* arriva ; car c'était véritablement
la mère de Zéphire. J'étais couvert d'un grand cha-
peau, que je n'ôtai pas. — « Voilà mon *ami,* » dit
l'enfant; « *Dulis*, » (j'avais déjà pris ce nom avec
les actrices et Monnet), « *Dulis,* voilà ma mère...
» Salue-la... » Je me levai, et m'inclinai si profondé-
ment, sans parler, qu'elle ne vit pas mon visage...
Mon air honnête, mon costume, mon silence même,
confirmèrent ce que Zéphire avait dit de moi... Mais
j'étais honteux ; je n'osais envisager la monstrueuse
maquasse qui prostituait l'enfance de sa fille, et je
puis dire que je ne la vis pas. (Hé ! quand je l'aurais
regardée, était-il possible que je la reconnusse, chan-

gée comme elle devait l'être?) — « Allons! » me dit la marâtre, « puis qu'elle vous veut, qu'elle vous » aie donc. Tout ce que je vous recommande, c'est » de ne pas lui faire perdre son temps; de ne la » mener ni au cabaret, ni aux guinguettes. Du reste, » vous ferez tout ce que vous voudrez, et je la » laisse maîttresse d'en agir avec vous à sa fantaisie. » Mais songez bien que n'étant pas un de *ces Mes-* » *sieurs* » (les espions, les escrocs, souteneurs ordinaires des *filles* un peu au-dessus de celles abandonnées aux Gardes-Françaises), « vous n'avez pas le » droit de la *faire chanter* malgré elle » (terme technique, pour signifier : *faire contribuer une fille);* « car j'y mettrais bon ordre... Je vous laisse en- » semble... Elle est pucelle au moins! et puisque » c'est une satisfaction pour elle que vous ayez sa » fleur, vous l'aurez... Comment vous appelez-vous? » Elle a dit Dulis, je crois?... Car il faut que je donne » votre nom à M. Maret, notre inspecteur, afin qu'il » ne mette pas Zéphire en à-compte pour un de ses » gens. » Après l'assurance que je lui donnai, par signes, d'en bien agir avec sa fille, elle sortit. La *matrullé* crut m'entendre; mais je me promettais cent fois plus qu'elle n'espérait. Mon air lui avait plu; elle fut charmée que sa fille, encore si jeune, eût un jeune homme honnête, sans usage, timide, qui ne lui ferait pas venir le goût des liqueurs fortes, et ne la forcerait jamais à passer des nuits dans de crapuleuses orgies; elle se flatta que je ne don-

nerais à Zéphire que de bons conseils, propres à la rendre et tranquille et rangée...

Resté seul auprès de Zéphire, je sentis croître mon goût pour elle... Je lui... demandai ses faveurs, avec les expressions les plus tendres... Elle me pressa contre son cœur; elle me conta tous les dégoûts qu'elle éprouvait journellement, et combien elle était ravie de s'en dédommager avec moi!... Elle se livra tout entière; et cette jouissance cent fois plus donnée qu'arrachée à la jeune vierge, fut délicieuse!... Je retrouvais le bonheur enfin! mais j'étais étonné de l'asile qu'il avait choisi pour m'attendre!... J'oubliais l'univers dans les bras de Zéphire; j'oubliais son état à elle-même : mais on me le rappela cruellement le soir!

A la chute du jour, on la sonna. C'était l'heure à laquelle tous les *amis,* quels qu'ils fussent, devaient quitter les *filles*... Zéphire me le dit, et ce fut un coup de poignard dans mon cœur... En sortant avec quelque précipitation, j'aperçus un vieillard, ou plutôt un squelette, qui allait me succéder. Je fus si désagréablement affecté, que je résolus de ne plus revoir l'aimable enfant qui venait de me procurer des moments si doux!... Je m'en allai pensif, rêveur... Je cherchais à m'avilir moi-même, pour me mettre au niveau de Zéphire prostituée; et je sentis que ce n'était pas la conscience de ma dignité qui me retenait, mais une jalousie machinale, qui me faisait obscurément désirer que ma maîtresse, quoique *fille publique,* fût à moi seul, bien que je ne

pusse la tirer de son état malheureux. C'est-à-dire, que je voulais l'impossible.

Le dimanche suivant, je sortis, avec la résolution de ne pas aller chez Zéphire. Je marchais dans cette volonté ferme; et cependant mes pieds me conduisirent au bas de son escalier; ils me montèrent, contre ma détermination raisonnée. Je me trouvai donc à sa porte malgré moi : mes mains me trahirent comme mes pieds; je frappai en me dépitant... Et cependant j'entrai... Notre entretien aurait encore été délicieux, si je l'avais cru imperturbable. Mais à tout moment j'imaginais entendre l'infâme sonnette... A la fin néanmoins, enchanté par ses caresses, l'illusion commençait à naître, lorsque la détestable sonnette vint rappeler mon amante à l'infamie de sa profession. Je revis le même vieillard... et je sortis l'âme navrée : un objet nouveau m'eût peut-être moins affligé. La semaine s'écoula dans de continuelles incertitudes.

Le samedi, à l'instant où l'on venait de faire la banque (*a*), il survint à Claude Hérissant un mémoire pressé du seul avocat pour lequel il imprimât de ce genre d'ouvrage : c'était son ami. Tous les ouvriers à la casse étaient partis; je restais seul, occupé à finir ma tâche : et, à cette occasion, je vais rendre compte de la manière dont je travaillais.

J'étais ce qu'un maître imprimeur pouvait appeler rangé : c'est que je ne faisais pas de jours *blancs*

(*a*) La paye des ouvriers imprimeurs. (*N. de l'Éd.*)

dans la semaine, et jamais de *ribote*. Je venais le lundi à sept heures; je corrigeais *à la pointe* mes épreuves, lues et corrigées à la plume, par le prote ou par l'auteur : cette journée était tout entière consacrée aux corrections. A quatre heures et demie, ma tâche achevée, j'allais à l'un des deux ou trois spectacles ouverts. Le mardi, je venais au travail à six heures; je composais huit pages *in-12* de *cicéro,* caractère et format de cet ouvrage-ci, payées huit sous la page (*a*), et j'achevais mes *fonctions,* c'est-à-dire, corrections d'épreuves, *desserrage* de lettre, *imposition de formes,* etc... Le mercredi, je venais à cinq heures, et je faisais onze pages, avec quelques fonctions, des *secondes*, etc., outre une *distribution* copieuse, c'est-à-dire la *remise* en casse des caractères qui *composaient* une feuille imprimée, pour en *recomposer* une autre... Le jeudi, je venais à quatre heures, avec mon hôte Sellier, imprimeur à la presse, et je faisais douze pages... Le vendredi, je venais encore à quatre heures, et je faisais quatorze pages; je ne m'en allais qu'à dix heures du soir, afin de *distribuer*... Le samedi, je me levais à trois heures, avec mon hôte, et je faisais seize ou dix-huit pages... Je travaillais avec tant d'action, les deux derniers

---

(*a*) L'édition originale de *Monsieur Nicolas* est imprimée avec toutes sortes de caractères ; mais la page où se trouve ce récit est effectivement en *cicéro*. Elle a trente et une lignes de 40 lettres (en comptant les espaces), soit 1240 lettres en tout, plus le titre courant entre deux filets.

(N. de l'Éd.)

jours de la semaine, que j'en avais les mains absolument couvertes de taches rousses (*a*)... Le dimanche matin, j'avais seul le privilège, chez Claude, de venir remplir ma casse, et j'y faisais rentrer ordinairement une feuille, ou vingt-quatre pages, en *survidant.* J'allais ensuite chez mon perruquier *Lebon,* beau-frère de mon ami Boudard, même rue *Notre-Dame.* Lorsque j'étais coiffé, j'allais dîner chez mon hôtesse, rue *Galande.* Je donnais le reste de l'après-dînée au plaisir. Le lundi, je recommençais. Une fête me faisait toujours perdre six francs sur ma semaine, par le dérangement qu'elle occasionnait, quoique je travaillasse le matin... Revenons au samedi soir, et au mémoire de l'avocat.

Claude vint me prier de travailler le lendemain, et d'amener avec moi un de mes confrères, qui sût bien lire, l'écriture étant indéchiffrable. Il savait qu'ordinairement les ouvriers qu'on fait travailler le dimanche abattent peu d'ouvrage. Il ne me connaissait pas encore, n'ayant rien eu de pressé à faire chez lui. J'étais en train le lendemain à six heures : mon camarade, un Liégeois, nommé *Colin,* depuis marchand tripier, parut à huit. Il fit quelques lignes, et s'en alla. Claude vint me voir à midi, pour savoir où j'en étais. Il fut surpris d'apercevoir la fin de la première copie : j'avais déjà *composé* quatre pages in-folio, ou une feuille de *gros romain.* Il me fit mille caresses. Je lui dis, que lorsque l'ouvrage était pressé,

---

(a) Restif écrit *rouches.* *(N. de l'Éd.)*

c'était mon usage de me prêtrer à l'avancer. Il fit monter son dîner à l'imprimerie, et, pour ne me pas déranger, nous le mangeâmes ensemble. Je dînais brièvement : sept minutes environ suffisaient à mon repas. Claude était enchanté! Il descendit. Colin ne revint pas. Cependant j'eus fini le mémoire à dix heures du soir, et Claude étant remonté, il emporta les *épreuves*. L'avocat, encore plus satisfait que son imprimeur, le remercia d'avoir mis du monde, et promit un écu par ouvrier. — « J'en ai » mis dix, » répondit Claude en riant. — « Hé bien, » ce sont dix écus : les voilà. Ne les donne, mon » ami, qu'à l'instant où l'ouvrage sera corrigé; mais » fais les voir, pour encourager. » Claude m'apporta les épreuves; il fut convenu que je passerais la nuit, pour corriger les trois feuilles, très chargées de changements. Claude la passa, pour m'aider; il me servait de manœuvre, m'apportant les lettres dont j'avais besoin. A six heures du matin, les trois feuilles furent corrigées, et prêtes à mettre sous presse. C'était un coup d'or pour les parties. L'avocat parut à sept heures : on cousait son mémoire. J'étais encore seul à l'imprimerie, les ouvriers n'arrivant que tard, ce jour-là. — « Je veux voir les » *compositeurs,* » dit l'avocat, « pour leur témoi- » gner ma satisfaction; j'ajoute six francs, et la » partie ne m'en dédira pas.» Claude le conduisit.— « Les voilà, » lui dit-il. — Je n'en vois qu'un. — » C'est aussi le seul compositeur qui, depuis samedi » soir, a fait tout ton ouvrage... » En même temps,

Claude me remit les dix écus ; y joignit douze francs, neuf pour trois feuilles de composition, à trois livres, et trois livres pour ma nuit ; l'avocat me donna les six francs qu'il venait de promettre. J'eus ainsi quarante-huit livres pour trente-six heures de travail, et beaucoup de compliments. Ce ne fut pas tout ; Claude me prit en amitié ; je devins son ouvrier de confiance, son ami ; notre intimité fut telle, qu'il me conta les particularités les plus secrètes de son ménage, et jusqu'aux secrets de sa femme... [*Enumeravit mihi quoties prima nocte, et quadraginta noctibus sequentibus, dilaceraverat conjugem : nesciebat quem alloquebatur ! Addidit a se uxor (a) inducias petiisse...*] Il ne passait pas un jour sans venir causer avec moi, et me faire des confidences.

Il avait deux voisines charmantes, qui occupaient le second de la maison d'à côté, où sont des petits balcons. Je remarquais depuis longtemps la plus jeune des deux sœurs ; j'en avais quelquefois parlé avec éloge à Claude. C'en fut assez ; il voulut m'obliger, en me les montrant de près : il les invita, avec leur maman, à venir voir l'imprimerie, Claude et sa femme les conduisaient ; elles arrivèrent au moment où deux jolies grisettes, Mlles *Edmée* et *Reine Giraud,* filles d'un ouvrier à la presse de la maison, venaient d'entrer dans notre chambre, avec Mlle *Manon Lavergne,* notre voisine, cousine de notre prote et de Bonne Sellier. Il leur fit parcourir toutes

---

(a) Il faut lire *uxorem,* bien entendu. *(N. de l'Éd.)*

les chambres, et enfin, il les amena dans la mienne. J'occupais un petit cabinet, caché par un rideau de papier. — « Voulez-vous voir mon solitaire ? » dit-il aux deux Belles. Et il souleva le rideau. Je les saluai, d'une manière qui me distinguait un peu des automates qu'elles venaient de visiter. J'offris à la plus jeune de lui imprimer son nom sur le bras, sans lui faire du mal. Après bien des difficultés, sur ce que je lui dis que je venais de l'imprimer à la jeune Lavergne et à ses deux amies, elle y consentit enfin. Je mis le nom, qui me fut dicté par la mère, *Julie Du Rumin,* pendant que Mme Hérissant parlait *robes* à la petite Lavergne : et j'ajoutai, *que j'adore.* C'était une imprudence, mais que j'espérais qu'on regarderait comme un badinage. J'imprimai le nom sur le satin du plus beau bras. Je poussai très légèrement le *que j'adore;* mais enfin il était visible. On ne lut que le nom. J'imprimai celui de la sœur aînée, *Sophie Du Rumin,* mais j'avais ôté le mot fatal ; ensuite celui de la mère. Les trois noms imprimés, j'étais comblé d'avoir touché le bras de la Belle journellement admirée, et que je n'espérais pas de voir jamais de si près. Ma joie fut de courte durée !... Claude, entre autres défauts, avait celui de l'hypocrisie religieuse, et de la plus grande dureté envers son épouse, alors très aimable (1)... Les dames

(1) Elle est désignée, dans la 1re Nouvelle du XXXIXme vol. des *Contemporaines,* sous le nom de Madame Q*-de-deux-points,* comme la belle Mme *de la Guette* l'est sous celui de la principale héroïne.

montrèrent leurs noms à Mme Hérissant, qui les voulut lire. Claude dit que c'était lui qui les avait imprimés. A bien dire, ce n'était pas un mensonge ; le maître fait tout ce que les ouvriers font pour lui. Mme Hérissant lut d'abord sur le bras de la mère ; ensuite sur celui de la sœur aînée ; enfin la belle cadette lui présenta le sien : *Julie Du Rumin, que... j'adore.* — « Que vous adorez, Monsieur ! » dit Mme Hérissant à son mari. Comme il en était quelque chose, Claude rougit, pâlit, violit, bleuit de rage et de colère. Ce fut à moi qu'il s'en prit. Il me lança un regard terrible ! et de ce moment il cessa de me parler ; il ordonna au prote Lavergne de me donner des dégoûts : mais, comme je l'ignorais, je souffris longtemps. Enfin, je découvris que j'étais l'objet de sa haine, et je quittai sa maison, pour aller travailler dans celle d'*André Knapen,* jeune imbécile alors, qui est aujourd'hui, dans sa communauté, un sot important (1)... Revenons au dimanche du *mémoire,* où je ne sortis pas.

Je n'avais pu rendre ma visite forcée à Zéphire. Le lundi, je fis les fonctions de mon labeur ordinaire, et je remplis ma semaine entière. Mais le dimanche je ne pouvais résister à l'envie de revoir Zéphire. Loiseau, qui avait résolu de m'accompagner chez

---

(1) Hé ! qu'ai-je dit ? Il a un fils auteur du *Courrier lyrique !...* Ce n'est pas ce qui me donne des remords : mais j'ai dit qu'il a une fille charmante (aujourd'hui veuve *de la Guette*) ; et sous ce point de vue, il est très respectable !

elle le dimanche précédent, ou de me suivre pour savoir ce que je deviendrais, et qui m'avait attendu vainement auprès de Zoé Delaporte, me proposa de sortir avec moi. J'y consentis, et je le menai chez Zéphire. Il entra; il la vit. Sa présence contraignit à peine les tendres reproches qu'elle me fit; mais il me prit en particulier, pour me faire des observations amicales, sur l'inconvenance de l'amour dans un lieu pareil. Cependant il resta toute la séance entre Zéphire et moi. Le soir, à l'heure du maudit vieillard, on sonna Zéphire; je le vis encore, cet homme abhorré! Loiseau le vit comme moi, et nous sortîmes.

Nous marchâmes en silence : j'étais concentré... Enfin, près de notre demeure, j'éclatai par ces mots : « Non! je ne la reverrai plus! — O mon » ami! » me dit Loiseau, « j'attendais cette réflexion! » Quel rôle nous venons de faire! comme nous ve- » nons de sortir de cette maison!... » Je l'écoutais, dans une sorte d'anéantissement. Nous rentrâmes, et me jetant sur un siège, le visage voilé de mes deux mains, je m'écriai : « O Rose! si tu voyais » mon humiliation, comme tu triompherais!... Fille » orgueilleuse, comme tu t'applaudirais de ta morgue » impertinente!... Je suis l'amant... d'une fille » perdue... O Colette! que j'ai si douloureusement » regrettée, qu'avec justice on m'a ôté votre » sœur!... Que suis-je en ce moment, et qui l'aurait » prévu! Moi! moi!... » Je me tus; mais ma honte et ma douleur furent telles que je fus bien aise de la

mort de Mme Parangon!... Le blasphème est écrit, je ne l'effacerai pas!... Loiseau voulut me consoler. Il n'y réussit guère en ce moment. Cependant ma confiance en lui se fortifiait... Je le voyais tous les jours. Il entra chez André Knapen avec moi, et nous travaillâmes ensemble; nous fûmes inséparables. Un jeune homme appelé *Héraut*, depuis comédien de province, se joignit à nous : je quittai la maison de Bonne Sellier, et je me logeai seul dans la petite rue *Sainte-Anne-du-Palais* (*a*), au cinquième, chez un fruitier-afficheur. J'étais un peu plus mal que dans la rue *Saint-Julien-le-Pauvre,* puisque ma chambre n'était qu'un grenier, tapissé d'affiches de comédie, collées à cru sur les lattes; mais j'étais plus avili, et moins difficile. O Colette! si vous aviez vu votre *ami,* dans ce triste réduit, sur un mauvais grabat, n'ayant pour tous meubles que deux chaises et une table brisées, une vieille cassette sans fermeture, pour serrer ses habits! Une chatière, *ajourée* par deux carreaux de papier huilé, lui servait de fenêtre!... Loiseau devint mon ange tutélaire; il épura mes mœurs (mais Zéphire m'avait rendu le sentiment de la vertu!)... Je cessai de voir Gaudet, ou du moins de partager ses plaisirs crapuleux; car j'aurais mieux aimé mourir que de le mener chez Zéphire! Je ne vis plus cette jeune fille elle-même;

(a) Dans la Cité, entre la Sainte-Chapelle et la Seine; c'est probablement la rue Mathieu-Molé actuelle, précédemment rue Boileau. *(N. de l'Éd.)*

je m'en crus oublié au bout de quelque temps; ou plutôt je ne pensai pas que jamais je l'eusse intéressée... Dans ma nouvelle situation, je devins triste, mélancolique; mes anciens chagrins, concentrés dans mon cœur, me travaillèrent intérieurement et détruisirent ma santé..... je tombai sérieusement malade... Loiseau ne m'abandonna pas; il me soigna; sa fidèle amante, Mlle Zoé, me veilla, tandis que mon unique et vertueux ami prodiguait sa peine et ses sueurs, en travaillant pour nous deux. Il vendit la moitié de ses habits; il emprunta de Mlle Zoé Delaporte, qui alla pour nous jusqu'à l'épuisement. Mais ces deux tendres amis avaient d'impérieux devoirs, et malgré leur zèle ardent, je restais les trois quarts du temps seul et sans secours.... Il me survint un étouffement périodique, qui durait vingt-quatre heures. On prétend qu'il était occasionné par les frictions mercurielles que m'avait prodiguées, sans nécessité, le jeune Labadie, et par les bols pris intérieurement, que me prodiguait également mon ami *Bonnet* l'apothicaire (1). L'étouffement croissait pendant huit heures; il était huit heures au plus haut période, et pendant les huit dernières il décroissait insensiblement. J'étais ensuite d'une faiblesse à tomber d'un souffle.

---

(1) Jeune homme, depuis marié, à Auxerre, à la sœur aînée de Mlle Lalois.

Loiseau était désolé de cette attaque singulière, qui les obligeait, lui ou Mlle Zoé, de me garder tant qu'elle durait. Nous n'avions plus de fonds, ni presque plus d'habits; il allait être forcé de m'abandonner, pour aller travailler, et gagner; je l'en pressais moi-même, quand il lui vint dans l'idée d'emprunter un louis ou deux à quelques compatriotes ses anciens familiers, nouvellement arrivés à Paris, et logés rue Sainte-Anne, butte Saint-Roch. Il y courut, se proposant en même temps de prier Bonnet de venir me voir, et de me procurer quelque soulagement.

Au coin de la rue *des Bons-Enfants,* il fut aperçu par Zéphire, qui le reconnut. Elle descendit précipitamment, malgré le désordre de sa parure du matin, et le joignit vis-à-vis le *Palais-Royal.* — « Monsieur ? » lui dit-elle timidement, « savez-vous » si M. Dulis est à Paris ? — Oui, oui, Mademoi- » selle, il y est. — Ha ! peut-il rester si longtemps » sans me voir ! — Et que voulez-vous qu'il vienne » chercher auprès de vous, dans son état ? — Dans » son état ? Serait-il malade ? — Il y a longtemps... » Mais je suis pressé ; il est seul. Adieu, Mademoi- » selle. — Ho ! sa demeure ? — Il n'est pas en » situation... où vous... puissiez le voir. — Je vous » en prie ! sa demeure ? — Rue *Sainte-Anne.* — » Ha ! ce n'est pas loin ? C'est vers la rue *de Riche-* » *lieu ?* — Ce n'est pas celle-là !... Adieu ! adieu ! » Ma'm'selle !... » Et il s'enfuit avec précipitation, rougissant d'être vu en conversation avec une

jeune fille à peine sortie de l'enfance, dont l'arrangement indiquait l'état.

Zéphire ne connaissait pas ma rue *Sainte-Anne;* mais elle avait entendu dire qu'il y avait quelquefois à Paris deux et trois rues du même nom. Elle remonta chez elle, s'habilla décemment, quoique en parure, demanda secrètement à Manon le chemin des deux rues *Sainte-Anne*, et ayant deviné la mienne, elle prit tout ce qu'elle pouvait d'argent et de bijoux, profita de l'absence de sa mère, et s'échappa seule. Elle arriva par la cour de *Lamoignon*, traversa les salles du *Palais de Justice*, en demandant à chaque pas, et parvenue dans ma petite rue, elle me nomma. Personne ne me connaissait. — « Voyez » les hôtels garnis, » lui dit quelqu'un. Zéphire me demanda en trois endroits, et parvint enfin au taudis mal garni de mon hôte le fruitier-afficheur-crocheteur (car il cumulait ces trois offices). Elle demanda M. Dulis ? — « Je n'è pâ M. Dulis. Qu'êt-i' ? — Il » est mon cousin... malade. — Ha ! j'è in malade, » là-haut. — C'est lui ! — Hé ben, montez au cin- » tième. — Est-il bien soigné ? — Non. — Que lui » manque-t-il ? — Du bouillon. — Voilà six francs, » ayez-lui un chapon, quatre livres de bœuf, et » le reste ; faites-lui un bon pot-au-feu, et en atten- » dant, si vous en aviez... — Oui, oui. » Elle monta vivement. Arrivée à ma porte, elle y trouva la clef. Elle entr'ouvre ; elle reconnaît, sur une chaise boiteuse, le seul habit qui me reste... Sûre alors, elle entre, sans que je tourne la tête, car les moin-

dres mouvements me causaient de la douleur; d'ailleurs, les huit dernières heures de ma crise venaient de commencer, et mon accablement était extrême. Zéphire s'approche sur la pointe du pied; elle me voit sale, en sueur, mal arrangé : « Ha » Dieu ! » dit-elle à demi bas, « comme le voilà ! » Elle tira un mouchoir blanc parfumé; elle m'essuya le visage... Je la regardai, et ne reconnaissant pas l'étoffe de Zoé, qu'une migraine avait retenue chez elle depuis deux jours, je dis faiblement : — « Qui » est-ce? » sans me remuer. Une voix douce comme l'harmonie : — « C'est ta Zéphire... Quoi ! » tu es malade, et ta *femme* l'ignore ! Ha ! tu » ne sais donc pas qu'elle est toute à toi ?... Non ! » tu ne sais pas comme elle t'aime !... Évite tout » le monde... si tu veux !... mais pas Zéphire ! elle » est si bonne fille !... elle t'aimera jusqu'au tom» beau !... » Je baisai ses belles mains, qui me mettaient dans la bouche des bonbons imprégnés de gouttes d'Angleterre, qui changeaient ma coiffe de nuit, qui m'appropriaient... Que les soins d'une femme sont doux !... Zéphire ne fut tranquille que lorsque tout fut propre autour de moi : elle alla, vêtue en taffetas rose garni de gaze comme elle était, jusqu'à balayer mon galetas... — « Tu ne sais » pas ? » me dit-elle enfin. — « Qu'est-ce, ma char» mante amie ? » (car je venais de reprendre toute

(1) Voyez la 80e estampe du *Paysan-Paysanne pervertis*.

ma tendresse pour elle, et au double peut-être). — « Tu seras père. — Comment, père ? — Oui, je » serai mère... je suis grosse... Juge comme je dois » t'aimer ! toi le seul homme, qui... » (Elle se cacha dans mon sein)... « Et tu m'avais aban- » donnée !... » Je fus bien surpris ! mais je fus charmé...

Je n'ai jamais vu que deux fois cette enfant, qu'on avait mise en nourrice à *Ménilmontant,* après la perte cruelle que je dois faire bientôt. On me persuadera qu'elle n'est plus. Je n'en fais pas un crime à *Manon Blaizot* (depuis Madame Gaudet), sœur ou cousine de Zéphire : elle a eu sans doute de bons motifs pour me la soustraire et l'adopter ; mais une paternité présente m'aurait garanti de certaines folies.

L'hôte entra, m'apportant un bouillon. Je le pris des mains de Zéphire ; elle me rendit tous les autres services nécessaires à un malade. Ensuite elle me dit : — « Mon bon ami ! il faut que je te laisse ; mais » je reviendrai dans quelques heures... Je revien- » drai tous les jours. » Elle alla derrière une vieille tapisserie qui me formait une sorte d'alcôve ; elle y resta quelques minutes, comme si elle eût arrangé ma table, revint m'embrasser plusieurs fois et sortit.

J'étais pénétré !... Je pensais, en la regardant aller (car j'étais trop faible pour employer des paroles) : » Je ne m'y serais pas attendu !... cette enfant m'est » attachée, malgré son état !... Son état ne lui a pas » ôté l'âme aimante qu'elle a reçue de la Nature !...

» O pauvre enfant! à quel métier on t'a con-
» damnée! et que je suis malheureux de me trouver
» assez pauvre pour être forcé de t'y laisser!... »

Mon *ami* Lecteur! cette fille perdue, cette prostituée m'ennoblit assez à mes propres yeux, pour que je te redonne le nom d'*ami*! tu l'adoreras comme moi; tu la pleureras avec moi; et... bientôt .. tu frémiras comme j'ai frémi!...

Mon hôte vint m'interrompre, en m'apportant, suivant les ordres de Zéphire, un second bouillon, et m'apprendre que ma *cousine* lui avait donné six francs; que j'aurais deux bons pots-au-feu; qu'il en était payé; qu'il ne prendrait rien pour la cuisson, à cause du bœuf que je laisserais pour lui et ses enfants, tandis que je mangerais le chapon... Je fus vivement rouché de cette marque d'amitié de Zéphire, et de la décence qu'elle y avait mise en se donnant pour ma parente. — « Mam'selle vote
» cousine est femme de chambe queucque part? »
continua mon hôte; « on voit ça... A' vous aime
» ben! ho! qu'a' vous aime!... A' s'en va tout en
» pleurant! » Le discours le plus fleuri ne m'aurait pas causé autant de plaisir que ce langage brut et grossier. Le fruitier-afficheur sortit dès que j'eus pris le bouillon. Loiseau arriva un instant après.

« Cher ami, » me dit-il, « voici des gouttes d'An-
» gleterre et du sucre que m'a donnés Bonnet. C'est
» un bon garçon; il viendra te voir dès qu'il pourra
» sortir... J'ai été à l'hôtel garni de mes compa-
» triotes, pour ce que tu sais : ils sont partis de ce

» matin ! — Mon ami, » lui répondis-je, « je puis » me passer de ta présence ; je suis mieux, je viens » de prendre deux bouillons ; cela me fortifie... » Tandis que je parlais, Loiseau était allé à ma petite table, couper du pain pour son dîner. Il allait me demander si Zoé était donc venue, quand il aperçut un gros sac. Il le touche... Un son argentin se fait entendre !... Ému, il me dit : — « Tu ne m'en par- » lais pas ? — De quoi ? mon ami ? » Il me montrait le sac de la main. « De quoi ? » répétai-je. — « De » l'argent ! » et il fit roûler sur la table douze cents livres en gros écus, contenus dans le sac. — « Ha ! » tu en as donc eu, mon ami ? — Nous ne nous » entendons pas : voilà tout plein un grand sac » d'écus de six francs que je trouve là, et je te » demande d'où ils viennent ? — C'est toi qui l'ap- » portes ? » Je me mis à mon séant. — « Hé ! je le » trouve sur ta table ! » s'écria Loiseau. — « Sur ma » table ?... » Je détournai la tapisserie pour regarder : je vis un monceau. — « Ho ! quelle somme ! » Loiseau comptait à dix par pile. — « Quoi ! tu » l'ignorais ? — Oui, mon ami... O Dieu ! serait- » ce ?... — Quelqu'un est donc venu ? — Oui ; » cette jeune fille, chez qui nous avons été un jour » ensemble. — Zéphire !... Il est vrai ! elle m'a » vu... elle m'a parlé... O Dieu ! Une fille... — » N'ajoute rien, mon ami ! crains de blasphémer ! » Nous devons la respecter... — Si je la respecte !... » Ha ! n'importe où soit la vertu ; je me prosterne, » et je l'adore... » Il tombe à genoux, et, levant au

ciel ses mains pures et ses yeux voilés de larmes : « Grand Dieu! » s'écria-t-il, « tu es le père de » toutes tes créatures, et chacune d'elles a la bonté » que tu as mise dans son cœur! mais ici, j'admire » le chef-d'œuvre de tes mains, au sein du désordre » et de la corruption! » Et il versait des larmes, qui ruisselaient jusque sur sa poitrine. Il recompta l'argent : « Douze cents livres!... Voilà pour te » guérir... » Il serra le sac... « Mais, souviens-toi » de ce que cet argent coûte à celle qui te l'a » donné... — Oui, oui, je le sens, et le prix que j'y » dois mettre... » Loiseau, ivre de joie (car il m'aimait plus que lui-même, depuis qu'il me rendait service; il s'attachait à moi par les peines que je lui coûtais), Loiseau retourna au travail. Je le priai d'aller voir comment se trouvait Zoé, et de l'amener dîner avec nous, à l'heure où le pot serait fait.

Zéphire reparut avant le retour de mon ami. Elle n'était plus en robe, mais en petit déshabillé d'indienne. Sa sœur Manon l'accompagnait. J'étais assis sur mon lit. Zéphire vint dans mes bras. « Ha! » me dit-elle, « j'aime maman et ma sœur de toute » mon âme! Elles m'approuvent; elles disent que » je te dois mes soins, et ma mère me permet » d'être ta garde. » Je baisai les mains de Zéphire et de Manon. — « C'est ta *femme,* » me dit cette dernière; « s'il lui arrivait malheur, et qu'elle fût à » l'*Hôpital,* ne serais-tu pas obligé de la soulager? » Elle commence; et puisses-tu ne jamais être dans

» le cas de le lui rendre!... Mais il y a tant de
» peines dans la vie, qu'il faut bien s'entr'aider les
» uns les autres... Zéphire est à toi; elle te doit
» tout; elle se sacrifiera pour toi; tu n'auras qu'à
» parler. Je juge d'elle par mon cœur: si j'avais un
» *ami* bon enfant, et qui m'attachât à lui par de bons
» procédés, j'en ferais tout autant... Maman, qui a
» vu comme tu agissais avec ma sœur, en a été con-
» tente, et elle est charmée qu'elle t'ait, de préfé-
» rence à un autre, qui lui donnerait de mauvais
» conseils, car Zéphire est bonne, et s'attache aisé-
» ment; nous l'avons vu par la manière dont elle
» nous aime, qui est au-dessus de toutes les filles
» de son âge, dans notre état, où elles sont presque
» toutes dénaturées. — Mon bon ami, » me dit
Zéphire, « puisque je puis rester avec toi pour te
» soigner, tu verras comme je le ferai avec plaisir! »
Les vingt-quatre heures d'étouffement venaient d'ex-
pirer, et j'étais infiniment mieux... Je souris à ce
discours de ma jeune amie. — « Il est mieux, » dit-
elle à sa sœur; « il n'est pas nécessaire que tu
» restes avec moi, comme maman l'avait dit... »

Loiseau parut alors. Il fut surpris de me voir
entouré par deux jolies filles!... Enfin, il reconnut
Zéphire, et se tut, parce qu'elle n'était pas seule...
Zéphire lui fit un accueil digne de lui; ses discours,
ses actions marquaient l'âme la plus reconnaissante
et la plus honnête. Elle répéta ce qu'elle venait de
dire, qu'elle suffirait seule; et Loiseau ayant assuré
à Manon que la crise était passée, celle-ci consentit

à s'en retourner dès qu'elle aurait soupé avec sa sœur et Loiseau. Mon hôte, auquel les deux sœurs avaient donné leurs ordres, parut avec un lit de sangle pour ma jeune cousine, et tout ce qu'il fallait pour la coucher; il nous annonça en même temps que notre souper allait monter. Loiseau étaya et disposa la table. On apporta le vin. Le traiteur suivait. — « Et Zoé! m'écriai-je. — « Qu'est-ce que » Zoé? » demanda Zéphire. — L'amie de mon ami, » répondis-je. — « Ha! je l'aimerai! » reprit-elle. Loiseau nous dit que Mlle Delaporte avait été fort incommodée, mais qu'elle allait mieux ce soir. « Elle » est au désespoir de ce contre-temps, pendant ta » crise, » ajouta-t-il; « mais elle viendra demain... » Loiseau et Manon s'assirent sur le lit de sangle; Zéphire et moi sur le mien. Je sentis, en voyant les mets, une pointe d'appétit. Je le dis à Zéphire, qui en pleura de joie. Je mangeai peu néanmoins; mais je reçus chaque morceau de la main de Zéphire, qui n'avait qu'une assiette avec moi. Il est vrai que Manon avec Loiseau étaient dans le même cas. La joie rentra dans mon cœur; elle étincelait dans les yeux de ma jeune amie, et Loiseau la partageait. — « Après tant de tristes jours, » lui dis-je, « voilà » donc un jour heureux! — Oui! et nous n'oublie- » rons jamais celle qui nous le donne. — Ha! » s'écria Manon, « les deux amis sont aussi bons l'un » que l'autre! — Il est le meilleur, » dis-je en montrant Loiseau; « si vous saviez tout ce qu'il a » fait pour moi!... » Et je le racontai. Zéphire saisit

la main de Loiseau, et la baisa. Ce bon et honnête ami avait l'âme trop sensible pour résister à ce trait touchant : nous le vîmes fondre en larmes : « Mademoiselle, » dit-il à ma jeune amie, « songez que » vous avez l'homme autrefois destiné à être le plus » heureux des hommes; un infortuné qui a perdu » le bonheur par la mort d'une céleste créature! » Songez, belle Zéphire, à respecter à l'avenir par » vos mœurs, autant que vous le rendrez heureux » par votre tendresse, l'ami de la vertueuse Madame » Parangon! » Je m'écriai... — « Pardon! » me dit Loiseau; « mais son nom ne peut jamais être de » trop... » Je me jetai dans ses bras... puis dans ceux de Zéphire, en disant : — « Et voici ma seule » consolation... O ma fille! comme tu me con- » soles... de tous mes malheurs! » Ma jeune amie me pressait dans ses bras... Manon elle-même était enchantée. Loiseau ne pouvait revenir de son étonnement, que deux *filles* partageassent nos plaisirs du cœur!

Le souper fini, Zéphire dit à Loiseau : — « J'es- » père que vous voudrez bien reconduire ma sœur? » car il est tard, et elle serait exposée; des libertins » n'auraient qu'à l'attaquer par malice, la Garde la » *prendrait.* » Ce dernier mot parut mortifier Loiseau, à qui la conduite et les propos honnêtes des deux sœurs avaient fait illusion. Cependant il se remit, en disant : — « Si un mot, que sa naïveté » laisse échapper, ne le rappelait pas, on l'oublie- » rait... »

Loiseau et Manon sortirent; et comme, en revenant, le premier passait devant ma porte, il promit de nous dire bonsoir...

En chemin, Manon proposa son cœur et toutes ses affections à son conducteur. Cet honnête et sage garçon était si enchanté de ma jeune amie, que la proposition ne lui fit pas l'horreur qu'elle lui aurait causée dans une autre circonstance. Être le... d'une fille perdue, lui! l'honnête, le bon, le pieux, le vertueux Loiseau!... Mais je l'étais de Zéphire, moi, qui n'avais pas moins d'horreur pour ce vil emploi?... Je ne l'exerçais pas vilement; ou plutôt, je n'étais réellement pas ce que sont les misérables qui portent ce nom; j'étais un ami honnête, sous un nom qui ne l'est pas. Loiseau fit ces réflexions, et, par amitié pour moi, par respect pour Zéphire, il eût peut-être accepté la proposition de Manon, sans l'attachement vif et vertueux qu'il commençait à prendre pour Mlle Delaporte, depuis le mariage de Maîne Lebègue. Loiseau, à son retour, me dit une partie de ces choses, sans se cacher de mon amie, excepté deux ou trois mots, où il employa le Latin: *Machæroforos ego!...* (*a*). L'hôte nous rendit une

---

(*a*) Ce Latin est plutôt du Grec : Μαχαιροφόρος, porteur d'épée. Mais personne n'avait encore imaginé cette étymologie de l'horrible mot populaire *maquereau;* la véritable, croyons-nous, est *mercator,* marchand, maquignon, opposé à *meretrix.* Voir notre traduction du *Passavant* de Théodore de Bèze, p. 149.

(N. de l'Éd.)

visite pour nous avertir qu'il allait fermer. J'eus soin de paraître devant lui aussi malade que dans le jour, afin de ne pas exciter de scrupules dans l'âme de ce bonhomme. Loiseau partit : il devait être harassé, car il avait passé la nuit précédente.

Nous fûmes enfin seuls, mon amie et moi. Il me fut impossible d'obliger Zéphire à se mettre dans son lit. Elle vint sur le mien, me prit dans ses bras, me dit mille tendresses, et me fit dormir sur son sein. Un sommeil long et paisible, précédé par de bons aliments, provoqué par trois morceaux de sucre imbus des gouttes d'Angleterre de Bonnet, répara mes forces; je m'éveillai le lendemain dans les bras de ma généreuse amie, fort et guéri. Elle s'échappa aussitôt, et se mit dans son lit. Nous causâmes.

Mon second mot fut des remerciements vifs et pénétrés. La réponse de Zéphire marque plus d'esprit qu'on n'en devait attendre d'une fille de son âge, et surtout de sa profession : — « Mon ami, ta » main droite remercie-t-elle ta main gauche des » services que celle-ci lui rend ? Je suis grosse de toi; » nous ne sommes plus qu'un seul être en deux » corps, puisqu'à nous deux, nous aurons fait un seul » et même enfant... » Elle me dit ensuite comment, malgré sa profession, non seulement j'avais eu sa fleur, mais comment j'étais le seul qui l'eût possédée. Ne connaissant pas l'horreur de sa situation, elle me fit le détail des moyens qu'elle employait pour échapper; et elle ajouta que ce qui rendait facile l'exécution de son plan de fidélité pour moi,

c'était son extrême jeunesse; elle m'avoua qu'elle n'avait que douze ans, quoiqu'elle fût absolument formée (sans doute parce que les *fellations* et les *linctions* des *obsuleti* lui avaient *précocé* le tempérament); que c'était ce qui lui faisait avoir tous les riches vieillards, pratiques de sa maman. Elle ajouta que celui que j'avais vu, qui l'entretenait presque à lui seul, était incapable de rien entreprendre, et se contentait d'exprimer par des paroles dégoûtantes ses impuissants caprices. D'autres, effrayés des doutes qu'elle affectait sur sa santé, s'abstenaient de certaines infamies, dont la bouche est l'organe. Comme elle avait encore l'haleine pure, au moyen des précautions qu'elle prenait, elle leur en déguisait la pureté en mordant toujours quelque fruit, orange, citron, ou pomme, qu'elle suçait, auparavant d'ouvrir; elle dérobait sa fraîcheur aux regards des libertins, par des moyens employés par d'autres pour cacher leur putréfaction.....

Cette conversation fut interrompue par mon hôte. Zéphire était presque habillée. Il ouvrit, la clef étant restée à la porte. Il m'apportait une soupe. Ma jeune amie me la présenta. Elle lui dit de lui faire du café à la crème. Nous causâmes encore, et mon amie me demanda, si, puisque Loiseau était engagé, je n'aurais pas, dans mes connaissances, un bon garçon comme moi, pour sa sœur Manon ? Une idée me vint, et me rit : — « Oui, j'ai un ami, qui » aurait été mon frère, par une de mes sœurs, s'il » avait dépendu de lui et de moi; il sera mon beau-

» frère par ta sœur Manon. » La jeune personne parut transportée de joie : — « Tes amis, voilà ma » famille : ho ! comme nous serons heureux tous » ensemble !... » Elle m'embrassa, me desservit et courut donner un coup d'œil à son café.

Seul un instant, je fus agité d'une foule de pensées. Il me sembla que je venais de recouvrer cette ancienne noblesse de sentiments, que m'avait donnée Madame Parangon, cette pureté d'âme que j'avais eue, en aimant Jeannette Rousseau. Je sentis que je la devais à Zéphire, et que c'était un bienfait plus grand que la conservation de ma vie, qui l'avait précédé... Ma jeune amie rentra. Elle me trouva propre. Elle fut gaie, contente. Elle roula mes cheveux, que j'avais alors châtains, bouclés et très beaux ; elle me frisa elle-même... Son déjeuner vint : nous le prîmes ensemble. Loiseau parut ; il y avait une tasse pour lui ; et me voyant bien, il courut au travail. Quoique nous fussions en Décembre, il faisait doux et beau temps ; nous descendîmes sur le quai *des Orfèvres,* où luisait un soleil pur et sans nuages, que la Nature donnait au monde exprès pour nous. Zéphire, sans rouge, avait l'air d'une jeune vierge ; son regard doux et tendre n'exprimait que la bonté de son cœur. Une chose dont je m'étais déjà plus d'une fois aperçu, c'est qu'elle regardait son état comme légitime. Je lui disais : « Mon amie, je ne voudrais pas qu'on nous connût » ici ; l'on ne serait pas obligé de savoir que je suis » avec la Vertu même. — Qu'est-ce que cela ferait,

» mon ami? Nous sommes nécessaires, tout comme
» les autres états, et c'est bien la raison que maman
» m'a donnée et qui m'a déterminée, quand elle m'a
» mise dans le monde : maman assure que nous
» préservons les autres femmes, et que, sans nous,
» il se commettrait bien des désordres. Aussi maman
» se regarde-t-elle comme une femme à laquelle on
» doit des égards, et elle l'a bien dit un jour devant
» moi à notre inspecteur (1), qui lui avait manqué :
« Nous sommes dévouées et martyres... Et j'en
» suis bien aise, car je n'aimerais pas être d'un état
» vil, comme j'en vois. » Il suit de là, que si une
marchande-orfèvre du quai lui avait demandé :
« Qu'est Mademoiselle? » Zéphire lui aurait tout
bonnement répondu : — « Madame, je suis *fille du*
» *monde*... » Je n'avais pas encore jugé qu'il fût à
propos d'éclairer Zéphire, et parce que je la croyais
trop jeune pour m'entendre, et de peur de la rendre
plus malheureuse inutilement. Sa conduite, quand
elle me quittait pour les vieillards, m'avait paru
l'effet de l'habitude : non; c'était, dans Zéphire,
dévouement à son état et à ce qu'elle nommait son
devoir. L'innocente enfant pensait : « C'est ma profes-
» sion; chacun a la sienne; il faut l'exercer... » Sous
l'apparence du vice, ma Zéphire n'avait dans le

(1) Maret, qui avait le département des filles publiques, comme Dhémery a celui de la Librairie, etc. C'est aujourd'hui qu'un Dutronchet... Il paraît que Maret se faisait exprès gronder pour autoriser la matrullê à *mettre sa fille dans le monde*.

cœur que de la résignation, l'obéissance à sa mère, et l'amour de son devoir... « Juste Ciel! » me disais-je à moi-même, en faisant ces réflexions; « est-il possible qu'il y ait de la vertu dans l'exer- » cice volontaire de la prostitution? » Oui, oui, Zéphire *prostituée* était vertueuse, et tant d'*honnêtes femmes* ne le sont pas!... Mais je calomnie Zéphire, en disant qu'elle était volontairement prostituée; elle l'avait été depuis l'âge de dix ans, jusqu'à l'instant où je la vis, sans être déflorée; j'eus sa fleur, souvent attaquée, jamais cueillie : elle le fut par l'amour, non de ma part (j'avais un sentiment plus tendre), mais de la sienne; elle se donna entièrement à moi, parce qu'elle m'aimait; et ce fut peut-être ce qui me rendit amoureux à mon tour... Depuis notre connaissance, Zéphire n'avait plus laissé essayer une victoire devenue facile; elle refusait également les caresses qui tiennent à l'âme. On s'en plaignit à sa mère; mais comme les pratiques ne diminuaient pas, celle-ci ne gronda que pour la forme. Quant à l'attachement de Zéphire pour moi, il fut vif, généreux, constant, absolu; elle aurait donné... son repos, sa santé, tout ce qu'elle possédait, et sa vie même... Et elle me la donnera...

Notre promenade sur le quai *des Orfèvres* acheva de me faire connaître le fond de l'âme de Zéphire; et ce fut depuis cet instant que je l'aimai de cette passion brûlante, égale à celle que m'avait inspirée Jeannette Rousseau, et surtout Madame Parangon; Zéphire fut la troisième partie de ce tout, mon

unique passion. Je sentis la force de mon attachement, en remontant chez moi avec Zéphire; sa jolie taille, pas encore épaissie, et qui jamais ne perdit sa grâce, ses belles tresses blondes, le son de sa voix, son air vif et souple me ravissaient! Mais l'idée : *Elle me quittera bientôt, pour...*, cette idée me fit pousser un douloureux soupir... Nous étions au second; elle se retourna : — « Tu as soupiré? —
» Ha! Zéphire, je t'adore! Tu ne te doutes pas de
» tout ce que tu vaux, à mes yeux, depuis une
» heure!... — Depuis une heure?... Mais entrons
» ici, mon ami... » Elle poussa une porte : l'afficheur-fruitier achevait d'arranger : — « C'est ma
» pûs belle chambe, » nous dit-il. Ainsi, au lieu de mon grenier, j'eus *la plus belle chambre* de mon hôte. Mais je regrettai mon galetas, tapissé d'affiches de comédie; et si je ne l'avais pas tenue de ma Zéphire, cette nouvelle habitation, je l'aurais refusée... — « Pourquoi depuis une heure? » reprit-elle.
« C'est que, depuis une heure, je te connais parfai-
» tement, et que je sais tout ce que tu vaux. —
» Mais tu m'aimes? — Je t'adore. — Est-ce plus?
» — Oui; l'adoration est la perfection de l'amour.
» — Ha! que je me trouve heureuse d'être adorée
» de toi! — Si tu veux que je sois heureux aussi,
» ma Zéphire, il faut être inséparables. — C'est ce
» que je demande : je suis ta femme. — Il ne faut
» plus que tu fasses ton état. — A la bonne heure!
» je ne l'aime guère... Mais tu n'es pas riche? —
» O ma tendre amie! ce mot fatal, *Je suis pauvre,*

» ne me déchire le cœur que depuis que je te con-
» nais!... Mais il faut quitter ton état, il le faut
» absolument! »

Il était midi. Zéphire entendit monter dans l'escalier. Elle courut ouvrir notre porte. C'était Loiseau : — « Ne montez pas là-haut, » lui dit-elle; « il demeure ici à présent. — Je viens dîner avec » vous, mes amis. — Nous vous attendions, » répondit Zéphire... Je pris alors la main de Loiseau, et je lui dis, en lui montrant Zéphire : — « Vois-tu » cette enfant? Éléonore, Adelaïde et *Stanislette* » (on se rappelle les trois filles du *violon* de l'Opéra, élèves de Mlle Zoé), « ne sont pas plus innocentes, » ne sont pas plus pures!... » Et je lui détaillai, devant Zéphire, les sentiments de cette admirable enfant... La belle âme de Loiseau s'agrandissait, en m'écoutant; elle dilatait les fibres de son visage. Lorsque j'eus achevé : — « Il faut, » me dit-il, « que tu sois un être privilégié! le Ciel ne fait que » pour toi de ces miracles, dont si rarement il gra-
» tifie les autres hommes... O toi, l'ami de Madame
» Parangon (et je sais à quel point tu l'étais), com-
» ment se fait-il que tu retrouves encore un phéno-
» mène, après avoir perdu le prodige de la beauté,
» de la vertu, de la générosité?... Je ne m'étonne
» plus de ce que mon âme s'est attachée à la tienne.
» Je ne concevais pas la cause de cette attraction
» violente qui m'entraînait vers toi. C'est que tu es
» un être privilégié... » Il interrogea lui-même Zéphire, mais prudemment, et avec cette décence

qui lui était naturelle. Les réponses naïves de l'aimable fille le convainquirent par lui-même. Loiseau était déiste, et très pieux; il se mit à genoux, et remercia l'Être-suprême: « Père de tout » ce qui est! » s'écria-t-il, « sois béni! j'adore ton » infinie bonté, qui n'a pas voulu que le plus vil des » états avilît une âme pure, formée à ton type » sacré!... Tu as laissé pour elle de la vertu jusque » dans la prostitution!... Ainsi, jadis, les prêtresses » de Vénus, qui t'honoraient sous le nom de cette » déesse de la beauté, n'étaient pas moins vertu- » euses, en faisant ce qui est aujourd'hui le comble » de la turpitude... » Il se leva, et vint auprès de nous : — « O mon ami!..., o belle Zéphire! vous » n'êtes donc vicieux ni l'un ni l'autre? et je puis » vous honorer, vous estimer, sans que rien en » vous repousse le sentiment d'estime?... Je ne » m'y serais pas attendu; et Dieu m'aime aussi, » puisqu'il ne permet pas que je sois contraire à » moi-même, en aimant ce que je n'estimerais pas.»

Nous instruisîmes ensuite Zéphire, comme à l'envi, Loiseau et moi, sur l'infamie de son état; sur le vice inséparable d'une profession qu'elle regardait comme légitime... Elle en frémit, et me demanda : — « Que faut-il faire, mon ami? — » Entrer en apprentissage de quelque métier de » femme, » lui répondis-je; « la nature et l'amour » veulent que tu sois un jour la mienne... A la face » du Ciel, en présence de mon cher Loiseau, dont » l'amitié m'est sacrée, je te jure que tu seras mon

» épouse... Mais auparavant, il faut qu'une solitude » de quelques années fasse oublier ta jolie figure; » afin que ton mari ne soit pas humilié par le sou- » rire insolent d'un autre homme. » Zéphire consentit à tout, avec une promptitude et une confiance, qui marquaient combien elle m'était dévouée. Le malheur, c'est que nous n'avions pas d'autre argent que le sien; ma maladie nous avait absolument épuisés, Loiseau et moi; nous devions à Renaud, à Boudard, à Mlle Zoé. Mais Zéphire m'avait guéri: je résolus de travailler dès le lendemain. Nous mîmes à part les trois quarts de la somme que ma jeune amie avait apportée; Loiseau courut chez Mlle Delaporte, pour la prévenir et l'amener dîner avec nous. Zéphire ne démentit pas les éloges de Loiseau. On dîna; puis, suffisamment instruite, Mlle Zoé, à laquelle Loiseau donna le bras, alla parler à une marchande de modes de ses amies, aux angles des rues *de Savoie* et *des Grands-Augustins,* occupée aujourd'hui par un perruquier; elle lui proposa Zéphire, en faisant quelques explications, dont la grossesse de la jeune personne était une. On refusait; mais sur les instances de Mlle Delaporte, on consentit à la voir. Ils revinrent aussitôt nous prendre. Zéphire avait mis une petite robe de toile, qu'elle avait envoyé demander à sa mère; sous ce costume de grisette, elle était encore plus jolie. Sa vue, malgré ce qu'on savait, leva toutes les incertitudes; la marchande et ses filles la regardèrent avec admiration: « C'est une fée enchanteresse, que vous

» m'amenez là, » nous dit Mme *Guisland.* On lui confia que j'étais le prétendu. — « En ce cas, » répondit-elle, « tout est arrangé; car jamais ce jeune » homme-là ne cessera d'aimer une si charmante » personne. » Nous conclûmes le marché à six cents francs pour trois ans, et nous voulûmes absolument les donner d'avance...

Mais il s'agissait de parler à la mère, pour avoir la malle et les hardes de Zéphire. Loiseau s'adressa d'abord à Manon; il ne lui déguisa rien; il lui dit que sa sœur voulait être honnête; qu'un jour elle serait mon épouse; il lui détailla les raisons qui nécessitaient un changement d'état, qui précédât le mariage de plusieurs années. Manon se prit à pleurer, en disant que Zéphire était bien heureuse! Elle alla toute en larmes trouver sa tante, qu'elle appelait sa *maman*, et l'amena près de Loiseau, que cette femme prit pour moi. Il lui expliqua sa demande avec ses motifs, préparé à l'assaut le plus violent, pensant qu'une femme de cette espèce, à la seule proposition de rendre sa fille à l'honneur, allait le dévorer. Mais la mère de Zéphire s'attendrit; elle demanda seulement qu'on lui répondît du mariage. Elle donna sur-le-champ la malle, les habits de Zéphire, et même ce qui lui revenait d'argent. Elle voulut que Manon accompagnât tout cela, en lui recommandant de faire mille amitiés à sa sœur, de la part de sa mère... Loiseau était dans une sorte d'extase d'admiration!... — « Je suis bien aise, » ajouta la mère, « que ma délicate Zéphire échappe

» au malheureux état où je l'ai mise, par... faiblesse
» pour ce... Maret, qui avait six francs par vieillard...
» Tout mon désir est qu'elle soit un jour honnête
» femme, surtout avant que de s'être usée... » Sur
ce que lui dit Manon, que Zéphire était enceinte de
son ami, elle tressaillit de joie. « Ho! la pauvre en-
» fant! elle fait bien de quitter!... Elle m'est bien
» chère; c'est mon pucelage... car Manon n'est que
» ma nièce... J'aime bien mieux vendre des étran-
» gères... que mon propre sang, et surtout ma Zé-
» phire... Ho! quelle consolation, si je voyais un
» jour ma fille mariée, estimée, ayant des enfants! »

Loiseau sortit avec Manon, qui avait fait une toilette bourgeoise; ils montèrent dans un fiacre, sur le derrière duquel on attacha la malle, outre deux gros paquets, tant de linge que de hardes, sur l'impériale. Ils passèrent, avant que d'entrer chez la marchande, à l'imprimerie, où j'étais déjà. Loiseau monta et me prévint, en descendant, de son heureux succès auprès de la mère de Zéphire. J'en fus transporté de joie... et surtout, je fus ravi qu'elle l'eût pris pour moi! cette idée soulageait l'horreur qu'une telle femme m'avait toujours inspirée. En abordant Manon, je la saluai du nom de ma sœur. Elle me répéta tout ce que sa mère avait dit, relativement au changement d'état et au mariage de Zéphire. Nous prîmes avec nous Mlle Zoé, puis nous allâmes rue *de Savoie*.

Zéphire était à l'ouvrage, sérieuse, appliquée; mais elle fit un cri de joie, en nous voyant. On

l'instruisit des bons sentiments de sa mère à son égard, en montrant tout ce qu'elle lui envoyait, et en lui remettant l'argent. Manon agissait avec décence; elle parla de l'estime que sa mère faisait de Mlle Delaporte, de M. Loiseau, ainsi que de moi; et, pour le prouver, elle lui remit différents bijoux précieux, que la mère seule avait à sa disposition. Tout cela était dans un joli coffret, et fut confié à Mme Guisland. Loiseau et Manon remontèrent en fiacre, pour aller chercher le lit de Zéphire. En les attendant, nous causâmes, Zéphire, Zoé, Mme Guisland et moi. La seconde avait beaucoup d'esprit, et elle était connue de la marchande de modes pour la petite fille du célèbre MARTIN, qui nous apporta de la Chine le secret du vernis, et pour la cousine d'une très jolie femme sa pratique, Mme *Grangé*, épouse du maître imprimeur. Nous apprîmes encore que Zoé, jeune, belle et fêtée, fut longtemps une sorte de coquette nageant dans les plaisirs, que lui procurait une famille riche et peuplée de jolies femmes. Elle était de fêtes continuelles; on la courtisait; mais, ayant peu de fortune, elle ne trouvait pas un mari. Ce fut alors que Loiseau fit sa connaissance, chez Mme Lacan, amie commune (pour laquelle le jeune Labadie vient de mourir d'amour; car elle était vertueuse, malgré les attouchements qu'on a vus)... Zoé ne put voir un homme si aimable, sans l'aimer, le préférer, et devenir constante. Mais Loiseau parut effrayé de son élégance et de sa légèreté! il se refusait presque à ses avances. Elle

s'en plaignit. Il lui en dit la raison. Aussitôt Zoé se mit simplement, cessa d'être de toutes les parties, se rendit institutrice des jeunes personnes de son sexe, et dit à Loiseau : « Si je suis comme vous le » voulez, c'est à vous qu'en est le mérite; car je » suis l'ouvrage de vos mains. — Ha! je serai bien » volontiers idolâtre! » répondit Loiseau en riant... Tel fut le récit que nous fit Mlle Zoé Delaporte (sans doute à cause de Zéphire), de la manière dont s'était faite la connaissance entre elle et mon ami. Madame Guisland, voyant dans mes regards ma tendresse pour sa nouvelle élève, nous demanda si l'engagement tiendrait pour trois ans? — « Oui, » lui répondis-je; « car elle ne pourra être mon épouse » qu'à cette époque. — A la bonne heure! Je sens » que je m'attacherai à cette jeune personne, et je » ne la quitterais pas sans peine, avant le temps » convenu. Je ne lui demande pas la perfection » qu'elle a montrée depuis hier; cela est impossible; » mais, avec la moitié, elle me sera aussi chère » qu'une de mes propres filles. »

Manon et Loiseau rentrèrent. On arrangea tout ce que possédait Zéphire; on dressa son lit dans la petite chambre de Mlle *Suadèle Guisland*, fille aînée, qui l'avait déjà prise en amitié. Je voulus, malgré Zéphire, que tout l'argent fût déposé, avec les bijoux, dans un joli petit *secret* de sa malle... Enfin, nous la laissâmes. Elle pleura, en voyant partir sa sœur; mais elle me dit: « C'est de chagrin de la » voir retourner là, non de regret de ne pas la sui-

» vre... Au contraire, je suis au comble de la joie » d'être ici... Ha! pourquoi ma pauvre sœur n'y » est-elle pas avec moi?... Mon ami... songe à ce » que tu m'as dit de ton ami Gaudet : sûrement elle » l'aimera... et dès qu'elle l'aimera, elle quittera. — « Oui, » lui répondis-je ; « car, dans les bons » cœurs, l'amour est une vertu. » Ce mot la fit tressaillir et rougir de plaisir.

1758

Depuis ce jour fortuné, je pris courage, et je retravaillai comme autrefois. Je me trouvais heureux, content; mon sort était fixé : Zéphire devait être mon épouse. Je me proposai d'employer tous mes efforts, pour gagner ce que nous avions été obligés de prendre sur les douze cents francs que Zéphire m'avait apportés à sa première visite, les destinant à ma réception de marchand mercier, afin que Zéphire pût être marchande de modes en boutique aussitôt que son apprentissage serait terminé. Des espérances sur quelques secours de mes parents, unis aux promesses de la mère de ma future, me tranquillisèrent sur les fonds d'un établissement... Ce fut la dernière lueur de bonheur qui devait embellir ma jeunesse.

Je ne parlais pas tous les jours à Zéphire, de peur que la maîtresse ne fût blessée de cette fréquentation journalière; mais jamais je ne passais un soir sans l'aller voir à travers les carreaux. J'avais eu soin de l'en prévenir, et nous étions convenus d'un signal qui ne serait compris que d'elle seule. Ainsi, en quittant l'ouvrage, avant de rentrer, ou d'aller chez

mon ami, je courais à la rue de Zéphire, et je me faisais entendre. Zéphire me répondait par notre signal convenu, je disais quelques mots à voix pleine, comme si j'avais parlé à une femme dans la rue. Zéphire se les appliquait; et je lui avais ainsi parlé... Si les circonstances le permettaient, elle ouvrait un panneau, et disait à ses compagnes, ou au domestique de la maison, un mot ou deux que je m'appliquais également; et elle m'avait répondu... Si elle ne pouvait ouvrir, Zéphire avait soin de tirer un petit coin de son rideau, et, après m'avoir entendu, elle portait la main à son front, quelquefois à sa bouche; ce qui signifiait un baiser... et nous nous étions embrassés. D'autres fois, j'allais poser ma bouche tout près de son carreau, et je chantais à demi-voix quelque chose qu'elle n'aurait pas entendu si elle ne l'avait pas su d'avance... Souvent aussi je lui passais, par le trou de fermeture qui était derrière elle, un petit billet à plis d'éventail; un coup léger sur le carreau l'en avertissait; elle tendait la main, et prenait le papier, sans qu'il fût aperçu. Dans tous les cas, je m'en retournais ivre de plaisir... Dans certaines occasions, je chantais une chanson nouvelle, comme

L'Amour m'a fait la peinture...

ou une cantilène que je composais : telle est celle-ci, que j'ai depuis employée dans une de mes pièces de théâtre, l'*Épouse Comédienne,* quand je désespérai de

faire jouer le *Loup dans la Bergerie,* où je l'avais d'abord placée :

Je préfère la Blonde
(Quand le soir, je fais ma ronde);
Je préfère la Blonde,
Et vous avez l'œil noir !

Et vous avez l'œil noir !
Mais quand je puis vous voir,
O ma brune Raimonde !
(Pour vous, pour vous je fais ma ronde),
Tout mon amour se fonde
Sur votre bel œil noir !

Sur votre bel œil noir !
Mais surtout c'est le soir
Que de feux il abonde
(Et je dis, je dis dans ma ronde),
Il n'est rien dans le monde
Beau comme son œil noir.

Mais plus que son œil noir,
Ce qui la fait valoir
C'est sa douce faconde
(Je l'entends, l'entends à ma ronde),
Par laquelle elle fronde
L'ennemi du devoir.

Je fis pour mes chants du soir à Zéphire plusieurs autres cantilènes. En voici une que Richecœur, de chez Bonne Sellier, vint accompagner de la guitare, tandis que mon ami Bonnet râclait une basse, et que

Boudard jouait du violon; je chantais les paroles, Loiseau faisait la contre-partie :

Dans ce charmant asile
De l'Amour et du plaisir,
Ha! qu'on serait tranquille
Sans le trouble du désir!
On le voit comme un zéphyr,
Voler sur la double file,
Et du zénith au nadir
Exciter la tourmente!
On voit rougir,
On voit pâlir
Plus d'une figure innocente,
Dans l'attente
Pour le saisir. *(Fin.)*

Ha! faut-il que l'on mente
Un sentiment dicté
Par la simple Nature,
Pour la félicité!
Et qu'on trompe l'âme pure
D'une naïve Beauté!

Dans ce charmant asile, etc.

Ha! faut-il que l'on vante
Un triste sentiment
Qu'approuve la Nature,
Et que la Raison défend!
Est-ce lui faire injure,
Quand notre cœur la dément?

Sur ce charmant assemblage
L'Amour est comme un zéphyr
Qui va commencer l'orage :
D'abord, ce n'est qu'un soupir;
Mais bientôt le vent ravage!
Par la tempête on est battu,
L'on perd courage...
Tel est l'ouvrage
D'un désir mal combattu!

Je brave le Désir,
L'Amour et le Plaisir,
On n'entendra pas un soupir
Amollir mon courage!
Sur leur trophée abattu
J'éléverai, pour témoignage,
Un temple à la Vertu.

Dans ce charmant asile, etc.

Nous ne donnâmes ce petit concert qu'une fois, de peur d'exciter l'attention du voisinage; mais je ne manquais pas un soir, et tantôt je chantais les airs ou versicules qu'on trouve dans le DRAME DE LA VIE (1), tantôt les différents vaudevilles que j'ai depuis insérés dans mes pièces; car ces cantilènes furent presque toutes composées alors pour Zéphire.

Ce fut ainsi que pendant ma liaison avec la plus charmante créature qui ait jamais existé, tous mes jours furent également heureux. Chose unique pour moi, et, je le crois bien, pour tous ceux qui ont

(1) Voyez le *Drame de la Vie,* p. 301-303, etc.

aimé! je vivais dans l'innocence et la pureté avec une jeune fille qui avait été prostituée! Je m'occupais de mon travail seul, de Zéphire, ou de mon ami; j'avais de l'horreur pour l'exécrable libertinage qui avait failli de perdre ma jeune amie. Gaudet, absent pendant ma maladie (il était allé à Rouen avec Bourdignon), Gaudet, quand il vint me voir, se lamentait, en disant : « *Mon pauvre ami va se faire Chartreux,* » *ou châtré!...* » Mais il se corrigeait lui-même à mon exemple. Ma santé devint florissante; le bonheur reparut; toute la Nature fut de nouveau pour moi riante et belle : oui, ces temps (à quelques moments près, donnés à Madame Parangon), ces temps furent les plus heureux de ma vie... Un mot de Loiseau.

Manon, qui venait souvent nous voir, n'avait pas perdu l'espérance de se l'attacher; elle répétait sans cesse qu'il fallait que les deux sœurs eussent les deux amis; elle proposait de quitter aussitôt son état, et d'entrer avec Zéphire. Elle était beaucoup plus riche que ma jeune amie, ayant vingt-deux ans; elle était fraîche, et d'un genre de beauté absolument pareil à celui de Nannette la moissonneuse. Une seule chose aurait tenté Loiseau, c'était d'être nominativement mon frère, comme il l'était de cœur; mais il venait de donner son amour et son estime à Mlle Zoé... Ils étaient pauvres, nous l'étions tous... mais quel sort n'embellit pas l'amour?... Je ne parvins à contenter Manon, qu'en lui faisant un pompeux éloge de Gaudet, que je me proposais de pré-

venir favorablement pour elle... Nous étions dans la même imprimerie, Loiseau et moi, sur le même ouvrage, *à mèche d'affût,* expression qui signifie que le travail et le gain sont en commun. Nous ménagions extrêmement : Loiseau était naturellement économe; il s'était rendu mon perruquier. Il avait pour lot, dans nos occupations, tout ce qu'il faisait mieux que moi; je prenais celles où mon habileté surpassait la sienne. Jamais petite association ne fut plus heureuse : elle devait toujours durer!... Nos plaisirs étaient vifs et délicieux. Loiseau, par bonhomie, me donnait le nom de *compère;* le samedi, à l'instant de notre *banque,* il me disait : — « Tu cesses » à cet instant d'être le *compère Nicolas,* pour jus- » qu'après demain matin, et moi, d'être Loiseau le » *compagnon imprimeur.* » Il lavait ses mains, s'appropriait pour sortir, mettait son chapeau sous le bras, prenait l'air d'un homme du monde, et me disait en riant : — « Marquis, sortons-nous ? — » Oui, comte... Pauvres seigneurs! — Pauvres » seigneurs ? Hé! qu'auront demain les marquis, » les ducs même, plus que nous d'aisance et de » bonheur ? Ha! ils auront plutôt du moins... Mais » cela est juste; ils sont marquis tous les jours, et » nous ne le sommes qu'un seul dans les sept ; pour » que tout soit compensé, il faut que notre bonheur » surpasse le leur de six fois... Ils n'auront pas une » Zéphire, ils n'auront pas une Zoé... Monsieur le » marquis, passez chez Mlle Zéphire : vous vien- » drez ensuite nous donner de ses nouvelles chez

» Mlle Zoé ...» Nous partions le gousset garni. J'entrais les samedis soir chez la maîtresse de Zéphire, pour convenir avec ma jeune amie de la manière dont nous nous verrions le lendemain; car Zéphire gardait la boutique à son tour, et alors nous allions passer l'après-dîner avec elle, Loiseau, Mlle Zoé, et après la partie dont je parlerai bientôt, quelquefois Renaud, Boudard, Gaudet, Mme Deschamps, Mlle Mentelle, Manon et moi. Puis nous sortions tous ensemble pour lui faire prendre l'air, quand quelqu'une de ses compagnes était rentrée.

Si, au contraire, Zéphire n'était pas gardienne, nous allions de compagnie faire une promenade délicieuse dans les endroits les plus solitaires des environs de Paris... Mais revenons au premier dimanche de l'apprentissage.

La mère de Zéphire avait fait promettre à Loiseau, qu'elle prenait pour moi, que j'irais la voir. J'y étais doublement obligé, à cause du commencement de l'année. Prévenue de son erreur par Manon, elle me reçut avec tendresse. Cette femme n'était pas aussi méprisable que je l'avais cru, du moins par les *sentiments;* elle aimait sa fille. Elle m'assura qu'elle lui donnerait une dot, lorsque je l'épouserais, afin de contribuer à notre établissement. Elle me pria de venir toutes les semaines lui en donner des nouvelles, et lui parler de ses besoins. (Je n'y allai pas moi-même, mais j'y envoyai ponctuellement Loiseau). Elle ne la voulait pas aller voir, ni qu'elle vînt à la maison. Elle dit cela d'elle-même. —

« Elle a quitté l'état, » ajouta-t-elle; « une honnête » fille ne doit plus mettre le pied ici. » Je ne saurais exprimer à quel point cette résolution me fit plaisir! Loiseau et moi nous l'en remerciâmes, et mon ami l'y confirma, en disant qu'il fallait que la figure de sa fille fût oubliée avant qu'elle pût s'établir en boutique. Elle sentit la force de cette raison; elle m'appela son ami, son cher fils, le sauveur de sa pauvre enfant! « Vous avez ôté, Monsieur » Dulis, un pesant fardeau de sur ma pauvre con- » science! car je n'ai jamais conduit un homme au- » près de ma Zéphire, que je n'en aie frémi... Grâces » à Dieu! vous avez eu son pucelage, vous êtes le » père de l'enfant qu'elle porte... Ainsi elle est, à » votre égard, tout ce que peut être la plus honnête » fille de Paris envers son prétendu. C'est là ma » consolation, que son mari ait eu ce qu'il devait » avoir. Et du depuis, elle n'a souffert que personne » en fît autant que lui; elle me l'a dit souvent, » ainsi qu'à Manon, qui est ma nièce, fille de ma » sœur aînée, femme d'un laboureur de mon pays; » car Zéphire est ma fille unique. » Loiseau lui demanda le nom de son pays. — « Je le dirai » à l'instant du mariage, non avant... Et quel est » le vôtre? » (Par des raisons relatives aux connaissances de mes frères à Paris, et à cause de la grande singularité de mon nom, je ne l'avais pas encore dit à Zéphire, qui ne me connaissait que sous celui de *Dulis;* Zoé elle-même l'ignorait. Tous mes amis m'appelaient *Monsieur Nicolas,* ou seule-

ment *Nicolas,* ou *compère Nicolas,* et l'on s'imaginait que c'était mon nom de famille. C'est ainsi que, depuis, le libraire *Edme Rapenot* n'était ici connu que sous le nom d'*Edme;* il le signait seul sur ses billets, sur les actes; le tableau de sa boutique ne portait que ce nom, etc.). Loiseau, qui voulait m'obliger, se hâta de répondre à la mère de Zéphire, qu'il était de Clamecy; et cette femme ne renouvela pas sa question. Cependant sa figure m'occasionnait une sorte de réminiscence, que je ne parvenais pas à débrouiller. Son embonpoint la déformait, l'enlaidissait, et peut-être son métier avait-il tellement changé ses yeux et son regard, que je ne pouvais plus la retrouver dans elle-même...

Je place ici tous ces détails, souvent répétés, pour n'y plus revenir.

J'étais quelquefois surpris de me trouver encore heureux, après avoir perdu mon amie, ma protectrice, la divinité de ma jeunesse! (Pour Mlle Fanchette, je la regrettais peu : elle m'avait abandonné volontairement). Je le disais à Loiseau, qui me répondait : — « C'est que Zéphire a les vertus et la » beauté de Colette, et que c'est la vertu autant que » la beauté, que tu aimais... Nous prouvons tous » deux la vérité de ce que disent les Moralistes, » que le nécessaire suffit au bonheur! Mais dans ce » nécessaire, il faut comprendre l'amour. Si les » Chrétiens avaient conservé la pureté de morale, » avec le désintéressement de leur Législateur, s'ils » n'eussent pas prétendu épurer la doctrine au delà

» des bornes, ils eussent rendu le monde réelle-
» ment heureux! JÉSUS aimait lui-même; la jeune
» Madeleine, du bourg de Béthanie, s'était éprise de
» lui, au point de le suivre; elle était devenue son
» inclination favorite, et Marthe, sœur aînée de la
» Belle, en était jalouse... Les Chrétiens ont été sur
» le point de ramener l'âge d'or sur la terre; mais
» le puritain Paul a tout gâté : il introduisit dans la
» nouvelle religion cette dureté taquine, semblable
» à celle de nos paysans toujours tristes et moroses.
» Les Chrétiens ont couru comme des insensés,
» après un faux bonheur monacal, malgré les
» peuples et l'exemple de JÉSUS, et ils n'ont donné
» au monde que la peine de l'esprit et du corps, le
» malheur... C'est que le bonheur monacal, isolé,
» sans la femme, n'est qu'un bonheur factice, triste,
» non durable, parce qu'il est l'effet d'une imagi-
» nation dépravée : et telle est l'origine de l'incon-
» cevable contrariété qui existe aujourd'hui entre la
» Nature et nos préceptes religieux! C'est pour cela
» que je suis devenu simplement déiste, quoique
» peut-être personne ne respecte autant JÉSUS que
» moi. » Tels étaient les sentiments de Loiseau.

Depuis ma convalescence et mon bonheur, nous voyions beaucoup plus souvent Renaud, Boudard et Gaudet. Les deux premiers avaient chacun une maîtresse. On connaît celle de Boudard; celle de Renaud était une femme mariée (1). Il ne s'agissait

---

(1) Voyez la 130e *Contemporaine*.

plus que de lier Gaudet avec celle que je m'étais proposé de lui donner. Le second dimanche matin, que j'allai pour voir la mère de Zéphire, je ne la trouvai pas. J'en fus ravi... Je pris Manon en particulier, et je lui dis : — « Chère sœur, tu voulais » avoir mon ami Loiseau? mais son cœur était » dignement placé. J'ai un autre de mes amis (qui » te conviendra peut-être mieux), à te donner pour » amant honnête, et sans doute pour mari, si tu » sais le mériter : car il faudra réaliser à son égard » ce que tu aurais exécuté pour avoir Loiseau. — » J'ai tant de confiance en toi, » me répondit-elle, « que, dès que c'est ton ami, je promets tout. » Maman, ou plutôt ma tante, ne demande pas » mieux que de nous voir honnêtes, sa fille et moi; » elle te remerciera, tout comme elle a fait pour » Zéphire : ainsi, tu peux agir librement. — Je vais » donc t'envoyer mon ami; à moins que tu ne préfères de venir tantôt chez la maîtresse de ta sœur, » où je le ferai trouver?... — Écoute, Dulis, est-ce » en maison tierce que tu as connu Zéphire? N'est-ce » pas ici que tu l'as trouvée, fréquentée? et l'en » aimes-tu moins?... Ne trompons personne. Si ton » ami n'a pas la force de me voir ici, moins aurait-il » celle de supporter la découverte que j'y ai été. — » Hé bien donc, parle-lui comme il convient; » montre-lui tes sentiments; et si tu lui plais autant » que je l'espère, s'il te plaît également, je le connais : ma recommandation et le titre de mon » allié te l'attacheront pour jamais. » J'exécutai ce

que je venais de promettre; Gaudet, avec un mot de ma main, alla voir Manon; ils se plurent, et ce fut une affaire arrangée, comme on le verra. Revenons à mes deux autres amis.

Renaud adorait Mme Deschamps, et il en était aimé : mais cette belle femme était sage, attachée à ses devoirs; elle jouissait de la confiance de son mari, et pour tout au monde, elle ne l'aurait pas trompé. Quant à Boudard, il avait l'âme froide, et il était plus tendrement aimé de Mlle Mentelle, qu'il ne l'aimait... Ces deux chers amis, non plus que Gaudet, ne virent pas Zéphire avant ses couches, qui arrivèrent en Avril. Sa mère la garda elle-même, dans un appartement particulier qu'elle avait rue *du Petit Reposoir,* maison de l'épicier, au troisième; elle choisit à l'enfant, qui était une *fille,* une bonne nourrice à *Ménilmontant.* Mes amis et leurs dames se mouraient d'envie de connaître cette aimable enfant, d'après le portrait que leur en faisait sans cesse Mlle Delaporte : mais Zéphire était obligée de vivre dans la retraite... Ce ne fut que six semaines après le rétablissement de la jeune mère, environ le 19 de Juin, que nous résolûmes de leur donner enfin cette satisfaction. Il fut arrêté, que le premier dimanche de l'entière convalescence de Zéphire, Renaud amènerait chez Zoé Mme Deschamps, Boudard Mlle Mentelle; Gaudet devait y conduire Manon, depuis deux mois chez la marchande, où elle se faisait estimer. Mme Deschamps, femme du marchand de vin vis-à-vis le troisième *guichet* du

Louvre, à *l'Épée de bois,* était peut-être la plus belle femme de Paris, par sa taille, la noblesse et la majesté des traits. Mlle Mentelle était fort bien, et surtout elle avait cet air de petite-maîtresse (naturel à une actrice), qu'à Paris on préfère à la beauté. Manon était une grosse fille, bien appétissante, ayant de belles couleurs, une blancheur lactée, des cheveux et des sourcils très noirs, la jambe fine, et le pied grand. Zoé, grande, svelte, avait les traits nobles, les cheveux noirs, la taille souple et parfaite, la jambe admirable, la démarche aisée, le pied toujours chaussé d'une propreté exquise... Zéphire était assez grande, mais fusée comme toutes les jeunes personnes; ses cheveux d'un blond doré bouclaient encore; la vivacité de son œil et son bleu foncé le faisaient paraître noir; son regard était fin et mignard. Elle avait le nez voluptueux, la bouche saillante et fraîche comme un bouton de rose, sa marche vive avait une grâce inexprimable; sa jambe excitait le désir, son pied mignon paraissait l'ouvrage de la Volupté, fille d'Amour et de la céleste Psyché.

J'étais chez Mlle Delaporte, quand les deux premières dames et leurs galants arrivèrent. Renaud me dit : — « Je me conforme à tes ordres : tu m'as » dit que je ne verrais la céleste Zéphire, que lorsque » je serais accompagné d'une belle dame, qui te » répondrait de moi : regarde ! — Je trouve la cau- » tion *bonne et suffisante !* » dis-je en riant. — « Et » moi je ne sais trop si je dois lui en servir, »

répondit Mme Deschamps. « Car, outre que le
» mérite de la demoiselle pourrait être tel qu'aucun
» gage ne serait suffisant, une femme en puissance
» de mari ne peut être caution... — La *céleste fille*
» a infiniment de mérite, » interrompit Loiseau;
« mais elle a autant d'amour que de mérite. — Ha!
» l'amour, » s'écria la tendre Mentelle, « honore
» une femme à mes yeux! Je sens tout ce que vaut
» ce sentiment, dans un cœur tel que le sien. —
» Voilà une grande vérité! » dit Zoé; « l'amour est
» une vertu de plus dans les bons cœurs... Depuis
» qu'une personne de ma connaissance aime... elle
» s'estime dix fois davantage. » (Elle parlait d'elle-même). — « Enfin, la verrons-nous? » dit Boudard.
« — Elle va dîner avec nous, » répondit Zoé,
« ainsi que sa sœur Manon, que M. Gaudet va nous
« amener. »

Je partis aussitôt pour aller prendre Zéphire. Elle m'attendait, n'ayant pas voulu partir avec Gaudet et Manon, par la raison qu'on va voir. Elle était mise d'un goût exquis : la jeune personne avait ôté à ses habits tout ce qui était affecté; ils ne conservaient que leur élégance, unie à la simplicité. On aurait dit que ma jeune amie était plus parfaite qu'avant ses couches; elle avait repris toute la fraîcheur naturelle à son âge, en conservant néanmoins ce petit reste d'air fatigué, qui cadrait à merveille avec la délicatesse de sa personne. Il faut songer qu'elle était née en 1746, au mois de Mai, et qu'elle n'avait que douze ans quarante jours, encore qu'elle fût formée,

pour l'achèvement du tempérament, comme une fille de seize ans. Elle était d'une scrupuleuse propreté ; sa chaussure était un chef-d'œuvre de mignonnesse... Elle avait obtenu que *Amélie Suadèle Guisland* serait des nôtres. Cette dernière dit en partant : — « Nous la verrons ? — Oui, oui, mon amie, » répondit Zéphire ; « il ne l'a pas encore baisée. »

Il faisait beau : nous vînmes à pied depuis la rue *de Savoie,* jusqu'au bout de la rue *Galande.* Nous passâmes devant mon imprimerie : à la fenêtre, était l'aînée et la plus jolie des filles de M. Knapen, avec laquelle j'avais coutume de jouer, lorsqu'elle venait apporter la chandelle aux ouvriers, conduite par la femme de chambre *Victoire ;* je me plaisais à la faire rire (il est si doux d'exciter un sentiment agréable dans une jolie personne, même de l'âge le plus tendre !) Cette enfant m'aperçut ; elle fut frappée de la beauté, de l'élégance de ma Zéphire et de sa compagne. Elle les regardait, mais surtout Zéphire, avec admiration ! J'en fus flatté... Tout devait être plaisir pour moi, dans cette heureuse journée. Nous arrivâmes à la demeure de Zoé.

FIN

DU TOME SEPTIÈME



SUJETS DES ESTAMPES

PROJETÉES PAR L'AUTEUR

POUR CE VOLUME

XLIX. — LE DUEL

— Page 25 —

Monsieur Nicolas, en présence des trois sœurs Ferrand, des cinq filles Morillon, de Percinette, de Manon Léger, d'Aurette et Suzon Duchamp, et de ses amis nommés dans le texte, se battant à l'épée contre Tourangeot le Tartare, qu'il blesse à la gorge, pour faire réparation à la jolie Aglaé Ferrand, à laquelle ce brutal, en sortant du fossé au fond duquel il caressait sa Marie, avait donné un soufflet. Nicolas lui a dit : « Tu » as été dans les troupes; tu dois avoir du cœur? » On soutient le blessé qui chancelle.

L. — LE VIEILLARD PATRIOTE

— Page 36 —

Monsieur Nicolas avec un bon vieillard Auxerrois sur la grand'route de Lyon, à peu de distance du pont, et vis-à-vis le jardin de René Lebègue, oncle de Maîne et père d'Agnès. Le vieillard montre la ville, en deman-

dant au jeune homme combien il y avait de temps qu'il en était sorti ? — « Honorable vieillard, il y a dix-neuf » jours aujourd'hui que j'ai quitté cette ville, qui vous » est si chère ! »

On voit, dans le jardin, occupées à cueillir des petits pois, Mme Lebègue, Agnès sa fille, alors âgée de dix-sept ans ; Églé Corhaux, Pauline sa sœur, et leur mère.

LI. — JE QUITTE MADAME PARANGON

— Page 48 —

Monsieur Nicolas, qui vient de se relever, recevant un baiser de Madame Parangon, en présence du père Restif et de Mlle Fanchette. « Que serais-je sans vous, » sans votre indulgente bonté ? » Elle le retient quelques instants pressé contre sa poitrine, unissant sa main à celle de Fanchette.

LII. — MADAME GRESLOT

— Page 65 —

Monsieur Nicolas chez Victoire Scofon, qu'il vient de reconduire chez elle, le soir, après souper... Elle lui a touché la joue ; il s'élance pour l'envelopper dans ses bras : « Une caresse, suivie d'une liberté, amena une » chute complète... »

LII. — LE FAT ET LA CHANSON

— Page 66 —

Monsieur Nicolas chez la maîtresse d'un ami présent, avec un fat qui enchante trois jeunes filles par une chanson

mal dite. Le héros fait un geste de pitié : « Vous la » savez mal. — Dites-la mieux. »

LIV. — PREMIÈRE FILLE

— Page 81 —

Monsieur Nicolas au lit : Argeville, demi-déshabillée, prête à s'y mettre avec lui. Chambon l'horloger repoussant une moins jolie, en chemise, et voulant saisir Argeville. Boudard n'ayant que ses hauts-de-chausses, menaçant l'horloger d'une chaise levée; il lui dit : « La » laide est à toi; la jolie est pour nous! »

LV. — RESTE DE VERTU

— Page 84 —

Monsieur Nicolas, après un frugal souper, mettant un matelas par terre pour s'y coucher, tandis que Jeannette, demi-nue, va monter par la ruelle dans le lit unique : « Bonsoir, mon petit frère! — Bonsoir, sœu- » rette chérie! »

On voit, par la porte entr'ouverte, la petite Leprince et Mme Lallemand, qui écoutaient, et qui se retirent.

L VI. — LA RUE DES PRÊTRES-SAINT-SÉVERIN

— Page 111 —

Monsieur Nicolas dans le boudoir de la Macé destiné aux grandes aventures, jetant un livre pour recevoir une belle dame, que cette femme conduit, un flambeau double à la main : « C'était ma belle du pont Saint-Michel! » La princesse est mise avec une indécence provocante.

On voit dans une glace Spirette Laval, fille de la Macé, que la curiosité fait regarder par une porte dérobée.

LVII. — LE DÉSESPOIR
— Page 135 —

Monsieur Nicolas étendu sur son lit, au désespoir, tenant froissée dans sa main une lettre que vient de lui jeter Tourangeot, auquel il dit avec fureur : « Cela ne se » peut pas ! Tu en as menti ! »

On voit arriver à ses cris Bonne Sellier, Françoise-Sophronie Sellier, sa belle-sœur, Thérèse, femme de chambre, et Isabelle Lefaucheux, ses voisines.

LVIII. — ÉLÉONORE
— Page 143 —

Monsieur Nicolas malade, environné de trois aimables enfants, Sophie-Suzette, Adelaïde ou Fillette, et la jolie Éléonore, qui lui prend les mains et le fait tressaillir... Il est observé par Bonne Sellier, par Loiseau, Renaud, Boudard et Zoé. La dernière dit à Bonne : « Celle-ci a trouvé l'endroit sensible. »

LIX. — LES TROIS ACTRICES
— Page 158 —

Monsieur Nicolas dans le Bois de Boulogne, tenu sous le bras par Mlles Junie Prudhomme et Jacquette Baptiste, dont la dernière lui a donné deux pailles inégales, qu'il leur présente à tirer. Elles ont toutes deux la main levée, et paraissent hésiter, en trépignant. « Ce fut Mlle Prudhomme qui eut la première chance. »

Dans un fond vaporeux, on le voit couronné de fleurs, conduit par ses deux nymphes.

LX. — PREMIÈRE PARTIE IMPRÉVUE

— Page 179 —

Monsieur Nicolas entrant dans la seconde chambre de Mme Lallemand, au moment où cette femme satisfait les écarts antiphysiques de Maximine Mâri la cafétiste. Elles sont dans le plus grand dévergondage d'habits et d'actions : « Ha morbleu ! vous fraudez la nature !... »

LXI. — SECONDE PARTIE IMPRÉVUE

— Page 186 —

Monsieur Nicolas à table, entre Mme Favart et la jeune Rosalie; Junie à côte de Favart; Robbé; Guimard; Arnould; Piron; Hus; l'Ambassadeur; Guéant; le Colonel; un acteur; Camargo; un danseur; Hallard; Moncenigo... Ce dernier frappe dans ses mains, et on voit les lumières s'éteindre d'un côté de la salle. Junie s'écrie : « Au dénouement ! »

LXII — LES NOMS SUR LE BRAS

Page — 206 —

Monsieur Nicolas imprimant sur le bras nu d'une Belle, en présence de sa mère, de sa sœur aînée, de Mme Hérissant et de Claude son mari, ainsi que de trois ouvriers, le nom lu par Mme Hérissant : « JULIE DU RUMIN, *que* » *j'adore.* »

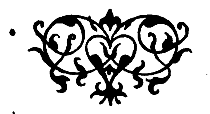
Dans le fond, trois jeunes filles, Lavergne, deux Giraud.

LXIII. — C'ÉTAIT ZÉPHIRE!

— Page 213 —

Monsieur Nicolas malade, étendu sur un grabat, dont le visage en sueur est essuyé par une jeune personne élégante, qui a posé sur son lit une boîte de bonbons, un grand mouchoir blanc, gants, bracelets, éventail : « Qui est-ce ? — Ta Zéphire!... »

Une chaise brisée, sur laquelle est un mauvais habit; derrière la vieille tapisserie qui sert d'alcôve, est une table boiteuse; le lambrissage est recouvert d'affiches de comédie.



Paris. — Typ Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

Chaque volume se vend séparément : 3 fr. 50

MONSIEUR NICOLAS

OU

LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE

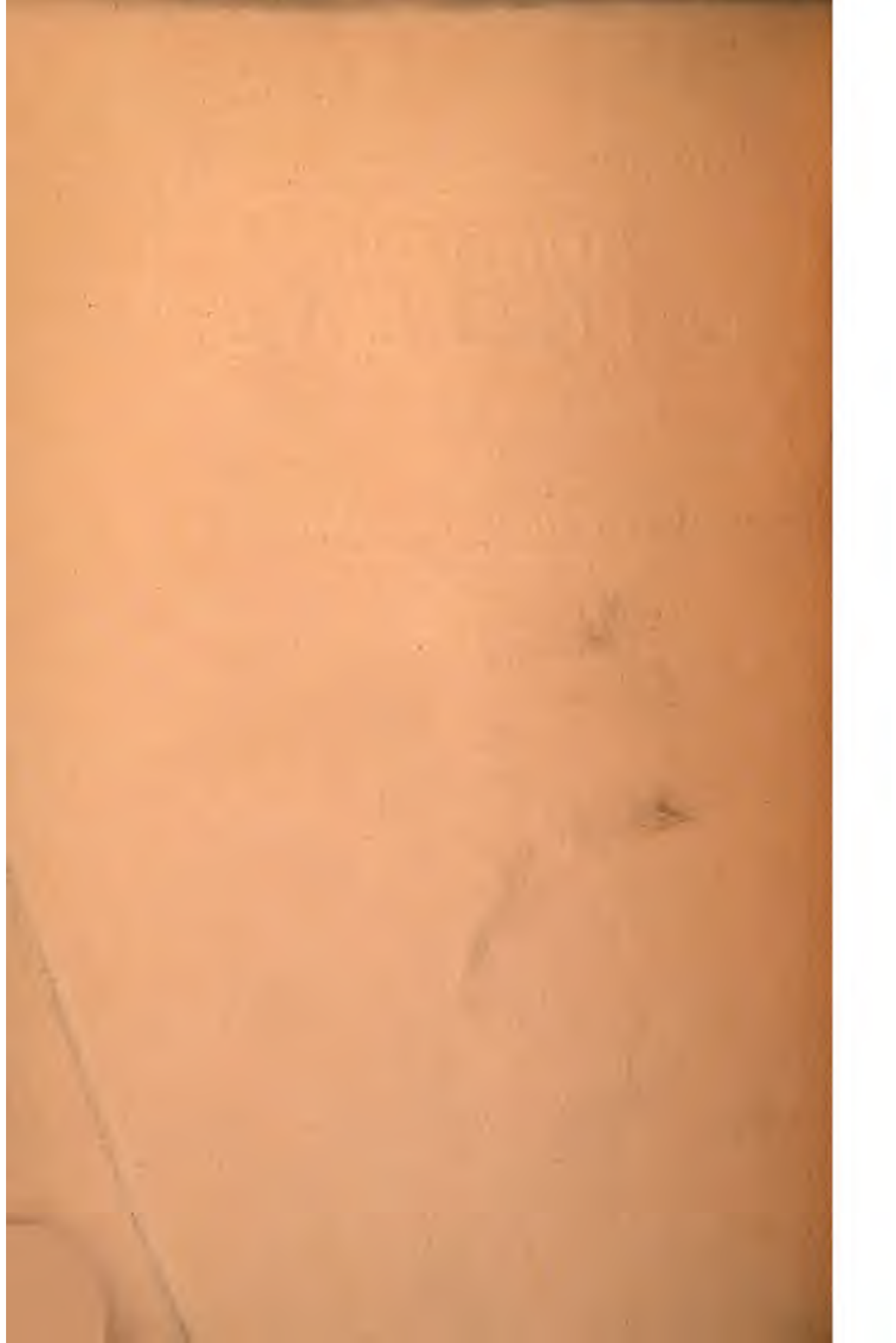
RESTIF DE LA BRETONNE

Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

TOME VII



PARIS
ISIDORE LISEUX, Éditeur
Quai Malaquais, nº 5
1883







Paris. — Charles UNSINGER, imprimeur, 83, rue du Bac.



